

Le Samedi^{10¢}

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



RAMON NOVARRO
de la Metro-Goldwyn-Mayer

Alfred Hitchcock

Elixir Shampoo Ed. Pinaud

Supprime les pellicules
Stimule la pousse des cheveux
Entretient le cuir chevelu
Une préparation scientifique, composée par de célèbres chimistes français.

PUIS

En vous frictionnant de temps à autre
Avec l'EAU DE QUININE ORIGINALE
ED. PINAUD

vous conservez votre cuir chevelu bien
sain, vos cheveux brillants et soyeux.

La LOTION LILAS DE FRANCE

ED. PINAUD

Très agréable pour tous les besoins de la
toilette, les Messieurs la trouveront indispensable après leur barbe.

Toutes les Préparations Pinaud
sont composées en France.

Agence en Canada
204 KING ST. EAST
Toronto, Canada

Préservez la Beauté
de vos Cheveux

16 SHAMPOOS POUR 50c

Envoyez 5c en timbres pour un
flacon d'essai.



Un Cadeau Agréable et Durable

Adressez vous-même cette carte
comme cadeau, après avoir rempli
le coupon ci-dessous. La personne
à qui vous l'enverrez vous
en sera reconnaissante.



POIRIER, BESSETTE & CIE, 975 CADIEUX, MONTREAL

Coupon d'abonnement

Ci-inclus \$1.50 pour un an d'abonnement à
LA REVUE POPULAIRE que vous voudrez
bien faire parvenir chaque mois à la per-
sonne suivante:

Nom

Adresse

Ville

Le Samedi

975, rue Cadieux
Montréal

Ci-inclus \$..... pour
mois d'abonnement au magazine
LE SAMEDI que vous voudrez
bien envoyer aux adresses sui-
vantes:

Nom

Adresse

Nom

Adresse

Nom

Adresse

TARIF D'ABONNEMENT

CANADA—Un an \$3.50; 6 mois, \$2.00
ETATS-UNIS—Un an \$5.00; 6 mois \$2.50

EDITORIAL

EN CHEMINANT...

Vivre, c'est s'arrêter sur le bord de la route
Pour respirer le foin, les trèfles et l'anis
Et, comme un gueux, mordre sa croûte...
Puis repartir vers d'autres chemins infinis.
(VIVRE—Poèmes par Edouard Chauvin)

L EST une route où bien des voyageurs cheminent, mais très peu d'entre eux savent en découvrir le pittoresque et la beauté.

Cette route, il est vrai, est celle de la vie, et la vie est bien la chose la plus déconcertante, la plus paradoxale même qui soit au monde. Les beaux sites n'y manquent pas, les ornières non plus et l'on trébuche par malheur si souvent dans celles-ci qu'on perd le coup d'oeil de ceux-là.

Eh oui, la vie est belle, n'en déplaise au vieux fonds de pessimisme qui se retrouve toujours en nous quand quelque chose cloche ou va de travers et nous fait alors varier la formule de cette façon: la vie est bête. Formule, convenons-en pourtant, qui se prononce à peu près comme l'autre...

J'imagine, néanmoins, que la vie n'est plus tout à fait ce qu'elle était aux temps de nos bons vieux grands-pères; elle a fait comme certaines jolies femmes qui n'avaient pourtant pas besoin de ça: elle s'est trop fardée, alors il est mieux de ne pas la regarder de trop près pour n'en pas voir tout l'artificiel.

Sans doute le progrès c'est très beau, mais c'est très encombrant aussi; la satisfaction qu'il nous procure n'est qu'apparente car il nous apporte, avec chaque perfectionnement, de nouveaux besoins. Nous sommes faits à la vie moderne et nous trouvons, en conséquence, très agréable d'avoir toutes ses commodités; si nous réfléchissons un peu, nous verrons que nous sommes tout simplement les esclaves de tout ce confortable et que NOUS N'AVONS PAS LA POSSIBILITE de vivre à notre guise.

Esclaves? Ah, certes oui nous le sommes; de la mode, des usages, des préjugés, des voisinages, des règlements et de mille autres chose qui nous harcèlent vingt-quatre heures par jour. Seulement, nous y sommes habitués; non seulement nous n'en sentons plus les inconvénients mais toute cette tablature nous est devenue indispensable. Nous sommes comme ces éleveurs d'un genre spécial qui possèdent une innombrable colonie d'un bétail minuscule dont ils sont à la fois les propriétaires et les pères nourriciers: ils ne les sentent plus et le jour où, par accidents ils en sont débarrassés, il leur manque quelque chose...

La vie matérielle est ainsi faite, nous l'avons voulu et nous n'y pouvons plus rien; nous avons voulu du confort, nous l'avons, nous le payons et pour avoir l'argent qu'il nous coûte, nous avons fait la seule chose qu'il nous était possible de faire: nous avons hypothéqué notre vie, c'est-à-dire tout le bon temps que Dieu nous avait donné pour rien et que nous nous vendons entre nous pour des illusions.

Le calcul est facile à faire; que chacun établisse le bilan de sa vie: à l'actif, toutes les heures que l'on a réellement à soi et toutes les joies que ne vient troubler aucune arrière-pensée; au passif, tout... ma foi, tout le reste qui se compose de mille et mille articles et nous verrons que nous sommes en état perpétuel de faillite.

Mais heureusement, ah! oui heureusement, nous avons une porte magnifique par où passer et nous échapper à volonté de toute cette misère et de tout cet

esclavage; cette porte s'ouvre sur un horizon lumineux, sur des profondeurs prodigieuses où gravitent des mondes ignorés de la plupart des êtres humains, sur des espaces immenses où le Rêve s'élance vers l'amour, vers les seules et grandes joies, où il retrouve les chers souvenirs et qu'il peuple de radieux fantômes...

...Ah! oui, la vie banale, la vie terre-à-terre ne compte plus guère dans ces superbes envolées de l'âme; comme l'a si bellement dit le poète Edouard Chauvin, on ne s'arrête qu'un instant au bord de la route où, comme un gueux l'on mord sa croûte, mais l'on repart sans cesse vers d'autres chemins infinis... Comme tout est loin alors, derrière soi, de ce qui constitue la vie banale des peuples aussi bien que des individus, et comme l'on prend en pitié ceux qui ne connaissent point ces suprêmes jouissances du coeur et de l'esprit.



QUAND QUELQUE CHOSE CLOCHE, ON VARIE LA FORMULE EN TROUVANT QUE LA VIE EST BÊTE.

Comme on dédaigne tous les tracasseries, toutes les avanies, toutes les injustices qui forment le principal du menu qu'on nous sert à ce fameux banquet de la vie où la bonne chère est l'exception et la croûte à mordre l'habituel plat de résistance.

Comme l'on repart d'un pied fermement assuré, malgré les cailloux qui blesent et le sable qui enlisse, vers les autres chemins qui plongent dans l'infini, c'est-à-dire les sensations toujours nouvelles, l'inconnu dans lequel s'épanouit pleinement l'esprit ivre de liberté. On entraîne la vie avec soi au lieu de cheminer péniblement à sa remorque; on lui arrache ses oripeaux pour la revêtir d'un éblouissant manteau d'or et de lumière, et l'on marche ainsi vers cette pure étoile que l'on n'atteindra sans doute pas, mais dont on se rapprochera et qui se nomme l'idéal.

O vie, ce n'est pas toi qui nous meurtris, c'est nous-mêmes, ce sont nos semblables, c'est notre ignorance à te comprendre et même à te connaître; l'homme a voulu t'asservir mais tu t'es bien vengée car on n'achète pas tes sourires avec de l'or. Tu les gardes pour le pauvre gueux qui n'a peut-être qu'une croûte dans sa besace mais un coeur dans sa poitrine. Tu es belle et tu es bonne...

FERNAND DE VERNEUIL

Vol. XXXVIII
No 30

ABONNEMENT
Canada

Un an . . . \$3.50
Six mois . . . 2.00
Trois mois . . . 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an . . . \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . . 1.25

HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Tél: LANCASTER 5819-6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - Musical

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE CADIEUX,
MONTREAL

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879.

Montréal,
25 décembre
1926

AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer

Tarif d'annonces fourni
sur demande.



LOUISE-FRANÇOISE DE LA VALLIÈRE ET SA PETITE FILLE QUI FUT PLUS TARD MADAME DE CONTI.

L'Histoire de France

Mademoiselle de la Vallière

par L. R.



ERTES, ce fut un grand roi que celui dont le nom est inséparable de celui de mademoiselle de la Vallière dont il sera plus spécialement parlé dans cet article; il se nommait Dieudonné de son prénom mais se fit connaître sous celui de Louis XIV et il se passa, entre l'instant de sa naissance et celui de sa mort, assez d'années pour lui per-

mettre de faire bien de belles choses et nombre de grandes fredaines.

Il naquit le 16 septembre 1638, après s'être fait attendre depuis vingt-trois années d'un mariage stérile et, sans doute que, par la suite, en pensant à sa naissance tardive, il fut de l'avis du proverbe qui prétend: *Mieux vaut tard que jamais*. Peut-être, malgré toute la gloire qu'il a répandue autour de lui, tout le monde n'est pas de cet

avis, mais ceci est une autre histoire, comme dit Kipling.

Il avait grande allure et grand orgueil; ambitieux, batailleur et chanceux par dessus le marché, il est le type accompli de l'autocrate qui condescend parfois à être bon enfant surtout lorsqu'il s'agit d'une conquête amoureuse et c'était souvent son cas. Il fut d'ailleurs soigneusement entretenu dans son orgueil par tout une équipe de lèche-

bottes patentés, chanteurs officiels de ses prouesses dont il stimulait le zèle par des pensions. C'est ainsi que, pour avoir tapé sur la Hollande qui ne lui disait cependant rien et l'avoir conquise en trois mois, il se vit décerner, par le nommé Boileau cette louange aussi plate que bêtement exprimée: «Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.»

Ce roi décoratif et autoritaire se croyait donc réellement d'une essence supérieure aux autres humains, il se pensait le maître de tout et il ne faut donc pas s'étonner de son manque de scrupule à faire des incursions dans le domaine de l'amour comme dans celui des peuples voisins.

Ceci dit pour donner à chacun son dû, alors que l'esprit de courtoisie de son temps, et la tradition irréfléchie des temps suivants n'ont voulu voir en lui que le grand homme et en ses victimes des personnes trop satisfaites de fixer un instant son attention.

Ce n'est pas tout-à-fait cela.

Les personnes qu'il aimait valaient, pour la plupart, beaucoup mieux que lui, l'une d'elles surtout, envers qui nombre d'historiens ont été nettement injustes parce qu'ils ne mentionnent que ses faiblesses et pas du tout ses qualités.

*
*
*

C'est le 6 août 1644 que naquit à Tours une petite fille au nom très compliqué: Louise-Françoise de la Baume Le Blanc de la Vallière, qui devait pendant un temps du moins, jouer un rôle important dans la vie du despote qui disait: «L'Etat, c'est moi!»

Le nom de La Vallière n'était qu'un titre de famille que portait son père avec celui de baron de Maisonfort. Sa mère épousa en secondes nocces M. de Saint-Remy, qui remplissait les fonctions de premier maître-d'hôtel auprès de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, relégué dans son duché.

Ce fut à la petite cour que ce prince tenait à Blois que se passèrent les premières années de mademoiselle de la Vallière, jusqu'à l'époque où madame de Choisy obtint pour elle la place de fille d'honneur auprès de celle qu'on appelait *Madame* (Henriette d'Angleterre).

Le roi témoignait une estime visible à cette princesse et il ne perdait aucune occasion de se trouver avec elle, à la grande satisfaction des courtisans aussi empressés à bavasser entre eux qu'à s'aplatir devant le maître quand il était là; ces assiduités leur offraient matière à amples médisances mais elles donnaient en même temps, à mademoiselle de la Vallière de nombreuses occasions de se trouver en présence du jeune monarque.

Ces rencontres ne lui étaient pas indifférentes; le roi déployait d'ailleurs à son égard toutes les ressources de sa

réduction et fit ainsi naître en son cœur un penchant qu'elle combattit longtemps. Avec fermeté elle résistait aux enchantements d'une cour brillante et voluptueuse, dont les magnificences de Louis XIV avaient fait le rendez-vous des arts et des plaisirs.

Enfin, la voix de l'amour fit taire celle du devoir, mais ce ne fut pas sans éprouver de vifs remords que chaque nouvelle faiblesse rendait plus amers.

Les premiers transports de Louis XIV éclatèrent en fêtes et en tournois dont mademoiselle de la Vallière était la secrète héroïne. Le plus célèbre de ces divertissements, où le roi lui-même jouait un rôle, fut celui qui eut lieu sur la place qui en a retenu le nom, le Carroussel de 1662.

La fête de Versailles en 1664 ne lui céda en rien pour le luxe et la magnificence qui y furent déployés. Parmi tous les regards attachés sur lui, le roi ne distinguait que ceux de mademoiselle de la Vallière: la fête était pour elle seule, elle le savait du reste, et, perdue dans la foule elle avait cette suprême satisfaction de se dire que tout cet étalage de splendeurs était fait uniquement à son intention.

Dans cet intervalle, d'officieux amis avaient parlé; leurs indiscrétions arrivèrent aux oreilles de la reine-mère qui sermonna vertement la jeune fille. Dans son désespoir, celle-ci s'enfuit seule, à pied, chez les religieuses de Sainte-Marie de Chaillot.

A la première nouvelle de sa fuite, le roi accourut en personne pour l'arracher à cet asile et la ramener à la cour.

*
* *

Louise-Françoise de la Vallière eut quatre enfants. Les deux premiers ne vécurent pas. L'aînée des deux autres fut mademoiselle de Blois, mariée en 1683 au prince de Conti; le deuxième fut le comte de Vermandois, qui devint grand-amiral de France.

En 1667, Mlle de la Vallière avait reçu le titre de duchesse en même temps que les terres de Vaujoud et de Saint-Christophe. Ces libéralités du roi furent les seules qu'elle accepta jamais, et son désintéressement était si vrai que Louis XIV se plaignait quelquefois qu'elle n'avait jamais aucune demande à lui adresser, comme s'il n'était, disait-il, qu'un pauvre roi d'Yvetot, prêt à se ruiner pour la plus petite largesse.

Admirons, en passant, cette générosité de caractère dont il voulait faire preuve avec d'autant plus de bonne volonté qu'elle ne lui coûtait rien. De même qu'il disait: «L'Etat, c'est moi!» de même tout le domaine de la France lui appartenait, ce qui était d'une belle commodité pour faire des cadeaux sans se ruiner.

Louise de la Vallière était toutefois peu exigeante, le contentement du cœur suffisait à son bonheur, mais il devait connaître les épreuves. Bientôt la passion de Louis pour madame de Montespan ne fut plus un secret pour elle; son âme en fut déchirée sans qu'elle osât témoigner sa douleur autrement que par des larmes et encore elle les cachait au monarque dans la crainte de lui déplaire.

Les liens qui l'enchaînaient étaient encore trop forts pour qu'elle pût les briser d'un seul coup. Témoin des triomphes de sa rivale, exposée sans cesse à des humiliations qu'elle subissait en silence, elle chercha auprès de ses enfants l'oubli de ses chagrins.

Un jour, entre autres, où, rêveuse, elle les regardait s'amuser à souffler des bulles de savon, le peintre Mignard vint la voir et elle voulut que l'artiste reproduisit ce tableau qui était la fidèle image de sa pensée. Elle lut fit ajouter cette devise que lui fournit Benvenuto: *Sic transit gloria mundi (Ainsi passe la gloire du monde)*.

Cette perpétuelle contrainte était trop violente et la minait sourdement; en conséquence, Louise de la Vallière voulut encore une fois demander asile au couvent de Chaillot.

*
* *

Pourtant l'affection du roi n'était pas entièrement éteinte; quand il eut connaissance de ce nouveau départ, il envoya Colbert réclamer la fugitive en son nom et la conjurer de revenir à la cour. «Ah! s'écria-t-elle en voyant le ministre, autrefois il est accouru lui-même.» Elle avait conscience et voulait faire sentir que la démarche faite auprès d'elle ne l'illusionnait plus et qu'elle ne devait y voir qu'une formalité de cour.

Elle obéit cependant, tant sa résolution était faible encore, tant il restait d'attachement dans son cœur pour celui qu'elle voulait fuir.

Ce retour de faveur fut de peu de durée; bientôt recommencèrent les humiliations et les chagrins, et avec eux se réveilla plus vif ce désir de la retraite qui prenait de jour en jour plus d'intensité.

Une maladie grave qui mit ses jours en danger la détermina à rompre entièrement avec le monde. Enfin en 1675, dit un auteur, elle embrassa la ressource des âmes tendres, auxquels il faut des sentiments vifs et profonds qui les subjuguent. Sa conversion fut aussi célèbre que sa tendresse: elle se fit carmélite à Paris et persévéra. Elle se couvrit d'un cilice, marcha pieds nus, jeûna rigoureusement et chanta la nuit au chœur dans une langue qui avait été jusqu'alors inconnue pour elle. Tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plai-

sirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710.

La veille du jour de sa prise d'habit aux Carmélites, elle alla s'humilier à la cour et le lendemain elle prit congé du roi avec une émotion qu'elle pouvait à peine maîtriser; celui-ci, au contraire, la vit partir sans trouble et reçut froidement ses adieux.

Cette scène, à elle seule, en mettant de côté toute autre considération, suffirait pour faire traiter sévèrement ce roi volage qui jouait criminellement avec le cœur féminin et ne voyait rien en dehors de sa propre satisfaction. Il est étonnant, qu'à cette occasion, son lèche-bottes Boileau n'ait pas griffonné une sottise épître de plus dans ce style monotone et compté sur les doigts dont il avait le secret peu enviable.

*
* *

A la prise d'habit de la nouvelle religieuse, le concours des assistants fut prodigieux. L'abbé Fromentiers, qui prononça le serment pour la vêtue, prit pour texte la parabole du Bon Pasteur et de la brebis égarée.

La profession eut lieu le lundi de la Pentecôte de l'année suivante; ce fut l'évêque de Condom qui prononça le discours.

Quelques-uns blâmèrent la sévérité de ses paroles qui devaient cruellement déchirer le cœur de la sœur Louise. La reine lui donna elle-même le voile noir.

Les soins les plus pénibles et les plus bas de la communauté furent ceux qu'elle choisit, et elle ne songea plus qu'à oublier et expier ses erreurs dans les rigueurs de la pénitence.

Elle ne put cependant pas se soustraire entièrement aux visites que lui attirait sans cesse le bruit de sa conversion; ce fut une mode à la cour d'aller la voir; la reine elle-même et madame de Montespan l'appelèrent plusieurs fois au parloir.

Dans une de ces occasions, cette dernière lui ayant demandé si «elle était aussi aise qu'on le prétendait»: «Non, madame, lui répondit-elle, je ne suis pas aise, mais je suis contente.» La question était sottise mais la réponse était digne. On se demande d'ailleurs, par quelle sorte d'aberration d'esprit, la reine et la nouvelle favorite allaient faire de telles visites, cela ne donne pas une fière idée de leur délicatesse ou plutôt de ce qui en tenait lieu.

Sans doute, je le répète, le siècle de Louis XIV fut brillant mais, en pensant à toutes ces choses, on finit par se demander s'il ne fut pas brillant à la manière de ces choses qui attirent le regard par leur éclat, on s'en approche pour les examiner et l'on s'aperçoit alors que cette lumière est due à de la fermentation, que c'est celle de la pourriture tout simplement. Sans doute, ce siècle fut littéraire, mais il n'en a pas

le monopole, loin de là; le dix-neuvième et le nôtre l'ont bellement dépassé en quantité et en qualité. Le dix-septième fut surtout celui du clinquant, des plaisirs dispendieux, des guerres inutiles, c'est-à-dire du gaspillage bête et le fameux *roi-soleil* réduit aux dimensions qui lui conviennent, prend tout simplement l'aspect d'un polichinelle doré.

Il n'avait d'ailleurs pas que le costume de commun avec les pantins; dépourvu de cœur comme eux, il devait être comme eux bourré avec du son...

Certains historiens admettent fort bien ces choses, quoique d'une manière peut-être un peu moins... pittoresque que je le fais, mais ils excusent le *grand roi* de toutes ses erreurs et de toutes ses fredaines en mettant, dans l'autre plateau de la balance, toute la gloire qui lui est due. Il y a surtout celle d'avoir préparé la révolution...

*
* *

Mais revenons à notre héroïne qui, elle, du moins, termina dans une suprême dignité une vie gâchée au commencement par la faute du *pantin doré*. En 1683 elle perdit le comte de Vermandois son fils; ce fut Bossuet qui lui annonça cette triste nouvelle. Elle parut saisie un moment mais sa résignation soutint son courage et elle répondit aux consolations du grand prélat: «Faut-il que je pleure la mort de ce fils dont je n'ai pas encore achevé de pleurer la naissance?»

Ses austérités finirent par altérer sa santé. Elle était restée, dit-on, plus d'une année sans boire; cette privation, ses continuelles souffrances hâtèrent sa mort, but de tous ses vœux et que ses larmes imploraient chaque jour.

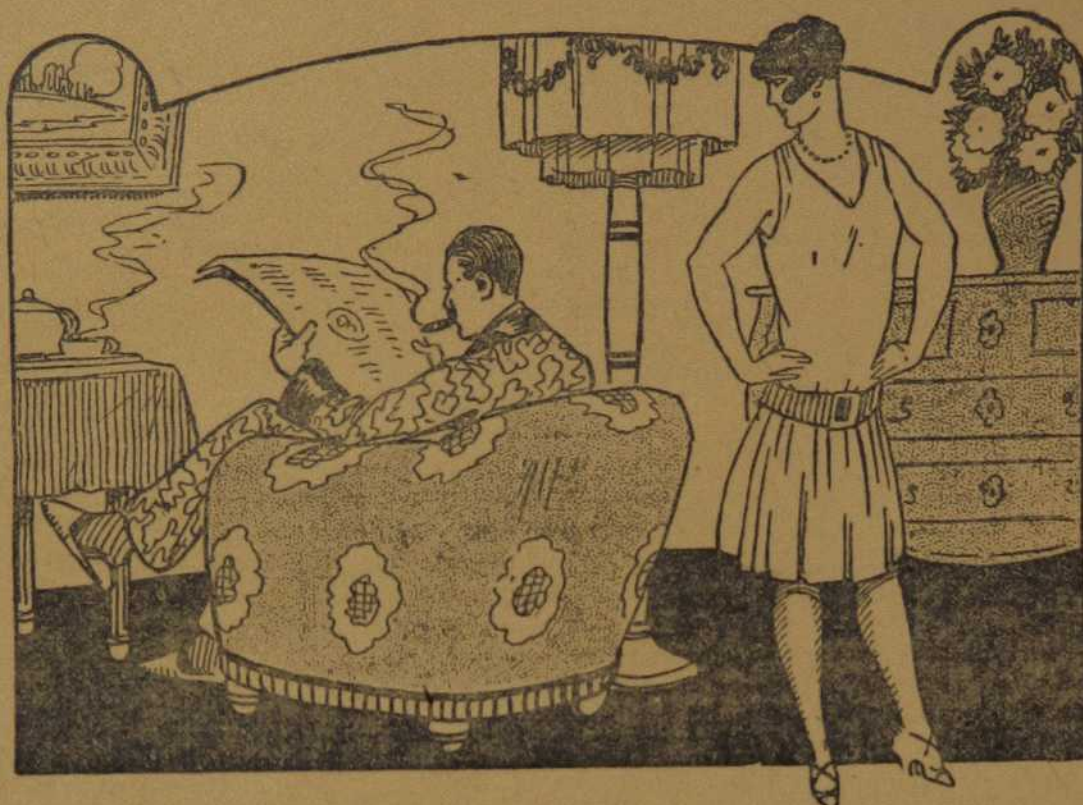
Elle expira, entre les bras de sa fille, madame de Conti, le 6 juin 1710. Elle était alors âgée de soixante-cinq ans et avait passé trente-six ans de sa vie aux Carmélites.

Un si long renoncement et une fin si digne ont effacé les faiblesses qu'elle put avoir et, pour celui qui veut être impartial, le jugement n'est pas douteux entre elle et le roi qu'elle aimait. Elle valait certainement beaucoup mieux que lui.

Ajoutons qu'un de ses petits-neveux, Louis César de la Vallière fut l'un des bibliophiles les plus distingués de France. Il mourut en 1780 et sa riche bibliothèque forma le fond de la bibliothèque de l'Arsenal bien connue à Paris.

Sa grande fortune, les relations qu'il eut avec la plupart des écrivains renommés de son temps et son propre mérite littéraire lui acquirent une certaine célébrité et sa maison fut comme le centre où se réunissaient une foule de savants français et étrangers.

Peut-être bien que l'on n'y chantait pas les louanges du *roi-soleil*... L. R.



APRÈS, IL S'ENFONÇA DANS UN FAUTEUIL.

ECOUTE, Charles, que dirais-tu si je me faisais couper les cheveux?

— Tu t'y prends tôt! A présent que les plus folles les laissent repousser!

— Mieux vaut tard que jamais. D'ailleurs, tu exagères. La mode des cheveux coupés ne semble pas prête à disparaître.

— Chez les sauvages...

— Non, chez nous. Vois toutes mes amies, même âgées... La belle Poulard...

— Une toquée, décolletée jusqu'à là, habillée aux genoux!

— Fernande, Marcelle, Jojo...

— De petites évaporées.

— Et Mme Sidérac, qui a cinquante-six ans!

— Mais qui s'en croit vingt-cinq! Ah! je les connais, les dames mûres, les dames sérieuses qui se rasent la nuque! Parlez-moi de ça comme exemple!

— A t'entendre, on jurerait que pas une femme honnête n'a les cheveux coupés. Et pourtant, l'honnêteté n'est pas comme la force de Samson. Ça ne se mesure pas à la longueur des cheveux!

— Non, mais c'est le genre qu'on mesure à l'aune.

— Le genre? Eh! mais il est charmant. Ça fait jeune, printanier, les cheveux coupés! C'est leste, c'est propre, c'est pratique...

— Et après?

— Enfin, je suis décidée à passer chez le coiffeur.

— Toi?

— Moi!

— Ah! ça, je voudrais le voir, en vérité, je voudrais le voir!

— Eh bien! tu le verras!

— Non, laisse-moi rire! Madame avec les cheveux coupés! Comme la bonne, alors?

— Ginette est à la mode: ça lui va très bien.

— Tu prendras aussi le tablier?

— Je prendrai la coiffure qui me convient.

— Ah! non! Ah! non! Je te défends de te faire couper les cheveux. Tu as un grand fils, je ne veux pas avoir l'air de traîner une fillette quand nous sortirons ensemble!

— Vraiment, tu me défends? Et sous peine de...

— Sous peine de divorce, tout simplement!

— Ce sera un procès sensationnel.

— Ris, ma belle amie, ris tant que tu voudras, mais tu ne riras pas devant le tribunal.

— C'est sérieux.

— Et tu sais que je n'ai pas l'habitude de parler en l'air. Je t'interdis les ciseaux sous peine de divorce.

— Bien, mon ami.

En dépit de ce ton décisif, il faut reconnaître que Mme Cotteparé réfléchit. Son projet, assez flottant au début de l'entretien, venait pourtant de s'affermir devant l'obstacle. La femme serait toujours à la merci de l'homme, s'il savait céder. Entr'ouvrez la barrière, et le chemin n'attire plus. Mais Charles avait des préjugés, le souci de la prérogative maritale, de l'entêtement. Mme Cotteparé, décidée maintenant à sacrifier sa chevelure, réfléchissait seulement à la menace de son mari.

— Bagatelle! pensa-t-elle d'abord. Ce sont des choses qu'on dit comme ça, pour effrayer. Ce bon Charles, il m'aime trop, il vit trop au chaud dans ses habitudes. Jamais il ne divorcerait... Toutefois, il est obstiné, impulsif, et fort enclin à donner dans l'extrême... Bah! on verra bien!

Huit jours plus tard, Mme Cotteparé tâta son maître de nouveau. Elle avait toujours ses cheveux, des cheveux châtain clair, assez flous, assez longs, une crinière honorable, en somme. Elle attendait peut-être que Charles en fit un éloge sans mesure et qu'il prît argument de leur beauté pour en réclamer la conservation. C'eût été adroit, sans doute décisif. Mais Charles ne voyait pas si loin. La contradiction commençait à l'aigrir. Il renouvela sa menace, jura ses grands dieux qu'il divorcerait, dût la famille être dispersée aux quatre vents et chacun périr de misère.

— Un principe est un principe, n'est-ce pas? C'est immuable.

Mme Cotteparé ne répondit pas, mais, dès le lendemain, elle tendit sa chevelure au coiffeur.

Il faut convenir que la chère femme rentra chez elle, ce soir-là, avec une discrétion inaccoutumée. Charles n'était pas encore rentré au logis, et elle eut le temps de passer dans son cabinet de toilette pour essayer de mater sa courte perruque, qui se montrait par trop exubérante. Mme Cotteparé avait l'audace prudente, et je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle ne regretta pas sa chevelure en regardant la glace.

On l'appela pour dîner.

Charles l'attendait, le nez dans les gazettes. Elle lui servit son potage d'une main mal assurée.

— Attention, dit Charles, tu vas renverser mon assiette. On dirait que tu trembles...

Ce fut lui qui faillit la renverser en se brûlant. Il pesta, souffla, puis se lança dans de fortes considérations touchant les néfastes perturbations que la politique cause à l'économie. Il fit le procès de l'indulgence, de la veulerie, des méthodes timorées.

Ce serait la fin de la famille, de la morale publique et de la société.

— Ainsi, ajouta-t-il, vois un peu où nous en serions si je t'avais laissée te couper les cheveux?

Fort satisfait des fonds d'artichauts farcis dont il se régala au travers de son discours, Charles en redemanda et plongea de nouveau dans son assiette. Mme Cotteparé avait pâli et, se tenant très droite sur sa chaise, elle s'efforçait de maintenir sa tête dans la zone d'ombre, au-dessus de l'abat-jour. Mais Charles se lançait dans un éloge qu'il eut l'occasion de poursuivre, un instant plus tard, en savourant un entremets de pommes à la russe où des pommes cuites au four reposaient sur de la crème fouettée.

*
* *

Après?...

Après il alluma un cigare, s'enfonça dans un fauteuil, mit ses deux pieds sur une chaise et rouvrit les journaux.

Tant d'abandon donna du courage à Mme Cotteparé, qui s'agita dans la pièce, versa la verveine à son mari et, finalement, se mit au piano.

Bientôt, Charles l'accompagna en fredonnant.

Enfin, il se leva, vint aux côtés de sa femme et bâilla.

— Allons nous coucher, dit-il, j'ai une journée chargée demain.

Mme Cotteparé ferma le piano d'un coup sec et saisit son ouvrage.

— Va, répondit-elle. Je te rejoindrai.

En même temps qu'elle pensait: «Faites donc des frais pour les hommes!»



JE ME BAISSAI POUR
LA RAMASSER.



INQUANTE ans,
peut-être plus,
peut-être moins,
l'âge enfin d'une
femme dont le

fil aurait pu faire la dernière guerre. Elle traversait le hall de la gare de l'Est et venait des grandes lignes par un train dont les voyageurs s'égrenaient vers la sortie. Elle marchait lourdement à la fois parce qu'elle était de forte corpulence et embarrassée. Elle avait passé dans son bras droit les anses d'un de ces vastes paniers noirs à couvercle qui sont les valises des gens de la campagne, et elle portait sur son bras gauche quelque chose qui faisait saillie sous le châle noir dont elle s'enveloppait. La tête, massive et carrée, semblait taillée au couteau dans un bois dur; pour coiffure, un fanchon.

— Paysanne? Oui et non. Je penchais plutôt pour une petite commerçante de village vivant du peu qu'elle vendait. Elle avait attiré mon attention simplement parce qu'elle se dirigeait vers moi, après avoir regardé à droite et à gauche, en quête d'un renseignement que j'allais sans doute pouvoir lui fournir. Je ne me trompais pas; m'ayant abordé, elle me demanda:

— Qu'est-ce qu'il faut que je prenne, monsieur, pour me rendre à la gare de Lyon?

— Le métro, lui répondis-je. Vous descendez au quai de la Râpée.

— Et là?

— Vous devrez aller à pied jusqu'à la gare de Lyon; mais le trajet n'est pas long.

— Et ce métro... où est-il?

— Je vais vous y conduire; j'y vais.

*

*

Elle me suivit; mais comme nous descendions le grand escalier de la gare de l'Est, dans un faux pas qu'elle fit, l'objet que soutenait son bras lui échappa et sonna sur les marches en tombant. Je me baissai pour le ramasser: c'était une croix de bois; une humble croix d'un modèle courant dans l'ancienne zone des armées. Elle avait

environ soixante centimètres de hauteur; elle était peinte en noir, et sur l'enduit, des lettres blanches gauchement tracées et lavées par les pluies achevaient de s'effacer. Enfin, de la terre humide adhérait encore à la partie arrachée, comme un peu de chair à une dent qui a résisté avant de sauter.

Je n'avais pas pris garde au bruit qu'avait fait la croix dans sa chute... Je ne saurais dire à présent à quelle profondeur il retentissait en moi.

On est incorrigible; on est intoxiqué de littérature...

Mon émotion, le croirait-on, eut besoin d'une référence, et elle la trouva immédiatement dans la chanson de la *Glu*, et le cri si poignant de la mère, à la fin:

T'es-tu fait mal, mon enfant?...

Evidemment, la mère qui s'était adressée à moi faisait à rebours son chemin de croix.

Une sépulture de hasard venait de lui rendre le corps de son fils, et, tandis qu'on le repatriait en bière, elle le ramenait en croix sur ses genoux et sur ses épaules, alternativement.

Quel voyage! Je me le figurais.

Et elle n'était pas au bout, probablement.

Tous les calvaires ont leurs stations.

Histoire sentimentale

La porteuse de croix

par LUCIEN DESCAGES

— Voulez-vous que je la porte un peu? dis-je à la malheureuse femme, en lui présentant la croix de bois.

— Non, merci. Donnez.

Elle me l'ôta vivement des mains et la remit au berceau sous son châle, dont elle tira le rideau.

— Vous allez loin?

— En Auvergne.

Et sa brusque façon de me répondre me dissuada de poursuivre la conversation.

Je voulus prendre son billet en même temps que le mien, au guichet du métro; elle me laissa faire, mais elle déposa son panier à ses pieds, pour chercher son porte-monnaie par-dessus la croix dont les bras étendus lui barraient la poitrine, comme s'il y avait deux manières de mettre quelqu'un en croix.

Elle me remboura donc, puis, toujours sans mot dire, elle s'attacha à mes pas.

Dans le compartiment du train où nous montâmes, elle était assise en face de moi, la croix au bras, maintenant, comme les soldats portent l'arme. Ce devait être la nuit seulement, et lasse, qu'elle la couchait sur ses genoux.

Je remarquai alors, épinglé à son cou, le médaillon d'un jeune soldat coiffé de la bourguignotte... Mais la pauvre femme ne m'intéressait plus! seul un autre voyageur d'une soixan-

taine d'années la regardait avidement aussi.

C'était un homme grisonnant, et du peuple, un homme de métier. Quel métier?... Peu importe. Ses yeux, d'un bleu fané, se fixaient tour à tour sur la femme, sur la croix et sur le médaillon. L'histoire que je m'étais forgée, il se la racontait également, mais aucun souvenir littéraire ne l'ornait. Je sentais cet homme animé du désir de parler à sa voisine, de recevoir ses confidences, d'entrer — com-

me chez lui — dans cette douleur fermée. Il n'osait pas. La même pudeur farouche les possédait tous les deux, et pourtant ils avaient quelque chose à se dire, ils étaient faits pour se comprendre... un pareil feu couvait sous d'invisibles cendres.

Un moment, l'homme n'y tint plus; ses lèvres s'agitèrent et je l'entendis murmurer:

Elle aussi... La même pierre que moi dans son sac.

Et puis des mots inintelligibles... Après quoi il retomba dans son mutisme, sans cesser d'avoir les yeux, et quels yeux fraternels! pour la porteuse de croix impassible et comme pétrifiée, afin de ne faire qu'un avec son cher fardeau.

A son tour, cependant, elle rompit le silence pour me demander:

— Est-ce encore loin?

— La deuxième station, dis-je. En sortant du métro vous prendrez l'avenue que l'on vous indiquera et qui conduit à la gare de Lyon.

Mais l'homme nous avait écoutés; il intervint:

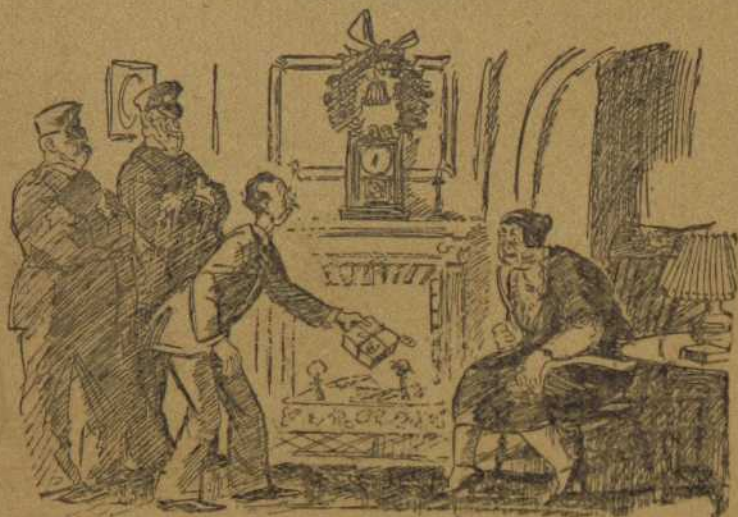
— Je vous accompagnerai, fit-il; je demeure par là...

Et il se tut.

Maintenant encore, je suis convaincu qu'il mentait et se détournait de son chemin, comme j'ai idée qu'ils firent route ensemble sans desservir les dents. Les grandes douleurs sont muettes et les coeurs simples se pénétrèrent sans le secours de la parole.

Mais je ne serais pas étonné non plus que la mère eût accordé à l'étranger, qui l'escortait, la faveur — qu'elle m'avait refusée — de l'aider, pendant cinq minutes, à porter sa croix.

PROTECTION



Le monsieur qui a promis un manteau de fourrures à sa femme, demande la protection de la police pour offrir à sa femme une boîte de chocolats comme cadeau.

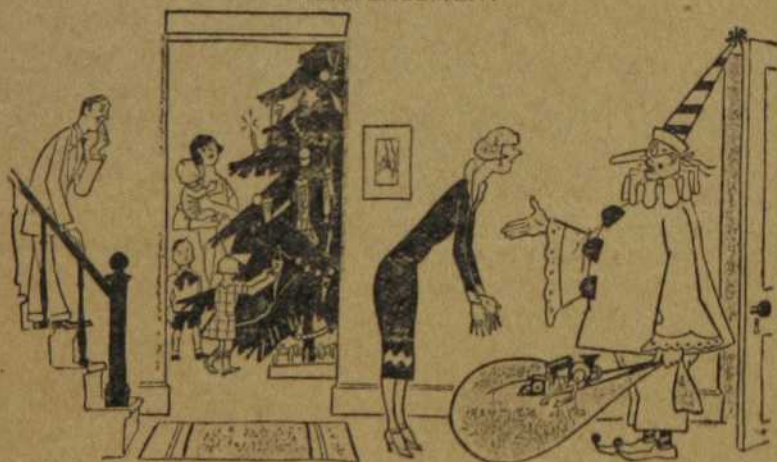
A L'HOPITAL

Le malade.—Vous me faites souffrir affreusement, docteur, avec ces opérations continuelles que vous me faites subir.

Le médecin.—Mais il faut bien retrouver la balle.

Le malade.—La balle... je l'ai dans ma poche d'habit.

REEMPLACEMENT



—Comme je n'ai pas pu trouver chez Ponton de costume de Père Noël j'ai pensé que ce costume valait mieux que rien.

PAS LA PEINE



Le papa.—As-tu écrit au père Noël cette année?

Pierre.—Non, papa. Il a été si pingre l'année dernière que ça ne vaut pas la peine que je me dérange cette année.



Monologue idiot (S.G.D.G.)

LA P'TITE CATASTROPHE

par PAUL COUTLEE

(Avis — Ce monologue doit être dit à un enterrement de vie de garçon entre le trente-troisième verre et le trente-quatrième. Plus tôt, il n'aurait aucun succès; plus tard on ne le comprendrait pas. s. v. enchaîner les spectateurs avant de commencer.)

Les trois coups sonnés à la pendule de l'Hôtel de Ville indiquaient qu'il était dix heures moins cinq du soir.

La neige qui tombait nous montrait que nous étions en juillet, par une chaude après-midi d'août.

J'errais au milieu de la foule qui encombra la rue déserte à cette heure. Et le vent soufflait toujours.

Tout à coup une flèche traversa l'espace et vint prendre ses ébats dans la plâtrée de beans d'un monsieur qui mangeait un pâté de mouton au veau.

C'était trop, le photographe sortit en criant en espagnol: "My God!"

A ces mots lancés d'une main sûre, le régiment entier composé d'un seul homme s'élança dans le champ de betteraves et tua quarante-quatre rats et demi qui prenaient l'air frais dans une calèche.

Et le vent soufflait toujours.

Le caléchier poussa par trois fois un cri que l'écho répéta quatre fois: "Ah, ah, ah, ah, ah, ah". Après quoi l'écho revint sur ses pas et passa le caléchier au fil de l'épée.

Le tramway ramassa le cadavre et le jeta dans la salle du Conseil Municipal. Ce fut une panique indescriptible. On compta cent mille morts sans les hommes, les femmes, les enfants et les bêtes. La colonne Nelson s'écroula sur le Chalet. La balayeuse automatique ramassa le tout qui fut vendu à tant la livre sur le marché.

Les trompettes sonnèrent, les cloches trompèrent, les pompiers arrêtaient les gens et les policemen éteignaient les incendies.

Et le vent soufflait toujours.

C'était lugubre. Je marchais d'un pas sûr sur le trottoir. Je sortis mon mouchoir. A ces mots la terre trembla, le ciel ouvrit ses cataraques et douze douches douces rafraîchirent mon front en sueurs.

Et le vent soufflait toujours.

L'ouragan, la tempête, le cyclone, tout s'en mêla pour faire entrer dans le calme les éléments déchainés.

On ne voyait que les toits des maisons qui étaient enlevés, les Fords qui voltigeaient comme des éléphants dans les airs et le joueur d'orgue de Barbarie qui jouait *Valencia*.

Et le vent soufflait toujours.

Les poteaux refusèrent de porter leurs fils, les journalistes brisèrent leurs plumes, les députés prirent les intérêts du peuple. C'était horrible.

Puis tout redevint calme, mais tout le monde était fou.

Un seul garda sa raison... Moi!

Vient de paraître MES MONOLOGUES — Donnez comme cadeau de Noël ou du Jour de l'An un volume de monologues comiques. MES MONOLOGUES contient 67 déclamations comiques pour jeunes gens et jeunes filles. En vente dans toutes les librairies pour la somme de \$1.00 ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1326, rue Saint-André, Montréal.

HISTOIRE DE PECHE

—Tu as été à la pêche avec Gustave hier. Combien de poissons avez-vous pris?

—Demande à Gustave. J'ai oublié le nombre que nous étions convenu avoir pris.

PENDANT LA TEMPETE

Madame.—Mon mari lève-toi, il y a une tempête effroyable, je crois que le dernier jour est arrivé!

Monsieur.—Dors donc, comment veux-tu que le dernier jour arrive durant la nuit.

LE SOURD

—Etes-vous mieux de votre surdité.
 —Oui, nous nous sommes bien amusé.
 (Elevant la voix). Je vous demande si vous êtes mieux de votre surdité?
 —J'y suis allé la semaine dernière.
 (Criant). Je vous demande si vous êtes mieux de votre surdité.
 —Oh, oui, beaucoup mieux, j'entends parfaitement maintenant.

DU PROGRES

La visiteuse.—Votre fille fait du progrès dans son piano, je l'entends jouer d'ici.
La maman.—Elle ne joue pas, elle époussette le piano.

A LA PORTE

L'amoureux.—Votre sœur Juliette, est-elle visible?
Le frère de la jeune fille.—Non, elle vient justement de sortir.
L'amoureux.—Je suis comme l'homme qui vient à la cage lorsque l'oiseau est parti.
Le frère.—Non, vous êtes comme le mois d'août.
L'amoureux.—Comment?
Le frère.—Oui, vous arrivez lorsque "juliette" est parti.

DILEMME MODERNE



Le père Noël.—Où suis-je? Chez un homme ou chez une femme?

AU SALON

Jean.—Puisque vous me repoussez, donnez-moi au moins le nom de mon rival heureux.
Aline.—Vous voulez le tuer.
Jean.—Oh, non, mais je voudrais bien lui vendre la bague que je vous destinais.

JARDIN BOTANIQUE

—Cette plante appartient à la famille des cucurbitacées.
 —Pardon, elle appartient à la famille qui habite le logis voisin du nôtre.

EN PLEINE MER

Le passager.—Est-ce la terre que nous voyons?
Le marin.—Non, monsieur, c'est l'horizon.
Le passager.—Ça vaut mieux que rien.

A LA CAMPAGNE

Le fermier.—Qu'est-ce que vous avez à reluquer mes poules. Que je ne vous surprenne pas à m'en voler une, vous aurez affaire à moi.
Le chemineau.—Vos poules sont si mignonnes que je guette les automobiles qui passent pour pas qu'elles se fassent écraser.

CHEZ LE FERBLANTIER



—Nous voudrions que vous redressiez le tuyau de notre cheminée. Le Bon-homme Noël n'a pas pu passer l'année dernière.

A LA CUISINE

La maîtresse de maison.—Comment se fait-il, Juliette, que chaque fois que je viens dans la cuisine, je vous trouve à lire.
La bonne.—C'est probablement parce que vous avez des talons en caoutchouc.

LE CALCUL

Le visiteur.—Est-il difficile de tenir le budget du ménage?
L'ami.—Si c'est difficile, mais, mon cher, ce mois-ci, j'ai dû faire quatre erreurs de calcul pour obtenir une balance satisfaisante.

FIGURE CONNUE

Jeannine.—As-tu déjà vu le père Noël.
Raymond.—Non, et toi?
Jeannine.—Oui, et si papa avait un frère jumeau j'aurais cru que c'était lui.

AU MAGASIN

—Je voudrais donner un collier de diamants à ma femme.
 —La verroterie est au second étage, monsieur.

JEREMIADÉ

—Que se passe-t-il donc chez vous?
 —C'est mon mari qui brise ses résolutions du jour de l'an.

CHEZ LE PERE NOEL A DIX HEURES LA VEILLE DE NOEL



Le père Noël.—Où est ma tuque, où est mon habit, où sont mes mocassins, où sont mes rennes.

PROBLEME



—Il m'a dit, tu ne peux pas te tromper, c'est le seul toit rouge de la rue.

PAS POSSIBLE

Laurette.—Papa, veux-tu m'acheter un piano pour mes étrennes ?

Le père.—Mais ce serait un désastre de te voir jouer tous tes vieux morceaux de musique sur un piano neuf.

ENFANTS PRECOCES



Pierrot.—Laissons-les tranquilles, on sera vieux un jour, nous aussi.

PAS DE MEMOIRE

Le père Noël (au magasin).—Et comment t'appelles-tu mon petit bonhomme ?

Le petit bonhomme.—Vous n'avez pas de mémoire, je vous ai dit mon nom l'an dernier.

DEMANDE D'EMPLOI



Le patron.—Que voulez-vous avec cette valise ?
Le jeune homme.—Elle contient mes certificats, monsieur.

REFLEXION

Il est préférable que vous vous décidiez immédiatement à choisir le cadeau de votre femme pour Noël, afin qu'elle puisse changer votre idée.

LES CADEAUX

Les cadeaux de Noël se divisent en deux sortes, ceux que l'on aime pas et ceux que l'on ne reçoit pas.

LEURS CADEAUX

—Nous venons chercher notre cadeau de Noël, monsieur.

—Mais je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

—C'est nous qui sommes venus vous "couper" votre gaz parce que vous n'aviez pas payé, monsieur.

JAMAIS SON TOUR

Le petit juif.—Maman, est-ce que je puis faire partir des pétards ?

La maman.—Non, pas aujourd'hui, c'est Noël, tu n'as rien à faire avec cette fête.

Le petit juif.—Alors, pourquoi que ce sont les Chrétiens qui ont tout le plaisir.

AU MAGASIN

La vendeuse.—Voici de jolies cartes avec comme texte: A l'unique jeune fille que j'aime.

Le client.—Très bien, vous allez m'en donner six, je veux les envoyer à Noël.

LES CADEAUX

Les cadeaux qu'on reçoit gratuitement coûtent généralement plus cher que les cadeaux que nous payons.

UN HOMME AVERTI

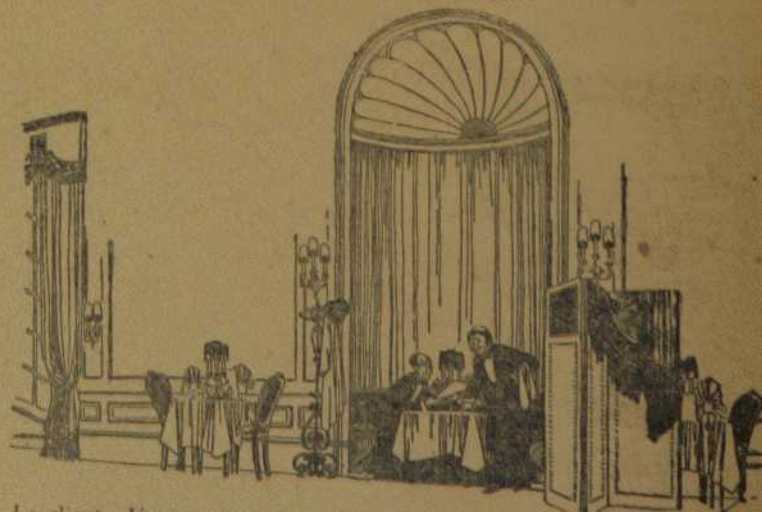
Madame.—Que vas-tu me donner pour tes étrennes cette année ?

AU THEATRE

—Pourquoi avez-vous commencé les représentations de votre pièce le jour de Noël ?

—Dans huit jours je pourrai annoncer que ma pièce se joue depuis deux ans.

RESTAURANT MONDAIN



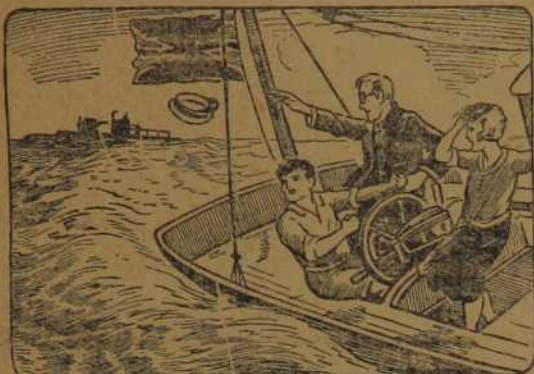
Le client.—Votre menu est en italien ?

Le garçon.—Oui, monsieur, ça flatte nos clients, et de plus, on peut leur servir tout ce que l'on veut; ils ne comprennent rien.

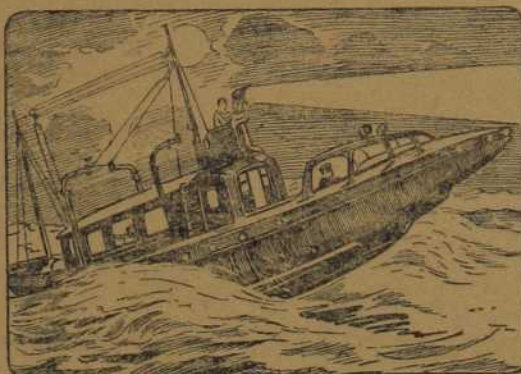


LE GRAND INVENTEUR

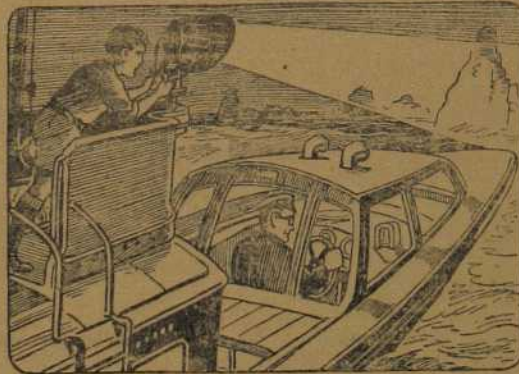
EPISODE NUMERO 2



1—Le Sorcier avait échappé au mauvais parti que voulaient lui faire Karl Stein et ses hommes. Il filait avec une rapidité extraordinaire.



2—La nuit vint. L'Oncle René fit allumer le réflecteur qui lança un jet de lumière devant le yacht. La mer était houleuse.



3—Tout à coup Marcel qui était à la vigie signala un rocher. On approchait de l'île où l'Oncle René voulait faire ses expériences.



4—Le yacht s'arrêta entre deux rochers. Il ne pouvait aller plus loin. L'Oncle rassura les enfants. Il n'y avait aucun danger que le navire put sombrer.



5—On déploya le canot de toile et on le mit à l'eau. Tout le monde embarqua dans la frêle embarcation.



6—A coups de rames on gagna le rivage de l'île enchantée. Il faisait nuit complète et on ne voyait pas à dix pieds en avant de soi.



7—Une fois arrivé dans l'île on hissa le canot sur la plage. Il fallait trouver un abri pour passer la nuit.



8—Marcel aperçut une grotte. Il appela son oncle et Marie qui le suivirent à l'intérieur. L'oncle trouva l'endroit propice en attendant de construire un abri.



9—Comme il ne faisait pas chaud on fit un feu de branches sèches pour se réchauffer.



10—Marie et Marcel avaient aperçu des traces de pieds dans le sable de la grotte. Ces pistes n'avaient pas été faites par eux.



11—En se retournant l'oncle René aperçut une ombre qui se découpait sur un rocher. Ils n'étaient donc pas seuls dans l'île?



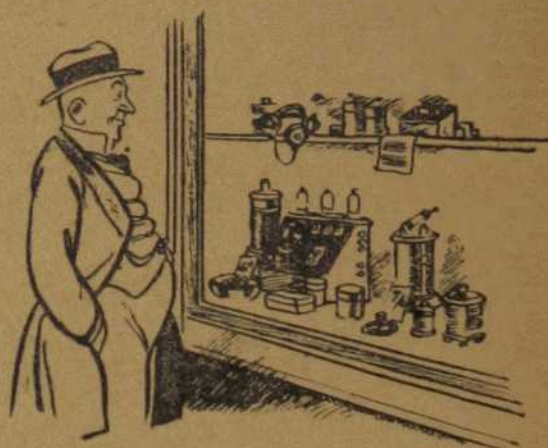
12—Une autre ombre suivit la première. Quels étaient ces hommes? Nous le saurons dans Le Samedi de la semaine prochaine.

(Le récit du voyage de l'oncle René sera continué la semaine prochaine dans LE SAMEDI)

CADEAUX DE NOEL



Qu'allons-nous donner
à Jean pour Noël ?



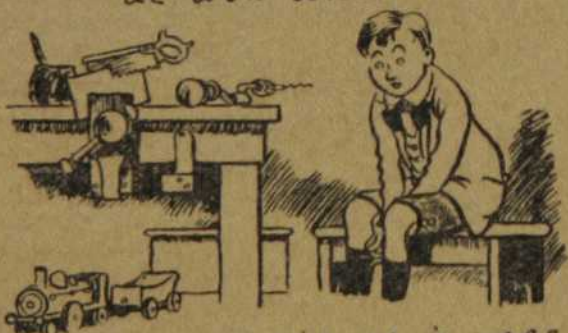
C'est ça, un radio.



Voici l'article pour un garçon
de dix ans.



Crois-tu qu'il sera
heureux ?



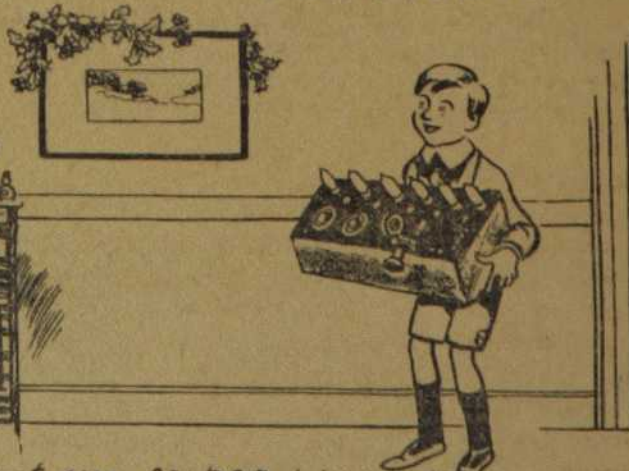
Que donnerais-je à mes
parents pour Noël ?



J'ai trouvé



Matin de Noël. Je vous ai fait un super-hétérodine...
il va très bien - - -



L'AUMONE

— Nous passons pour nos pauvres, monsieur, afin de leur faire des cadeaux à Noël. Que faites-vous de vos vieux habits ?

— Je les nettoie parfaitement bien, le soir, je les plie et le lendemain je les mets.

SON CADEAU

Evangéline. — Que vas-tu me donner comme étrenne à Noël ?

Paul. — Ferme tes yeux. Maintenant, que vois-tu ?

Evangéline. — Rien du tout.

Paul. — Eh bien, c'est ce que tu vas avoir pour tes étrennes.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LE CHASSEUR MAUDIT

Par ELY MONTCLERC

No 5 (Suite)

PREMIERE PARTIE

V

Trop veule pour en assumer la responsabilité, manquant d'audace pour imaginer les grands coups de banditisme, n'ayant pas l'envergure de l'aventurier de haute allure qui risque, sans frémir, dans l'enjeu, sa fortune et sa vie.

Non, Claude ne possédait pas l'énergie redoutable de son interlocuteur, il s'en fallait. Mais il ne demandait en somme qu'à être poussé.

Dans son passé si proche encore, dormaient bien des choses malpropres dont il détestait ce souvenir parce qu'elles ne lui avaient pas réussi, mais qui ne lui laissaient aucuns remords.

— Pourquoi me regardes-tu avec cet air effaré? questionna l'homme au capuchon. Te fais-je peur?

— Oui, j'en conviens. Tu me terrifies et je t'admire. Je ne vois pas encore exactement où tu veux en venir, cependant.

— Oh! désormais, petit, c'est l'enfance de l'art. Sache que je rendrais des points à Machiavel, et que j'en suis fier.

A quoi servirait d'être plus intelligent que la vague tourbe humaine, si cette intelligence ne devait vous profiter?

Vois-tu, quand Jacques Saint-Cyran est entré dans ma vie, j'ai senti tout de suite que c'était un homme fini, fauché... sans ressort et sans courage. Il entamait ses derniers billets; sa neurasthénie tournait à l'état aigu.

Incapable d'aucun travail, hanté par le désir du suicide, jamais, non jamais il ne remonterait la pente. Rien qu'au pli amer de sa bouche j'ai deviné cela parce que je sais observer. Et je manoeuvrai assez froidement pour devenir le confident de cette triste épave.

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Trois amies du couvent ont juré avant de quitter l'établissement de toujours s'écrire et de ne jamais s'oublier.

Quelques années plus tard Françoise, qui est devenue doctoresse, rencontre sur la route, près du château de la Morinière, une automobile mystérieuse conduite par un homme qu'elle reconnaît.

Le lendemain elle est appelée à soigner un enfant malade. C'est l'enfant de Francesca, une autre amie du couvent. Cette dernière présente son mari à Françoise. Le mari de Francesca est celui que Françoise a vu dans l'automobile mystérieuse.

Francesca apprend de son mari qu'elle est l'unique héritière du feu comte de la Morinière qui a laissé une fortune de vingt millions.

Un ancien secrétaire du comte vient annoncer aussi à Françoise qu'elle est également l'unique héritière du comte.

Il n'attendait que d'être sans le sou pour en finir une bonne fois. Sous prétexte de l'encourager, je flattais au contraire sa dangereuse manie, lui montrant le néant et l'absurdité de l'existence. Le moment attendu ne se fit guère désirer.

... Il y a une dizaine de jours, Saint-Cyran eut une série de guigne noire. Rien qu'à son geste quand il jeta sur le tapis une pièce d'or, je compris que c'était la dernière.

En effet, ayant perdu, il quitta le cercle. Moi je gagnais — j'avais joué contre lui — je le suivis, je l'abordai.

— Cette fois, me confia-t-il, la catastrophe est imminente. Adieu tout. Depuis trop longtemps que je traîne ma guenille inutile.

Une poignée de mains, Vaudreuil, la bonne, la suprême. Vous ne me reverrez plus. Adieu!

Je me reciai. Il haussa les épaules.

— Bah! personne ne me regrettera; je dois un peu d'argent à l'hôtel, mais mes bagages répondent de ma dette.

Adieu Vaudreuil, je suis presque soulagé d'avoir pris cette décision.

Il me quitta, rentra à son logis. Je le suivis; le lendemain de bonne heure, je rôdais aux environs, en quête de nouvelles. Je le vis sortir. Aussitôt je l'abordai.

— Heureusement, lui dis-je, mes craintes étaient vaines, vous avez réfléchi?

Il sourit d'une étrange façon.

— Je veux, répliqua-t-il, aller visiter l'Escorial. C'est une ma-

nie de neurasthénique. Mais Philippe II ne l'était-il pas lorsqu'il fit construire cette tombe en forme de gril? Venez avec moi Vaudreuil?

— Si cela peut vous être agréable!

Le comte continua:

— Nous primes le train. C'était une sombre journée, pluvieuse, orageuse, un temps à donner le spleen aux plus gais compagnons. A l'approche de la nuit, nous errions encore. Saint-Cyran trouvait ce site âpre et sauvage en harmonie avec son état d'âme.

Soudain, un coup de vent enleva sa coiffure. Il courut après, je le perdus de vue derrière une excavation de terrain où son chapeau avait roulé. C'est une sorte de fondrière assez profonde, un vestige des mines exploitées autrefois dans la contrée.

J'entendis nettement un coup de feu, puis un autre. Je me précipitai. Aux dernières lueurs du jour mourant, j'aperçus son corps étendu. Je m'approchai. Saint-Cyran était mort.

Claude répéta, saisi:

— Il était mort!

— Oui, mon cher, et moi je ne songeai plus qu'à tirer parti de l'aventure.

Une lueur fulgurante m'éclaira. Ce suicide me permettait de réaliser tous mes projets. Il venait à propos; depuis quelques temps, j'avais grande envie de suicider moi-même ce bon neurasthénique.

Fouillant ses poches, je pris ce qu'elles contenaient, et je rentra à Madrid après avoir amassé des broussailles sur son cadavre.

Le lendemain soir, j'allai à son hôtel, payer sa note et retirer ses bagages, ce qui s'effectua sans difficultés, car je possède un assez joli don d'imitation, et j'avais fabriqué une lettre, m'accréditant auprès de l'hôtelier.

Ces bagages sont ici. Tu es à peu près de la même taille que Saint-Cyran, sa garde-robe t'ira bien. Car, tu comprends, j'espère, ce que j'attends de toi, et comment il se fera que la nièce de Rosario Sanchez épousera Jacques Saint-Cyran?

— Tu veux que je prenne la place du mort et que j'usurpe son identité?

— Parfaitement. Et cela marchera comme sur des roulettes.

En somme, personne ne connaît la situation véritable de Jacques Saint-Cyran, car il ne faisait pas de confidences. Personne ne connaît sa mort. Fais peau neuve jusqu'au bout.

J'ai repéré exactement la place où git le cadavre. Lorsqu'on le découvrira, et ce ne sera point avant longtemps, il sera dans un état de putréfaction qui rendra difficile sinon impossible une reconnaissance.

Mais rien ne t'empêche d'écrire à ta mère que tu disparais.

Claude ne se révolta pas.

— Pauvre femme! elle aura du chagrin.

— Bah! Tu penses. Tranche sans regrets les liens qui te rivent au passé. Me le promets-tu?

— Je te le promets. Je suis entre tes mains, Je ferai ce que tu voudras.

— Bon! La jeune fille que je te destine, et son père, demeurent dans un quartier retiré de Madrid, juste à l'opposé de celui-ci. Installe-toi demain à l'hôtel de la Paix *puerta del Sol*. Tâche d'y passer sans bruit, ne te fais remarquer ni en bien ni en mal, sois un voyageur quelconque.

Nous nous rencontrerons quand il faudra, le soir, dans un lieu désert, pour que je te donne mes instructions. Je te montrerai Francesca.

— Ah! elle s'appelle Francesca ?

— Oui, Francesca Rosas. Elle est fort jolie, je le répète. J'espère que tu lui plairas. Quoi qu'il en soit on jouera s'il le faut le grand jeu de la passion, mais on fera sa conquête. Les Espagnoles aiment qu'on se donne du mal pour elles.

Le fils Couturier ne discuta plus... Il n'était qu'une machine entre les mains de son ami. Aveuglement il se laissait conduire.

Le résultat de l'entretien fut tel que Robert l'espérait.

Comme il y avait des courses de taureaux le dimanche suivant, le faux Jacques Saint-Cyran s'arrangea en sorte de s'y trouver dans le voisinage de Ramon Rosas et de sa fille.

Ce sont des endroits où il est facile d'échanger quelques paroles. Renseigné par son ami, Jacques se découvrit comme par hasard des relations communes avec l'Espagnol. Il sut insinuer négligemment, au cours de la conversation, que sa position de fortune était brillante.

Aussitôt Rosas devint aimable et invita le jeune homme à l'aller voir. Quant à Francesca elle avait reçu le coup de foudre; quelle facile conquête que celle-là !

Au bout d'une semaine elle était folle du charmant Français, d'autant plus éprise qu'il affectait des airs de froideur, et que bien femme sous ce rapport, la difficulté exaspérait sa passion naissante.

Nous n'insisterons pas dorénavant sur les détails de l'aventure. N'arrive-t-il pas chaque jour que deux êtres se marient trompés réciproquement sur la fortune qu'ils affectent de posséder ? Jacques Saint-Cyran faisait figure, son ami gagnait de quoi le lui permettre.

Enchanté de n'avoir point à fournir effectivement la dot de sa fille puisque le fiancé désirait un mariage sans contrat, le père Rosas se contenta de renseignements plutôt vagues.

Quant à Francesca, l'amour lui mettait sur les yeux le bandeau bien connu. Elle acceptait, elle approuvait tout: elle était divinement heureuse.

Lorsque les premiers mois de la lune de miel se furent écoulés, le jeune mari parla travail, affaires, constitutions de sociétés qui l'obligeaient à de fréquentes absences. Mais il ne s'absentait pas seul. Son mystérieux compagnon, l'accompagnait.

Ensemble, ils effectuaient de non moins mystérieuses expéditions, expéditions toujours fruc-

tueuses, si bien qu'un jour, elle fut vraie l'histoire du brasseur d'affaires qu'était devenu Jacques Saint-Cyran.

Il eut des bureaux près de la Bourse, il trafiqua le plus honnêtement du monde, et devint un personnage coté.

Entre temps, Rosario Sanchez était morte. Son frère, comme tout bon avare doit le faire, ramassa jusqu'à ses moindres nippes, et trouva le testament du comte de la Morinière, dont il se garda bien de parler à sa fille.

Les avares aiment l'or pour le plaisir de sa contemplation. Il pensait vivre assez pour jouir avec ivresse de ce trésor merveilleux. D'après les lois naturelles, ce raisonnement ne manquait pas de justesse, mais d'autres, dans l'ombre décidaient de son avenir d'une manière différente.

Sans rime ni raison, Ramon Rosas s'attrista, devint hypocondriaque, prit en dégoût le monde, le mouvement, le bruit. Son organisme se minait sous l'empire d'un mal étrange, indéfinissable.

Il ne voulait voir aucun médecin... Il ne se ranimait un peu qu'en comptant son or et ses billets de banque.

Quatre ans après le mariage de sa fille, il disparaissait à son tour. Elle devenait donc, d'après les calculs du comte de Vaudreuil-Lesaigles, l'unique héritière du colossal héritage.

On pouvait, du reste, l'attendre sans se presser, car celui de Ramon Rosas laissait d'agréables surprises. Il possédait plus d'un million. Avec cela, quand on a de l'entregent et de l'audace, on va loin.

Vaudreuil renonça à ses expéditions périlleuses. Jacques et lui ne firent plus que des affaires, des affaires honnêtes dans lesquelles chacun pouvait mettre le nez.

Avouons ici que cet homme extraordinaire possédait un flair étonnant, et qu'il guidait son complice avec une maîtrise et une sûreté forçant l'admiration.

Il aimait Saint-Cyran comme Dieu aime sa créature, une mère son enfant, un artiste son oeuvre préféré. Il aimait d'une affection immense, tyrannique et jalouse. Il se réjouissait de le voir beau, florissant, heureux, évoluant avec aisance dans le luxe par lui créé.

Mais il n'eût pas supporté auprès de Jacques d'autre affection que la sienne. Lui ayant imposé de devenir l'époux de Francesca Rosas, il commença par prendre ombrage de sa beauté, de son charme, de sa passion même.

Cela ne dura pas longtemps, car Jacques, bientôt excédé se mit à détester cordialement sa femme.

Il la détestait d'autant plus qu'il était obligé de lui mentir sans cesse. Son joug d'amoureuse insatiable lui pesait horriblement.

Peut-être n'eût-il pas pu la supporter jusqu'au bout sans l'enfant, le petit René, dont la naissance causa au père une des plus pures joies de sa vie.

Il se mit à l'aimer follement, cet être gracieux, paré de tous les charmes de l'enfance, et rêva pour lui de féériques destinées. Le temps marcha.

— L'heure est venue de rentrer en France, dit un jour Vaudreuil à son complice. Dans deux ans, le délai fixé par le comte de la Morinière expire. Rapprochons-nous du gâteau.

Sans regrets, Saint-Cyran dit adieu à l'Espagne. Le comte acheta l'hôtel du boulevard Haussmann, s'en réserva une minime partie, et céda l'autre au banquier qui y établit ses bureaux.

En réalité, Vaudreuil était le véritable directeur de la maison. Du fond de son cabinet retiré, caché à tous les yeux, il menait tous les services.

On s'étonnait qu'un homme aussi jeune que Saint-Cyran — il avait trente-cinq ans à peine — possédât une telle expérience, une telle sûreté de main, une entente des fluctuations de Bourse dont seuls étaient capables les vieux financiers.

Sans dénigrer l'intelligence réelle du mari de Francesca, nous pouvons avouer qu'il n'était guère qu'une marionnette extrêmement bien conditionnée, dont son complice tirait les ficelles.

Entre temps, le comte de Vaudreuil-Lesaigles faisait connaissance avec le château de la Morinière et ses environs. Il visita les Chartrettes, et après une longue conférence avec Jacques, celui-ci loua la propriété.

— Vois-tu, expliqua Vaudreuil, je te cède volontiers tous les millions qui vont t'échoir bientôt. Je sais que tu ne me laisseras pas mourir de faim. Et d'ailleurs, j'ai d'autres rêves que ceux-là.

Je ne te demande que le château, le vieux château où je désire régner en maître, en maître inconnu et tout puissant. Il est vaste, il est sombre, il est rébarbatif, il me plaît.

— Prends-le donc ce château ! N'avons-nous pas mis tout en commun ? répondit Jacques.

— Juste. Mais lorsque tu seras au faite, tu auras moins besoin de mon concours, et je veux alors, enfin, songer un peu à moi. J'ai une oeuvre à accomplir, je m'y consacrerai, fit le comte.

Les domestiques qui servaient ce maître singulier étaient un couple de Bretons dévoués à la vie à la mort. Yvon Caradec et sa femme Mariane subissaient l'influence magnétique et persuasive du comte, exactement comme l'avait subie, comme la subissait encore l'ex-Claude Couturier.

Cet Yvon, du temps où Robert était interné en Angleterre, exerçait dans l'asile les fonctions de gardien. Ce fut lui que le prisonnier convainquit de son injuste martyre, ce fut à lui qu'il conta en premier sa lamentable histoire, et qu'il intéressa à son sort, si bien qu'Yvon favorisa sa fuite.

Après cela, le Breton n'avait plus qu'à démissionner, car si on ne l'accusait pas directement, les soupçons les plus graves pesaient sur lui.

Il rentra en France, et revint à Concarneau où l'avait précédé sa femme Marianne. Il attendait avec la foi entêtée des dévôts, que Robert tint sa promesse et l'occupât de lui.

Eh bien, ce Robert, ce comte de Vaudreuil-Lesaigles plus ou moins authentique, cet homme qui avait des moeurs de bandit et mettait l'humanité en coupe réglée, cultivait au fond de son coeur, pieusement, la belle et douce vertu qu'on nomme reconnaissance.

Ceux qui l'avaient obligé lui étaient à jamais sacrés. Anonymement, lorsque la fortune commença à lui sourire, il envoya des subsides à Yvon Caradec.

Puis, dès que ce fut possible, il l'appela près de lui ainsi que sa femme. Et ces deux simples, affamés d'or, devinrent entre ses mains de dociles et souples instruments qu'il maniait à son gré, et auxquels il pouvait commander les pires besognes.

Jamais ni l'un ni l'autre ne se révolterait, jamais ni l'un ni l'autre ne répondrait : non !

C'est en compagnie d'Yvon, et avec l'aide de Marianne que le comte exécuta, de nuit, mystérieusement, d'étranges travaux dans le parc des Chartrettes.

Quand ces travaux furent terminés, Jacques Saint-Cyran s'installa dans la belle propriété. Il touchait au but. Il était heureux.

Et pendant ce temps, une pauvre mère pleurait son fils, là-bas, à Larocque, ne pouvant se consoler de l'avoir perdu.

Mais le plus souvent, c'est aux heures où l'on croit le but très proche, où il semble qu'il n'y a qu'à tendre la main pour l'atteindre, c'est alors que, par suite d'un événement insignifiant en apparence, tout est remis en question.

D'autre part, après une période de chance continue, voilà que l'ex-Claude Couturier, par le fait de sa rencontre avec Françoise Reynier, l'amie de sa femme, voyait soudain se dresser devant lui son passé.

Qu'y avait-il donc de si redoutable pour lui dans cette évocation? Les événements au cours de leur suite logique, se chargeront de nous l'apprendre.

VI

Maintenant c'est dimanche. Il fait un temps radieux. N'osant se dérober à l'invitation de Mme Saint-Cyran, Françoise est venue passer l'après-midi aux Chartrettes.

Une curiosité intense la pousse. Elle se sent sûre d'elle-même, elle sait qu'elle ne faiblira plus devant le mari de son amie et se propose, si faire se peut, d'éclairer sa religion à son sujet.

Jacques est d'une amabilité extrême, d'une aisance parfaite. Malgré une observation aigüe, la jeune doctoresse ne relève aucune note dans son attitude.

Elle pense que si M. Saint-Cyran résiste jusqu'au bout à l'épreuve qu'elle veut lui faire subir, ce sera tant mieux, et qu'elle se sentira délivrée d'un grand poids.

Car, enfin, il suffit d'une complication. N'est-ce point assez que l'antagonisme probable et prochain des deux héritières au jour où la vérité se découvrira?

Pour plaire à son amie, Francesca a fait de la musique, lui jouant et elle chantant des chansons espagnoles dont raffole la jeune femme. Cet effort, cette déviation à ses habitudes de paresse, ont vite lassé Mme de Saint-Cyran.

— Je suis exténué, dit-elle. Me permets-tu, Françoise, une petite sieste? Aussi bien la chaleur est accablante.

— Je n'en souffre nullement, et je vais faire un tour dans le parc avec ton petit garçon.

— Voulez-vous de ma compagnie? propose aimablement Jacques.

La doctoresse saisit au vol un regard inquiet de Francesca. Aussi réplique-t-elle vivement :

— Merci, monsieur, je suis certaine de ne pas me perdre. D'ailleurs, je ne m'éloignerai guère, et ne resterai pas longtemps.

— Laisse-la libre, mon ami, fait l'Espagnole rassurée par ce refus. Il n'y a, dit-on chez nous, que les chiens et les Français pour se promener dans les rues à pareille heure. Tu es presque Espagnol reste à la maison.

— Oui... j'ai des lettres à écrire.

Sans se préoccuper du manque d'égards de sa jalouse amie — elle commençait à s'y accoutumer — Françoise prit la main du petit garçon, et s'enfonça sous les vertes futaies pleines d'ombre et de silence.

Ses pas la portèrent d'instinct vers les murs du parc, côté droit, où Salcède lui avait recommandé de faire des études. Tout en regagnant avec soin les lieux, cherchant la porte par où, quelques

Mais un peu avant d'y atteindre, Françoise remarqua qu'un passage était ménagé dans le taillis. Ce passage conduisait à un sentier très étroit, longeant le mur. Ainsi une personne voulant user de ladite porte, n'avait qu'à se faufiler par là, et à disparaître le plus aisément du monde.

— Voilà qui est curieux, pensa Françoise. Une porte usitée pour le service ne serait point ainsi cachée. Au contraire on eût dégagé les alentours afin d'en rendre l'accès plus facile, tandis que tout semble combiné ici pour la dissimuler.

Si j'allais voir

Jetant un coup d'œil à droite et à gauche, elle se vit seule. L'enfant courait à la poursuite de son cerveau au bout de l'allée.

S'apercevant que le boyau continuait au-delà de la porte, Françoise s'y engagea avec précaution.

Elle fit ainsi une vingtaine de pas, puis trouva encore un passage dans le taillis, ce qui lui permit de se retrouver bientôt au milieu de l'allée.

René courait le plus belle, ne s'apercevant de rien. Il n'était qu'un petit point noir à l'extrémité de l'allée. Pensive, la jeune femme marchait à pas lents, scrutant le tronc des arbres, l'herbe haute de la bordure, prise d'un vague malaise, se sentant dans une atmosphère de doute, qu'elle ne pouvait point chasser.

Quel mystère dissimulait sous ces airs honnêtes ce parc touffu? Cette partie tout au moins qu'on



Où ta farouche Espagnole?

jours plus tôt, le mystérieux personnage était sorti.

Ce ne fut pas chose aisée. Le mur du parc avait un revêtement de verdure extrêmement épais, lequel faisait une seconde clôture à la propriété. De hauts taillis s'enchevêtraient, et le regard les perceait difficilement.

— Pourquoi qu'on reste par ici, dis madame? interrogea René.

— Parce qu'il y fait plus frais mon petit homme. Cours, amuse-toi avec ton cerceau; ici tu peux, tu ne te mettras pas en nage!

A force de chercher, la doctoresse finit enfin par trouver la porte. De ce côté et à trois mètres de distance on ne l'apercevait pas, tellement les branchages s'entre-croisaient devant elle.

Rapide, la doctoresse se glissa sous le couvert; les noisetiers feuillus arrondirent leurs branches sur sa tête, et elle fut dans une sorte de boyau étroit. A gauche, des taillis épais, à droite le mur, qu'en marchant elle sondait avec la pomme de son ombrelle.

Puis enfin, elle trouva la fameuse porte qu'un énorme verrou défendait. Sans le moindre effort, Françoise tira ce verrou, preuve qu'il était soigneusement huilé.

— Donc, on sort par ici, conclut-elle.

Mais qui? Le personnel? Cela me paraît improbable? Cet homme encapuchonné de l'autre jour?... Hum! voilà qui est bizarre, qui vous a des airs... presque suspects.

laissait volontairement inculte, alors que le reste de la propriété était entretenu avec un soin méticuleux.

Tout à coup, elle aperçut à même le sol, une plaque de fer, ronde, ayant à peu près un mètre cinquante de diamètre. Au milieu de cette plaque un bouton de cuivre brillait.

— Que vient faire ici cette plaque se demanda notre jeune amie dont la curiosité inquiète redoubla.

Il n'y a aucune raison... On dirait l'orifice d'un puits. Ce bouton ne porte pas de trace de vert de gris. Il brille comme une chose très usagée; il est posé en creux dans une sorte d'alvéole, il ressemble plutôt à un ressort.

Elle avança la pointe du pied, elle allait presser sur ce ressort, désireuse de voir ce que cela produirait, lorsqu'on lui saisit le bras en la tirant en arrière.

Etouffant un cri, Françoise tourna la tête. Jacques Saint-Cyran, très pâle, était devant elle, balbutiant avec embarras :

— Veuillez m'excuser, madame... vous alliez commettre une imprudence folle.

— Quelle imprudence ? osa questionner la jeune femme sans baisser les yeux.

— Ceci est une ancienne citerne hors d'usage, très profonde... Vous pouvez y tomber...

— Oh ! je ne crois pas, la plaque de fermeture me paraît solide. C'est ce point brillant qui m'intriguait.

— Laissez, je vous assure, il y a danger, et je ne me pardonnerais pas si un accident arrivait. Pourquoi avez-vous choisi comme but de promenade cette partie abandonnée du parc ?

C'est très laid. Personne jamais n'y vient.

Françoise sourit.

— Précisément. J'aime l'imprévu, les découvertes, les voyages d'exploration... dit Françoise.

A son tour, Jacques sourit, mais peut-être pas aussi franchement.

— Le danger vous attire, à ce que je vois ? Vous avez une âme belliqueuse ?

— Non, curieuse seulement, et un cerveau avide de savoir.

Saint-Cyran crut le moment opportun pour rompre les chiens.

— Vous savez déjà tant de choses ! On conçoit avec peine qu'une créature de grâce et de charme telle que vous soit un des maîtres de la médecine.

Et cependant cela est. Je n'ai qu'à me souvenir du brio avec lequel vous avez opéré mon fils. Quel tranquille courage ! quel sang-froid ! et en même temps quelle simplicité !

— Lorsqu'une existence est menacée, monsieur, on ne songe guère à faire des phrases.

Je suis tout dévouée à mon art. Il me possède complètement et je voudrais, oh ! je voudrais devenir bien habile et bien savante pour doter la médecine de découvertes utiles au salut de l'humanité.

— Me permettez-vous de rester à vos côtés, madame ?

— Mais... sans doute ! Francesca dort-elle encore ?

— Je le crois, j'ai négligé de m'en informer. J'ai laissé mes lettres et me suis mis à votre recherche.

— C'est fort aimable à vous.

— Je vous prie d'excuser l'incorrection de ma femme. Elle vous invite et ne craint pas de vous laisser sous prétexte de fatigue.

Je ne ferai jamais une maîtresse de maison convenable de ma pauvre Francesca, j'en ai peur.

— Elle a les mœurs de sa patrie, et puis, entre nous pourquoi se gêner ?

— Mais elle fut élevée en France...

— N'importe, elle a vécu trop longtemps dans son pays. Elle a repris les coutumes de sa race. Ne lui en veuillez pas.

C'est parce que nous sommes de vieilles amies qu'elle agit avec ce sans-façons et je serais fâchée si il en était autrement.

Du reste, il m'est si agréable d'errer librement sous ces beaux arbres...

— Vous aimez la nature ?

— Passionnément. C'est la grande nourrice, c'est l'éternelle beauté, c'est elle qui donne les plus pures joies parce qu'elles n'ont aucun arrière goût d'amertume.

— De quel ton vous dites ces choses madame ! Et quoi ! déjà désabusée à votre âge ?

— J'ai vingt-neuf ans, et depuis des années, je vis seule. Cela mûrit l'expérience.

— Dois-je en conclure que vous avez souffert ?

— Tout le monde souffre plus ou moins dans la vie.

— Elle est douce à certains cependant.

— En effet. Ce sont les privilégiés. Mettons que je n'en fasse pas partie. Au fond, je préfère cela. On n'apprend et on ne comprend qu'à l'école de la douleur.

— Quel esprit profond vous avez déjà ! Quel admirable naturel vous laissez deviner !

— J'éprouve à vous entendre un plaisir tout nouveau... Cela me change des conversations puériles de ma femme.

Françoise sourit un peu tristement.

— Je suis docteur, ne l'oubliez pas. La femme ici est d'une importance secondaire. Et n'attendez pas de moi que je blâme celles qui sont puériles comme vous dites.

Elles remplissent leur rôle de séductrices, car l'homme recherche surtout une jolie créature qui sait se parer et flatter son orgueil de mâle...

Saint-Cyran hocha la tête avec mélancolie.

— Oui, fit-il, oui, peut-être, quand ils sont très jeunes. Mais ensuite c'est une compagne qu'ils

veulent, une amie, une conseillère...

— Rassurez-vous monsieur. Lorsqu'une femme aime son mari, il y a en elle d'inépuisables ressources. Francesca vous adore, elle deviendra ce que vous voudrez qu'elle soit.

Et lui, très vite, d'un ton saccadé :

— Je ne lui demande rien ! rien que la paix. En dehors de notre enfant, nous ne pouvons pas nous comprendre.

La doctoresse s'arrêta.

Appuyée sur son ombrelle, elle regarda Jacques droit dans les yeux. Celui-ci ne détourna pas la tête, ne tressaillit pas. Il supporta sans faiblir une seconde le choc de ce regard profond. Il demanda même :

— Pourquoi me fixez-vous de la sorte, madame ?

— Je vais vous le dire, répondit-elle gravement.

Parce que les hommes ont tous la manie de se plaindre à une femme de la leur, même quand elle est irréprochable. C'est un genre qu'ils se donnent. Et j'ai déjà entendu beaucoup de confidences. Il semble que je les inspire.

Jadis, quand je commençai ma médecine, je n'avais pas vingt ans, j'habitais... Mais, pardon ! cette histoire vous importunerait peut-être.

— Du tout... Veuillez me la conter, de grâce, vous contez si bien...

Françoise reçut un choc en pleine poitrine. Et elle pensa :

— Décidément, si c'est lui, il est très fort ; oh ! tant pis !

Je vais me faire en ce cas un ennemi mortel, mais j'irai jusqu'au bout de l'aventure. Se taire, paraître ignorer, serait plus adroit et plus sage...

N'importe, je veux savoir. C'est une envie furieuse, un besoin auquel je ne puis résister davantage. Irritant problème, je le résoudrai.

Très brave, elle reprit donc :

— Puisque vous y tenez, je m'exécute. Marchons plus vite, voulez-vous ? René est loin... Il n'aurait qu'à tourner l'allée pour s'égarer, et sa mère s'inquiéterait. Saint-Cyran appelle.

— René ! René ! attends-nous !

— Oui, petit père, répondit l'enfant de sa voix argentine.

On put le voir qui s'amusa à tracer des dessins sur le sable, avec le bâton de son cerceau.

— Vous disiez donc, madame ? interrogea Jacques.

— Cela date du temps où j'étais étudiante, fit la doctoresse. J'habitais un modeste logement rue

d'Ulm, au fond d'une cour pleine de fleurs. C'était à la fois très provincial, très tranquille et très gai.

— Oui, je vois ça d'ici ! dit le mari de Francesca, dont les paupières battirent.

— J'avais quelques camarades, étudiants comme moi, de gentils voisins avec lesquels j'entretenais de bons rapports. Nous suivions les cours ensemble.

— Aucun ne vous recherchait ?

— Bah ! Si peu ! Une étudiante, ce n'est point une femme, c'est un copain, on la respecte. Sur-tout depuis que beaucoup de jeunes Russes se sont établies au Quartier.

— Les vierges kalmoukés, rail-la Jacques, ardentes bûcheuses avec leurs airs inspirés, leur tenue débraillée et leurs théories révolutionnaires. La plupart sont nihilistes.

— Il y a du vrai.

— Nos Françaises, heureusement, savent allier le travail à la grâce. Mais, excusez mon interruption.

— Parmi ces jeunes gens, reprit la jeune femme, il s'en trouvait un qui étudiait le droit. Il était le plus pauvre d'entre nous ; il habitait une chambre sous les combles et se nommait Claude Couturier.

Intentionnellement, Françoise fit une pause après avoir prononcé ce nom. Jacques garda son air d'intérêt indifférent, si nous osions ainsi parler, son sourire aimable, son allure dégagée.

— Il ne bronche pas... songea la doctoresse. Me serais-je trompée ? Pas un tressaillement, pas une ombre dans son regard.

— Claude Couturier répéta Jacques Saint-Cyran d'un accent qui interrogeait. Que lui arrivait-il ?

— Ce ne sont pas ses aventures que je veux vous conter. Tout à l'heure, je disais que les hommes ont la manie de se plaindre, cela ramène ma pensée vers ce garçon, car lui aussi se plaignait, lui aussi me prenait pour confidente.

Je le recevais volontiers. Je vivais beaucoup chez moi, j'avais une bonne, cela me permettait d'inviter à dîner. Bien souvent nous avons partagé mon repas modeste, Couturier et moi. Il m'inspirait une grande sympathie.

— Ah ! ah ! madame la doctoresse. Que vais-je apprendre ?

— Oh ! fit-elle simplement. Vous me comprenez mal. Je parle de sympathie, rien de plus.

Claude était faible, lâche, veule. Je le sentais sans défense parce qu'il n'avait aucune volonté.

Du côté où on le pousserai il irait. Tant mieux si c'était vers le bien.

Et malheureusement ses instincts lui faisaient désirer la fortune, les plaisirs. Il eût pu honnêtement conquérir tout cela à force d'énergie et de travail... Voilà pourquoi je l'attirais à la maison, pourquoi je le chapitrais.

J'avais six ans de moins que lui, et j'étais dix fois plus raisonnable. Il a laissé dans ma mémoire une trace profonde.

Jacques se mit à rire.

— En vérité, s'exclama-t-il plaisamment. Ne vous défendez plus. C'était mieux que de la sympathie.

Françoise fronça le sourcil. Elle s'arrêta de nouveau au milieu de l'allée, et piqua son ombrelle dans le sol, d'un mouvement presque irrité.

— Vous lui ressemblez étonnement, prononça-t-elle, rivant son regard au regard du mari de Francesca.

Pauvre chère créature, elle était trop franche, elle dissimulait mal. Depuis longtemps Jacques prévoyait l'attaque, et s'y préparait.

— Tant que cela? interrogea-t-il avec son éternel sourire.

— Au point que l'on vous prendrait l'un pour l'autre. Je n'ai jamais vu Claude qu'avec une moustache et une courte barbe blonde, vous êtes entièrement rasé. Cela change beaucoup. Il était aussi plus mince que vous.

Mais en douze ans un jeune homme se transforme.

Françoise poursuivit :

— Vous avez la même taille, le même port de tête. Cependant votre démarche, votre attitude dénotent une décision, une sûreté de soi qui n'étaient pas la qualité dominante de ce malheureux être.

— Tant mieux, sans quoi vous pourriez nous confondre.

— Ne plaisantez pas. Quand j'entends votre voix, il me semble que c'est lui qui parle.

Et tenez, si vous voulez savoir pourquoi j'eus cette sottise faiblesse lorsque nous nous sommes vus pour la première fois.

— Je m'explique à présent, vous avez cru retrouver votre ancien camarade... devenu le mari de votre amie. C'eût été drôle comme coïncidence, voilà tout.

Vaincue par le ton léger de Saint-Cyran, par son air si sincèrement détaché, la doctoresse répliqua d'un accent profond :

— C'est moins simple que vous ne le supposez... Monsieur... et j'imagine, si Claude Couturier se retrouvait en ma présence, qu'il

éprouverait une émotion égale à la mienne, à moins d'être un monstre...

J'imagine que mon souvenir, s'il ne l'a pas totalement chassé de sa mémoire, doit parfois lui donner des remords... car... nous avons un compte bien lourd à régler tous deux.

Jacques baissa la tête. Fut-ce une illusion? Mais Françoise crut le voir pâlir, elle crut aussi l'entendre soupirer. Et il mit un long moment avant de murmurer presque bas :

— Je ne puis croire que quelqu'un vous ait jamais fait du mal à vous... à vous qui êtes la bonté dans son essence.

Ou bien alors cet homme était fou et il faut le plaindre !

— Je suis plus à plaindre que lui...

— De quoi s'est-il rendu coupable ?

— Permettez, ceci est un secret entre lui et moi. Vous n'êtes pas Claude Couturier ?

Sachez seulement qu'il se conduisit comme un lâche, qu'il mit sur ma jeunesse une ombre dont je resterai sans cesse attristée, parce qu'il tua ma confiance et ma foi en la loyauté humaine.

Je lui fus compatissante, il me fut cruel, il me fut féroce. Qu'est-il devenu? Je l'ignore. Peut-être est-il mort. Cela vaudrait mieux, car partout où passera cet homme, il sèmera le malheur.

— Oh! madame, vous m'affectez douloureusement. Votre émoi de l'autre soir se comprend... Excusez cette ressemblance involontaire... Je me plais à croire qu'elle ne m'attirera pas votre inimitié...

— Je ne hais personne. A quoi bon? L'heure de la justice vient toujours sans qu'on l'appelle. Je préfère être victime que bourreau.

Saint-Cyran s'inclina, prit la main frémissante de sa compagne, et y posa longuement ses lèvres.

— Vous avez, dit-il, toutes les vertus.

Daignez me conserver une sympathie qui m'est précieuse et que je m'efforcerai de mériter. Vous n'avez pas, vous ne pouvez pas avoir d'ami plus dévoué que moi.

Un étrange sourire détendit l'arc gracieux qui formait la bouche de Françoise. Elle pensa à l'héritage, aux compétitions possibles, et repartit :

— Qui sait? Avant peu nous serons ennemis peut-être. Croyez-moi, restons dans l'ex-

pectative. Ne promettez rien. Inspirez-vous des circonstances.

Et lui, avec un emportement qui n'était pas feint :

— Votre ennemi? jamais! jamais, quoi qu'il arrive. Mais à quel propos me dites-vous cela?

Troublée, la doctoresse fit, non sans embarras :

— Madame Saint-Cyran verrait d'un mauvais oeil qu'une camaraderie s'établît entre nous. Elle est exclusive dans ses affections, et je ne veux pas lui porter aucun ombrage.

— Madame Saint-Cyran ne saurait trouver mauvais que je vous témoigne en toutes circonstances la gratitude qui vous est due.

S'il en était autrement, cela dénoterait une telle sécheresse de coeur, jointe à un tel manque d'intelligence, que je passerais outre.

— Vous ne me devez rien! J'ai fait mon devoir... mon seul devoir... S'il fallait témoigner tant de reconnaissance à tous les médecins qui sauvent leurs malades, où irions-nous, Dieu juste?

— Ici, le cas était exceptionnel.

— Nullement! A mon dispensaire, je répète vingt fois l'an cette opération.

— Vous dites cela pour diminuer la grandeur de votre héroïsme. Peine inutile. Je sais ce que je dois penser.

Et je pense que si j'avais perdu mon fils ce serait un chagrin éternel... une inconsolable douleur.

Françoise regardait fixement, de nouveau, son interlocuteur.

— Décidément mes doutes tombent, vous ne pouvez être Claude Couturier, prononça-t-elle avec une lenteur étudiée.

Cette fois, il ne songeait plus à rire, il demanda presque timidement :

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes, vous me donnez l'impression d'être un père idolâtre.

— Oh! c'est vrai, bien vrai, j'aime mon fils à la folie. J'aspire pour lui aux plus brillantes destinées... Il est mon orgueil, il est ma joie...

Si ma vie lui était utile, je n'hésiterais pas à la lui sacrifier. Son bonheur avant tout.

— Eh bien, Claude Couturier ne vous ressemblait guère. Il avait un enfant, une petite fille issue de sa liaison avec une malheureuse qui, depuis, est morte.

Il les abandonna toutes deux, et ne s'est jamais occupé de savoir ce qu'elles sont devenues.

— Vous le savez, vous?

— Je viens de vous dire que la mère était morte tuberculeuse à l'hôpital Broussais.

— Vous l'avez donc connue cette femme?

La précipitation fiévreuse de Saint-Cyran ranima dans l'esprit de Françoise tous les soupçons un instant endormis. Une intuition mystérieuse, certaine pourtant, lui cria :

— C'est lui! Par quel prodige a-t-il transformé sa personnalité, est-il devenu ce qu'il paraît, porte-t-il un autre nom? Au temps d'éclaircir le mystère.

Mais c'est lui! c'est lui! cette fois je le jurerais.

Toutefois, pressentant que pour obtenir un éclaircissement complet, il fallait dissimuler, elle ne laissa rien paraître de ses pensées et se contenta de dire avec une affectation de négligence :

— Le hasard, un jour, plaça l'ancienne amie de Claude sur mon chemin. Je pus donner quelques douceurs à ses derniers instants.

— Et... la petite... est-elle morte aussi?

— Non... elle vit... je...

Un froissement de branches tout à côté interrompit brusquement la jeune femme. Les deux promeneurs se détournèrent d'un même mouvement.

Francesca était là, l'oeil étincelant, les lèvres décolorées, son sein palpitait, un tremblement convulsif agitait ses mains.

— Mes compliments, dit-elle d'une voix sourde, vous avez l'air de bien vous entendre tous les deux! Si vous en êtes déjà aux confidences!

— Oh! Francesca! soupira la doctoresse avec reproche, m'abaisserai-je à te fournir des explications? Pourquoi ces soupçons odieux?

Saint-Cyran, d'une pâleur blafarde, saisit rudement sa femme aux poignets.

— Deviens-tu folle? Est-ce là le résultat de tes promesses?

Il serrait si fort que les larmes jaillirent des yeux de l'Espagnole. Elle se raidit pourtant, étouffa la plainte de sa douleur physique, pour ne faire entendre que celle de sa jalousie.

— Et toi? fit-elle d'un ton âpre, toi, comment te conduis-tu? Ce n'est pas elle qui est en faute, c'est toi!

— Prends garde à ce que tu vas dire :

— Je dirai ce que j'ai sur le coeur. Françoise m'a connue enfant, elle sait ce que je suis. Tout d'une pièce, dans le bien comme dans le mal...

Quand j'aime, ce n'est pas à moitié. Je t'aime, et tu fais tout pour m'exaspérer.

— Francesca ! supplia son amie, tu t'alarmes à tort, et tu me couvres de confusion. Ton mari...

Jacques se tourna vers elle. Comme il était défiguré ! Ses yeux gris avaient une expression féroce. Il contenait avec une peine inouïe la fureur qui grondait en lui.

Il prononça, la voix saccadée :

— Par grâce, madame, excusez ma femme. Elle est malade, elle est aliénée, elle n'est pas absolument responsable de ses actes...

Il lui faut des soins, elle souffre d'une grave maladie nerveuse. Je ne puis cacher davantage...

A ces mots, la jalouse bondit, échappant ainsi à l'étreinte de Saint-Cyran !

— Aliénée ! moi ?... Oh monstre ! monstre ! Je le deviendrai à force de me ronger les sangs !

Cette malheureuse souffrait. Devant le spectacle de sa douleur tragique, Françoise ne pouvait garder de rancune. Elle s'approcha de son amie, et lui dit doucement :

— Calme-toi, tu sais que tu peux avoir confiance en moi... rappelle-toi nos bonnes années... Quand j'affirmais une chose, tu la croyais.

— C'est vrai, bégaya l'Espagnole dont le cœur crevait d'amertume, mais aujourd'hui ce temps est loin... Il n'y a pas d'amitié qui tienne devant certaines choses...

Jacques m'en voudra, il me rendra un peu plus malheureuse, il m'accablera de son mépris insultant... Je ne puis me taire, j'ai trop mal.

Le mari allait protester, ordonner une fois encore le silence. D'un geste, la doctoresse pria qu'il n'en fit rien.

— Laissez, mieux vaut qu'elle exprime ses griefs.

— Tu le veux ? Je sens que je suis maladroit et sotte, tant pis... Tout à l'heure j'ai fait exprès de me prétendre fatiguée, parce que je voulais vous observer sans que vous vous en doutiez.

Vous avez l'air trop drôle tous les deux. Toi, Françoise, tu me caches un secret, un secret qui regarde mon mari... je persiste à le croire malgré tes dénégations... Toi, Jacques, tu ne penses qu'à Françoise, je ne m'en aperçois que trop...

— Depuis que tu l'as vue tu n'es plus le même. Tu as beau chercher à dissimuler, je te connais, va... Afin d'éloigner le dan-

ger j'ai tenu mon amie à l'écart ; tu m'as contrainte à l'inviter. J'ai obéi pour mieux te surprendre... ajouta Francesca.

— Mais... encore une fois, folle ! interrompit Jacques.

— Je voudrais être folle, malheureusement non... Nieras-tu qu'au lieu de monter dans ton bureau tout à l'heure, tu as attendu avec une grande impatience que je me sois enfermée dans ma chambre ?...

Tu pensais : « Dès qu'elle dormira, j'irai rejoindre Mlle Reynier ». C'est ce que tu as fait en te cachant comme un voleur. Derrière les lames de mes persiennes j'observais.

Françoise avait pris à droite, tu pris à gauche... en sorte que tu ne l'as pas rejointe immédiatement. Sur le moment, cela m'a tranquillisée. Pas longtemps. Manoeuvre trop grossière, mon cher, un enfant s'y laisserait prendre, non une femme à bon droit jalouse.

J'ai songé : Cherchons Françoise, il sera sûrement auprès d'elle. Tu vois que je ne me trompais pas. Depuis un moment, je marche derrière vous dans la contre-allée...

Vous êtes beaucoup trop absorbés pour m'entendre... vous en oubliez même ce pauvre enfant qui joue là-bas, avec le sable...

Je devine... vous échangez de bien intéressantes confidences. Il te faisait sa déclaration, hein ? Et tu ne te défendais pas... tu l'écoutais, tu lui répondais !

Françoise soupira, très triste :

— Ah ! pauvre, pauvre amie ! combien tu te trompes !

Mais l'autre se mit à hurler, au paroxysme de la rage.

— Il est toujours flatteur d'inspirer des passions... M. Saint-Cyran a une langue dorée... il sait si bien persuader, il te convaincra peut-être... et tu me prouvera ton amitié en me trahissant !

Cette fois, la doctoresse n'y tint plus. Frappée en plein cœur par cette fielleuse apostrophe, elle s'écarta de la jalouse tigresse. Puis, le front haut :

— Tu m'insultes à tort... Je n'en entendrai pas davantage. Adieu !

— Puisses-tu dire vrai ! jeta l'Espagnole.

Françoise rebroussa chemin. Saint-Cyran s'élança à sa poursuite, car elle marchait d'un pas rapide.

— Je vous en conjure, madame, ne vous éloignez pas... Ma femme va vous demander pardon, elle reconnaîtra ses torts.

— Je ne lui garde pas rancune,

répliqua la doctoresse, mais il vaut mieux que je m'en aille.

Elle doute de moi ; avant peu elle me détesterait. Adieu, monsieur !

Et sans plus rien ajouter, Françoise hâtivement gagna la grande porte des Chartrettes. Le concierge, sur sa demande, lui ouvrit l'entrée de service.

Une seconde plus tard, elle était sur la route qui conduit au Chêne-Rouge, et souriait de loin à sa petite chaumière.

— Ouf ! fit-elle en y pénétrant, qu'on est bien chez soi. J'étouffais dans cette atmosphère de fausseté et de mystère. Je pense avoir dit aux Chartrettes un éternel adieu. A ses habitants surtout.

Quel dérision que les serments ! Voilà une créature qui est sur le point de me haïr, si ce n'est déjà fait, et elle a cependant juré de m'être dévouée à la vie à la mort, et quand j'ai sauvé son fils, elle a solennellement renouvelé sa promesse.

Si elle savait ! Si elle savait ! Pauvre créature ! je la plains plus que je ne la blâme... Pour moi aucun doute désormais. Mon instinct était sûr.

Hélas ! j'ai trop connu celui qu'il renie son moi véritable... son souvenir est dans mon cœur, lourd comme une pierre.

D'un geste lassé, la jeune femme quitta son chapeau puis vint s'asseoir dans un fauteuil, aux bras duquel, songeuse, elle s'accouda en murmurant :

— Je ne désire que l'oubli et la paix. Qu'il soit tranquille... à quoi bon le trahir ?

Pour jeter sur moi de la boue ? pour rendre cette pauvre jalouse plus malheureuse encore ? Saint-Cyran ou Couturier, cela fait tout un à mes yeux, c'est-à-dire rien ! Dieu veuille que je n'entende plus parler de ces gens !

Si je pouvais, je retournerais à Paris ce soir même... Au fait, je partirai demain. Gertrude grognera, qu'importe ! D'ailleurs elle peut rester jusqu'à la fin du mois si cela lui chante. Je me passerai bien d'elle.

Quand M. Salcède arrivera, je lui annoncerai mon départ, sous prétexte par exemple, que ma présence est utile à mon dispensaire.

Il n'a pas besoin de connaître ces tristes débats... J'aurais honte... Une amie d'enfance me soupçonner de vouloir lui prendre son mari ! Et quel mari ! Pouah !

Aux Chartrettes, une scène pénible avait lieu entre Jacques et sa femme. Celle-ci avec la mobilité d'impression qui était une des

caractéristiques de sa nature, se sentit tellement heureuse de la retraite de Françoise, qu'elle se jeta au cou de son mari, en criant :

— Nous deux ! rien que nous deux, mon chéri ! Ne me demande plus de recevoir des gens... c'est impossible. Dès qu'il y a une autre femme entre nous, je perds la tête !

Exaspéré, Saint-Cyran se débarrassa de l'étreinte et repoussa brutalement sa compagne.

— Tu l'as trop montré, fit-il rageusement, en voilà une faute dont tu te repentiras, je te le promets !

— Comment Jacques ! Tu m'en veux ? Est-ce ma faute si je t'adore.

— Tu viens de te conduire comme une créature sans éducation et sans cœur, je ne te pardonnerai jamais !

— Oh ! tu parles sérieusement ?

— Très sérieusement. Ta tyrannie est atroce ; il n'y a pas d'amour qui tienne... Je n'en puis plus supporter davantage !

Alors, reprise de fureur sauvage, elle s'exclama :

— Avoue, avoue donc que tu ne m'aimes plus parce que l'autre te tient au cœur. Elle te possède *Madre de Dios* ! Mais je la tuerai, je la tuerai, je lui crèverai les yeux...

Ses cris devinrent tellement perçants que le petit René, distrait de ses jeux, tourna la tête vers ses parents et, en voyant l'air égaré de sa mère, accourut en criant se jeter dans ses jupes.

— Viens, mon chéri, viens, clama la jalouse, viens, je n'ai plus que toi. Ton père est un misérable qui me torture...

Elle s'empara du garçonnet, l'enleva de terre et le couvrit de pleurs et de baisers.

René pleurait aussi sans trop savoir pourquoi, par simple esprit d'imitation peut-être. Et Saint-Cyran se félicitait qu'on fût loin de l'habitation, sans quoi cette scène grotesque eût été vue et commentée par les domestiques.

Néanmoins, il fallait en finir, il fallait une fois encore, mater cette dangereuse démente. Prenant l'enfant malgré l'opposition de Francesca, il le posa à terre.

— Va devant petit, lui commanda-t-il, nous rentrons. Et toi, arrive ! Fais-moi le plaisir de cesser tes jérémiades, tu as l'air d'une harengère. Mlle Reynier a pris le parti le plus sage, elle est aussi digne que tu es commune et lâche.

Chacun des mots prononcés par son mari cinglait l'Espagno-

le comme d'un coup de fouet. elle se cabra, plus véhémement et plus furibonde.

— Ah! comme tu l'admires, de quel ton tu parles de Françoise! Et moi qui lui donnais ma confiance! Coquine! il lui a suffi d'un regard pour s'emparer de toi!

D'un regard... mais non, vous vous entendez tous deux afin de me duper. Vous causiez comme de vieux amis et c'est la seconde fois que tu la vois.

... J'y suis, je comprends... je m'explique tant de choses par moi pressenties, et que je n'osais exprimer. Misérable! misérable! elle a pâli l'autre jour en t'apercevant... toi aussi, ne nie pas...

Tu l'aimes, parce que tu l'as aimée autrefois... parce qu'en la retrouvant ton amour s'est ranimé... Elle a été ton amie peut-être. Ton amie? Ah! j'arracherai le cœur de cette maudite! Je la tuerai... je la tuerai...

Tandis que la pauvre insensée s'enivrait elle-même de ses propres paroles en arrivait à hurler de terribles imprécations contre sa rivale imaginaire, et que l'enfant se remettait à pleurer, Saint-Cyran, voyant qu'il n'arrivait à rien par la violence, essaya d'un autre moyen.

Il écarta doucement son fils avec une caresse, puis, saisissant les poignets de sa femme, il lui dit d'une voix basse et concentrée :

— Francesca! regarde-moi, je le veux!

— Oh! tu n'as pas besoin de m'ordonner! fit-elle en le bravant. Je te regarderai tant que tu voudras, pour te crier en face ce que je pense de ta conduite. Oui... je te regarderai... oui... je te...

La phrase s'interrompit soudain. L'Espagnole balbutia quelques vagues paroles incohérentes; elle accusa une secousse comparable à une commotion électrique, ses yeux papillotèrent, puis devinrent fixes avec des pupilles extrêmement dilatées. Finalement, elle resta muette, rigide, la respiration oppressée, et toujours cette étrange fixité du regard.

Jacques la tint un instant sous l'éclat magnétique de ses prunelles d'acier. René, bouche bée, regardait la scène sans comprendre, mais il s'apaisait parce que sa mère ne criait plus.

Enfin, lâchant les poignets de la jeune femme, le mari lui dit : — Allons, viens, rentrons à la maison.

Docile, elle obéit. Rien ne trahissait qu'elle fût dans un état

spécial, sauf sa démarche légèrement saccadée. Ainsi le trio revint vers l'habitation.

Assise sur un banc devant la pelouse, Dolorès Artega lisait ses vêpres en fervente Espagnole.

— Tiens, s'étonna-t-elle, madame le docteur n'est pas avec vous, senora?

Le petit René s'échoua dans le giron de la nourrice, et répondit pour sa mère qui passa sans paraître entendre.

— Elle est partie, maman est fâchée.

— Pourquoi nino mio?

— Je ne sais pas. Elle est fâchée avec papa. Elle était en colère... elle pleurait, j'ai eu peur. Et puis papa lui a dit des choses tout bas, et elle n'a plus été fâchée...

Mais, donne-moi à goûter, nourrice, j'ai faim.

Jacques avait conduit Francesca dans la chambre conjugale. Il la fit asseoir sur une chaise-longue, et veilla à ce qu'elle s'y étendît confortablement. Lorsque la jeune femme eut appuyé sa tête brune sur les coussins, de nouveau, il lui prit les poignets, de nouveau il la fixa.

Cette fois après un court battement de paupières, l'Espagnole ferma les yeux, et parut bientôt endormie d'un sommeil très paisible et très doux.

Saint-Cyran attendit un peu. La voyant tout à fait calme, il lui mit la main sur le front. Cet attouchement provoqua un long tressaillement.

— Dors-tu Francesca? interrogea le mari.

— Oui, fit-elle d'une voix lointaine, je suis bien, laisse-moi.

— Je vais te laisser. Auparavant, écoute, et retiens mes paroles, car tu exécuteras tous mes ordres, je le veux.

Tout à l'heure à ton réveil tu seras heureuse, paisible, comme si rien ne s'était passé. M'entends-tu?

— Je t'entends.

— Le feras-tu?

— Je... le ferai.

— Tu ne souffriras pas... Tu auras confiance en moi... une pleine confiance?

— Je ne... souffrira pas... j'aurai confiance... à tort.

— Que veux-tu dire?

— Je vois mieux endormie. Elle est bonne, elle ne me veut aucun mal... C'est toi le coupable. Tu l'aimes... Ah! comme tu l'aimes!

Il essaya de se défendre, de protester.

— Tu te trompes, pauvre sotte, je n'aime personne... pas même toi, si tu veux le savoir.

Une grimace douloureuse contracta les traits de la jeune femme, son sein palpita, entre ses cils très longs perlèrent de grosses larmes, qui vinrent rouler sur ses joues mates.

Mais son corps ne fit pas un mouvement, et c'était saisissant dans sa simplicité ce visage de torturée, au milieu d'une immobilité qui ressemblait à la mort.

— Je le sais... Elle non plus ne t'aime pas. Si tu espères la toucher tu te trompes.

Jacques posa de nouveau la main sur le front de sa femme, et lui intima durement :

— Cesse tes radotages, m'entends-tu? Ne pense plus à tout cela. J'ai autre chose que l'amour en tête.

Je veux la paix chez moi; commence par me la donner. Assez de scènes ridicules et hors de propos. Lorsque tu t'éveilleras, tu auras honte de ta conduite, tu en comprendras l'odieux, tu m'en demanderas pardon.

Les perles liquides roulèrent plus pressées, la voix de l'endormie se fit hoquetante.

— J'aurai cette lâcheté... murmura-t-elle, oui, Jacques, je te demanderai pardon.

— Tu écriras à ton amie une lettre d'excuses, de toi-même, de ton propre mouvement. Tu la supplieras de revenir.

Francesca secoua la tête.

— Si tu ordonnes, j'obéirai. Mais alors le calme ne durera pas longtemps. Je serai encore jalouse.

Crois-moi, mieux vaut qu'elle ne revienne plus ici. Lui écrire, oui, parce que j'ai eu tort... D'ailleurs, c'est elle qui refuserait de revenir.

Saint-Cyran réfléchit quelques minutes. Les raisons de l'Espagnole lui parurent valables sans doute, car il continua :

— Soit; ne la rappelle pas. Pour le reste, souviens-toi bien par exemple. Car je veux...

Se levant, il passa dans un vaste cabinet de toilette, emplit à moitié un verre d'eau, y ajouta du sucre, de la fleur d'oranger.

Tandis que le sucre fondait, il couvrit avec une clef minuscule la boîte contenant toute une pharmacie de campagne qui était placée sur une console entre deux fenêtres.

Plus de vingt-cinq fioles s'aliginaient dans cette boîte soigneusement étiquetées et classées. Jacques en choisit une, la déboucha, versa dans le verre quelques gouttes. Il remit ensuite tout en place, ferma la boîte avec soin et n'eut garde d'oublier la clef qu'il gardait sur lui.

Le sucre était fondu; par mesure de précaution le mari de Francesca prit un peu de liquide dans la cuiller d'argent, y goûta et fit une moue satisfaite.

Revenue auprès de l'endormie, il souleva sa tête, plaça le verre entre ses mains et commanda :

— Bois!

— Qu'est-ce que c'est?

— De l'eau sucrée avec un peu de fleur d'oranger pour apaiser tes nerfs. Bois, tu dormiras mieux ensuite.

Elle obéit, balbutia: *C'est bon!* et retomba sur les coussins.

Saint-Cyran en homme d'ordre, se hâta d'aller rincer le verre et la cuiller qu'il essuya longuement avant de les replacer sur le plateau où il les avait pris. Cela terminé, il s'approcha encore de la chaise-longue.

L'Espagnole reposait, tranquille comme un petit enfant.

Mais autour de ses grands yeux un cerne noir s'élargissait, mais ses lèvres gardaient dans ce sommeil factice, un pli amer, un pli de souffrance.

Jacques contempla cette belle créature ardente, passionnée, et qui l'aimait à en mourir. Il s'irrita davantage.

Car le malheur des jaloux est qu'ils exaspèrent leurs victimes, et que la passion farouche dont ils brûlent finit par n'inspirer plus qu'un désir: celui d'y échapper, de s'y soustraire à tout prix.

Haussant les épaules, Saint-Cyran quitta enfin la chambre. Il alla s'enfermer dans son cabinet, s'assit devant une table chargée de papiers, et s'y étant accoudé, rêva.

Un bruit léger l'arracha tout à coup à ses pensées. Le plancher craquait comme si, près de lui, on eût marché avec précaution.

Tressaillant, il leva la tête. Le comte de Vaudreuil-Lesaigles était devant lui.

— Toi! bégaya Jacques étonné, mais non outre mesure. Depuis quand es-tu ici?

— Depuis que tu es rentré en ramenant ta femme. J'ai suivi le même chemin que toi... sous terre au lieu de rester dessus, et ainsi que d'habitude j'ai abouti dans le caveau que tu connais.

— Mais pour monter tu n'as pas fait de rencontre?

— Aucune. Tes domestiques baguenaudent à l'office. Sans encombre je suis monté jusqu'ici, et pensant bien que tu y viendrais je me suis dissimulé derrière la portière que voici.

Décidément, ces moines avaient d'excellentes idées, ne trouves-tu pas Jacques? Prudents, ils sa-

(Suite à la page 22)

RETOUR DE FÊTE

PAUL WACHS

Tranquillement.

mf *simple.*

The musical score is written for piano in 6/8 time, key of B-flat major. It consists of four systems of music. The first system begins with the tempo marking 'Tranquillement.' and the dynamic 'mf'. The second system includes the marking 'simple.' in the right hand. The score features a variety of musical textures, including arpeggiated chords and flowing melodic lines. Performance markings such as 'Ped.' (pedal) and asterisks are used throughout. The final system concludes with a forte 'f' dynamic.

The musical score consists of five systems, each with a treble and bass staff. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings. The first system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The second system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The third system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The fourth system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The fifth system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings. The first system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The second system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The third system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The fourth system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The fifth system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment.

Dynamic markings include *mf* (mezzo-forte) and *f* (forte). The notation also includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings. The first system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The second system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The third system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The fourth system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment. The fifth system has a treble staff with a melodic line and a bass staff with a more rhythmic accompaniment.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO



Ne vous laissez pas abattre

RHUMES et toux opiniâtres sont vite soulagés par le **SIROP GAUVIN POUR LE RHUME**, qui attaque le mal à sa source et en prévient les graves conséquences. Composé de Menthol, d'Eucalyptol, de Gomme d'Epinette et d'autres médicaments éprouvés, il est le meilleur traitement connu pour **RHUMES, TOUX, BRONCHITES, GRIPPE** et les maladies des voies respiratoires.

EN VENTE PARTOUT. 25 cents la bouteille

J.-A.-E. GAUVIN, Pharmacien-chimiste
801, RUE ST-CATHERINE EST MONTREAL

SIROP GAUVIN
Pour le Rhume

LE CHASSEUR MAUDIT

(Suite de la page 19)

vaient s'arranger pour aller d'un endroit à l'autre sans qu'on les vit.

Ce souterrain communiquant avec la Marinière est une merveille. Grâce à lui, je puis m'introduire chez toi à toute heure. Ce petit escalier de service est aussi bien commode.

— En effet !

Saint-Cyran parlait pour dire quelque chose; son air absent ne l'affirmait que trop. Vaudreuil, d'ailleurs, ne fut pas long à s'en apercevoir.

— Qu'as-tu? demanda-t-il.

— Je n'en puis plus, répliqua Jacques avec un geste de profonde lassitude. Cette malheureuse me rend l'existence atroce. Je suis à bout d'énergie, à bout de patience... Ah! quand tout cela finira-t-il?

— Bientôt, j'espère. Un peu de courage encore et tu seras au bout de la montée.

— Je ne sais si je pourrai. Il me prend des envies de lâcher tout...

Qu'elle les garde ses millions! Je m'en fiche... ils me deviennent odieux, si je dois pour les avoir la subir.

— Ta, ta, ta... l'exaspération te fait déraisonner. Il y a de quoi. Ta femme est une abominable femelle.

Seulement, que veux-tu? Impossible de faire une omelette sans casser des oeufs! Et comme sans l'une tu n'auras pas l'autre, patiente encore. Nous écourterons ton supplice autant qu'il sera possible.

— Ah! la liberté! la liberté! quel bien inappréciable!

— Où est ta farouche Espagnole?

— Chez elle... Elle dort.

— Je comprends. Tu l'as apaisée. Eh bien, apaise-toi à ton tour.

— Tu en parles à ton aise. Si tu étais à ma place...

Jacques s'étonna du ton sévère avec lequel Robert prononça :

— Je ne voudrais pour rien au monde être à ta place... en ce moment. Ta femme est une mégère, soit. Mais elle a pour une fois raison d'être jalouse.

— Comment? Que vas-tu insinuer?

— J'étais dans la cachette du parc au moment où tu es arrivé avec... l'autre femme. J'ai entendu... tout! j'ai vu, un peu. Prends garde, Jacques.

— A quoi? interrogea-t-il presque avec défi.

— A toi, car tu es en ce moment ton propre ennemi. Mon affection est perspicace, elle ne se trompe pas... Tu es sur une pente dangereuse! Prends garde, prends garde!...

— Mais encore une fois, à quoi? Je ne comprends rien à tes énigmes!

— Tu veux de la clarté? Soit! Rappelle tes souvenirs. Depuis dix ans je travaille en vue de ton bonheur.

— Personne ne songe à le contester.

— Tandis que tu brilleras au sommet où t'aura hissé ma patiente industrie, je resterai volontairement dans l'ombre...

Nul ne me verra, nul ne me connaîtra. Je suis voué au mystère éternel à cause de ma répugnante infirmité. Aucune joie pour le paria, sauf celle de te savoir heureux, sauf celle de pouvoir enfin me venger.

— Où veux-tu en venir?

— A ceci. Jadis aux heures du début, que de fois, n'avons-nous pas dit: Rien entre nous! Seuls pour mener l'oeuvre à bien, seuls pour en jouir.

Aucun complice, aucun aide, sauf l'aide salariée et inconsciente d'Yvon. Toute créature à laquelle l'un de nous s'attacherait constituant un obstacle, un danger.

Le mari de Francesca fit un signe de tête approbateur.

— Je sais!

— Parce que, poursuivit Vaudreuil avec une gravité presque solennelle, si notre secret était partagé nous n'aurions plus aucune sécurité. Partagé ou senti.

— De moi, tu n'as rien à craindre. Mon coeur est insensible. Seule la haine peut le faire battre. Seule la haine enfin assouvie doit me donner ma part de joies. Mais toi? demanda Vaudreuil.

— Eh bien quoi, moi? Suis-je attaché à quelqu'un? Ma femme? je la déteste... Mon fils, oui... répondit Jacques.

— Celui-là a trouvé grâce devant mes yeux, tu le sais, étant une partie de toi-même.

— Alors?

— Alors Jacques, il y a autre chose, autre chose dont le pressentiment m'obsède, et me tourmente... Si tu ne réagis pas, il y aura bientôt quelqu'un entre nous.

— Qui?

— La femme de jadis... mise par le hasard sur ton chemin... celle qui t'a reconnu j'en suis sûr malgré ta défense habile. Elle est ton ennemie et tu es sur le point de l'adorer!

Saint-Cyran jeta un cri de rage concentrée.

— Encore! encore cette insinuation idiote! grommela-t-il! N'est-ce point assez de Francesca

pour me la servir? Vas-tu toi aussi?

— Sa jalousie la rend perspicace... ma tendresse me rend voyant, et je te le répète Jacques, prends garde! prends bien garde!

— Tu tournes tout au tragique, mon pauvre ami, tu as tort. Raisonnons un peu.

Cette femme je ne la redoute aucunement. Ses soupçons elle ne les étaiera sur aucune preuve quoiqu'elle fasse, d'ailleurs, elle aurait plus à perdre que moi en ressuscitant le passé. Je suis bien tranquille et tu devrais m'imiter.

— Moi, je suis loin de l'être. Tu te rappelleras un jour mes paroles actuelles. De Françoise Reynier n'attends que du malheur.

Un charme inexplicable paralyse ta volonté lorsqu'il s'agit d'elle. Comment entends-tu cela si ce n'est pas l'amour?

Jacques blêmit. Il leva le poing afin de se soulager tout au moins par un coup sur le meuble inoffensif, mais la main nerveuse du comte arrêta son bras.

— Songe que tu es censé être seul ici... souffla-t-il. Pas d'éclats de voix! Ces murs sont épais, ces portes bien closes, n'importe! Du reste à quoi bon tant de colère?

— Voilà deux heures qu'on me harcèle avec cette sotte idée, fit l'autre, dont les lèvres tremblaient, toutes blanches. A la fin, je ne me contains plus, j'éclate.

Cette Françoise, mais elle m'est totalement indifférente. C'est ma femme, c'est toi avec vos histoires absurdes qui m'obliges à y penser. Sans quoi...

Du reste, je serais bien reçu si j'allais lui faire la cour. Elle est honnête et m'enverrait bellement promener. Et puis je m'en fiche, je m'en fiche! je m'en fiche! Là! es-tu content?

Vaudreuil répliqua très triste :

— Je le serais davantage si tu m'avais simplement répondu :

— Fais d'elle ce que bon te semble.

— Qu'en veux-tu faire?

Robert regarda longuement son ami. Les mots qui lui venaient aux lèvres, il n'eut garde de les prononcer. Et Jacques, les yeux étincelants, soutenait son regard avec un air de bravade.

— Qu'en veux-tu faire? Parle? répéta-t-il.

— Rien! rien... Il me plairait que tu me laissasses libre. Or je te sens hostile... je te devine mon adversaire en cette circonstance... et pourtant... Jacques, Jacques, voici la première fois depuis dix ans qu'il s'élève un nuage entre nous...

Est-ce ma faute ? Je ne suis pas, je ne serai jamais pour les risques inutiles.

Je te l'ai dit une fois, je te le dis encore Françoise Reynier ne demande que le silence et l'oubli sur le passé. Elle ne se mettra jamais sur notre chemin. Laissons-la donc en repos, et pour Dieu, ne nous occupons plus d'elle.

— Soit ! Tu as raison. Du silence. Je vais te quitter Jacques. Vois donc si l'escalier est libre.

Saint-Cyran ouvrit une porte qui donnait directement sur un escalier intérieur où personne ne passait guère. Cet escalier assez sombre, descendait aux caves.

Là se trouvait un caveau dont les gens ignoraient l'existence. Ce caveau, large à peine comme une cellule, avait deux issues. Celle par laquelle on entrait, l'autre permettant l'accès d'un souterrain qui communiquait avec le château de la Morinière.

Il n'est pas rare de trouver des chemins secrets aux abords des anciens couvents, mais il est plus rare de les voir relier le couvent au château.

Qui sait à quoi servait ce souterrain, jadis, au temps du Chasseur Maudit ?

En visitant les Chartrettes le comte de Vaudreuil-Lesaigles le découvrit. Il était obstrué partiellement. Avec l'aide d'Yvon, il sut le rendre praticable. Ainsi, souvent et à l'insu de tous, l'homme à la cagoule rendait visite au maître des Chartrettes.

Étant assuré que la voie était libre, Jacques revint le dire à son ami.

— A demain, fit Robert.

— A demain ! Tu retournes là-bas ?

— Oui, je serai plus utile à Paris qu'ici. Reprenons nos habitudes.

Là-bas nul ne peut nous surprendre. Ici, il est possible qu'on nous entende. Et puis, il y a trop de monde dans cette maison. Et puis, là-bas, je retrouve mon ami, tandis qu'ici...

Vaudreuil soupira. Le mari de Francesca ne put retenir un geste d'impatience.

— Allons ! Allons ! que vas-tu imaginer ?

— Écoute Jacques, tu es le seul être au monde que je sois incapable de haïr. Quoiqu'il arrive je resterai devant toi sans défense... Les liens qui nous unissent sont trop forts.

Peut-être un jour te dresseras-tu devant moi en ennemi.

— Mon pauvre Robert, ton imagination te joue de vilains tours en vérité. Moi, ton ennemi ? Quelle force humaine serait ca-

pable de me transformer de la sorte !

— Une femme ! pensa le comte tandis qu'un flot d'amertume noyait son cœur oppressé.

Mais il n'exprima pas sa pensée. Il se contenta de dire :

— Je souhaite d'avoir été mauvais prophète. En tous cas sache-le. Je périrai plutôt que de te nuire. J'immolerai ce qui m'est le plus précieux ; ma vengeance plutôt que de te déplaire.

Emu par cet accent, par cet aveu, Jacques serra fortement les mains de son ami. La toute-puissance de l'affection qui le liait à Robert le reprit un instant.

— Sois en repos, fit-il. Notre devise, s'il ne dépend que de ma volonté ne mentira jamais. A la vie, à la mort. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune nous serons unis.

— Merci ! je te retrouve. A demain !

Vaudreuil s'engagea dans l'escalier. Saint-Cyran, l'oeil et l'oreille aux aguets, veilla jusqu'à ce que son visiteur eût disparu à l'ombre du souterrain.

Après quoi il s'enferma de nouveau, vint se rasseoir devant sa table, et s'y accouda pensif, le front chargé de nuages.

Tout à coup un sanglot souleva sa poitrine, un gémissement lui échappa. On eût dit qu'une douleur surhumaine l'accablait soudain.

Et pareil à un enfant désespéré, il s'abattit sur la table, le visage caché dans ses mains, pleurant et hoquetant :

— Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !

Le souterrain qui commençait aux chartrettes aboutissait en premier lieu à un carrefour d'où partaient trois couloirs. Muni d'une lanterne, Vaudreuil parvint sans encombre à ce carrefour.

Avant de poursuivre sa route, il s'y arrêta un instant. Le long du mur se trouvait un banc de pierre très vieux et très usé. Une humidité pénétrante suintait des murailles qui brillaient sous leur revêtement de salpêtre.

Le comte se laissa tomber sur le banc, il posa près de lui sa lanterne. On ne respirait là qu'un air rare, saturé de gaz méphitiques, mais ce n'était pas pour gêner cet homme. Quand une idée le hantait, il restait insensible à toute contingence.

Depuis dix ans les facultés de son prodigieux esprit s'unissaient en faisceau vers un but ardemment convoité. Choses et gens avaient obéi à ses désirs, le

destin lui-même s'était montré favorable, en se manifestant comme il le souhaitait.

Dans le silence fertile de sa méditation, il avait prévu détail par détail l'avenir. Et, sans une défaillance, sans un arrêt, les rouages avaient admirablement fonctionné. Le temps marchait, elle approchait l'heure du triomphe.

A cet instant, un caillou, un gravier infime, un rien, se plaçait dans l'engrenage et menaçait de tout faire crouler. Un rien ! un rien ! C'est l'infinitement petit souvent qui est l'origine des plus effrayantes catastrophes.

Pascal ne l'a-t-il pas dit « Cromwell allait ravager toute la chrétienté, Rome même allait trembler sous lui ; un grain de sable placé dans son urète suffit pour changer la face des choses ». Par ailleurs qu'eût été ce grain de sable ? Rien.

Les pensées de Vaudreuil s'orientaient vers ces rapprochements pessimistes. Dans l'ombre de ce souterrain où nul être vivant ne respirait, hormis lui, il les laissait affluer à son cerveau, ces pensées affligeantes, il écoutait le cri d'alarme montant des profondeurs de sa conscience... et répétait machinalement :

— Le malheur est là, la défaite est imminente... mes craintes ne sont pas vaines...

Fernand Lamy est allé chez cette doctoresse. Fernand Lamy était le secrétaire du comte de la Morinière, son homme de confiance. Auparavant, que je sache, il n'avait eu aucune relation avec Françoise. Qu'est-il allé faire chez elle, sinon à cause de l'héritage !

Mais comment se fait-il que Françoise puisse avoir quelque chose de commun avec le comte de la Morinière ? C'est le secret de la fatalité. Je suis un homme dont l'intelligence est prodigieuse, mais je ne suis qu'un homme. Je ne possède pas l'omnipotence, je ne puis que pressentir ce qui doit être.

Ah ! si Jacques consentait, elle ne nous gênerait pas longtemps... Il ne consentira jamais, jamais, même si mes prévisions se justifient. Alors ?

Une sorte de hurlement sinistre en ce lieu ébranla soudain les voûtes. Cela ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était ni un aboiement, ni une plainte humaine, cela tenait des deux.

C'était comme le mugissement lugubre d'une sirène marine par les temps de brouillard.

L'étroit boyau bas du plafond, où un homme se tenait à peine

Pour des salades qui intriguent et plaisent

Pour obtenir des salades d'un goût vraiment délicieux, rien de plus pur, de plus nourrissant et de plus satisfaisant en un mot que la Gélatine Cox. Presque tous les plats du menu quotidien peuvent être relevés avec la Gélatine Cox. Sans essence, sans sucre et se dissolvant instantanément, elle constitue un auxiliaire précieux à l'heure de la préparation des repas. Toujours vendue dans la boîte carreaux rouge, blanc, bleu. La brochure gratuite

RECETTES DE GELATINE COX est envoyée à tout le monde sur simple demande. Publiée en français et en anglais, elle contient une foule de recettes délicieuses.

COX GELATINE CO., LTD.
Dépt. 3-G P. O. Box 73, Montréal, P. Q.

Cox's
Instant Powdered
GELATINE
Fabriqué en Ecosse

debout, répercutait à l'infini cette plainte si terrible qu'elle eût glacé d'épouvante un homme ordinaire.

Vaudreuil avait sans doute un cœur inaccessible à la crainte, car il se leva et s'engagea dans le souterrain de droite. Pendant dix minutes encore il marcha. Après quoi le chemin s'élargit, accusant une pente assez marquée.

Mais le plafond aussi s'éleva, et le comte atteignit une sorte de salle circulaire dont la voûte arrondie était soutenue par des piliers.

On se trouvait à n'en pas douter dans la crypte d'une ancienne chapelle. Des vestiges de sculpture subsistant à la naissance des piliers, des niches creusées dans l'épaisseur des murs, des dalles de pierres surchargées d'écriture aux trois quarts effacée, l'indiquaient suffisamment.

Le sol était plan en ce lieu, mais, quand Robert eut traversé la salle et obliqué à gauche, la déclivité s'accusa de nouveau.

Quelque chose de fusiforme, autant qu'on en pouvait juger, une machine étrange parsemée de points brillants, agrémentée de roues, stationnait à l'ombre d'un arceau ogival.

Vaudreuil passa outre. Bientôt il ne put avancer qu'en se courbant, car au-dessus de sa tête la voûte semblait vouloir l'écraser.

Ce ne fut plus une voûte ensuite, ce fut une surface plate, semblable à une large trappe, séparée en son milieu, car un filet de jour y traçait une raie.

Donc, au delà de cette trappe se trouvait l'air pur, la lumière...

N'Oubliez pas d'Employer OLD DUTCH



Elevant sa lanterne, l'homme à la cagoule chercha un moment. Sur sa droite se trouvait un bouton d'appel semblable à ceux qui commandent les tableaux de sonnerie électrique.

Vaudreuil appuya. On perçut un déclanchement, la raie lumineuse s'élargit...

Les deux parties de la trappe, au lieu de se soulever à l'aide d'un anneau, glissaient dans une double rainure ménagée dans l'épaisseur de la voûte. Et c'était un appareil électrique qu'on mettait en marche du dedans ou du dehors, qui faisait mouvoir cette trappe.

Quand le passage fut suffisant, Robert s'y engagea. Il se trouvait maintenant dans une chapelle supérieure désaffectée depuis bien longtemps, car ce n'étaient que débris à même le sol, statues mutilées, colonnes brisées.

Le maître-autel dissimulait la trappe grâce à son large cube de marbre noir fortement ébréché. Le tabernacle était grand ouvert. Le Christ qui le surmontait n'avait plus de bras; les chandeliers étaient renversés parmi un amoncellement d'objets hétéroclites.

Par là-dessus une couche de poussière invraisemblable, des vitraux tellement encrassés que le jour ne les traversait qu'avec une extrême difficulté, le sol recouvert de ruines disparaît comme si une armée de Vandales eût passé en ce lieu, tel était l'aspect désolé de cette chapelle.

Vaudreuil se dirigea vers la porte verrouillée dont les ferrures étaient rongées de rouille. Solide encore cependant. Elle n'était pas fermée à clef, un lo-

quet tout simple assurait sa fermeture.

Il est vrai que la chapelle ne contenait rien de précieux capable d'exciter la cupidité des pillards.

Au delà de cette porte s'étendait un parc invraisemblable touffu et dans un état d'abandon complet.

La chapelle extérieurement, était basse, sans clocher. Un croix de fer surmontait simplement son chevet. Le toit était d'ardoise, mais il en manquait beaucoup.

La lierre recouvrait de son manteau luisant les murailles lézardées, au pied desquelles croissaient toutes sortes de plantes parasites.

Sans doute, jadis, il y avait un chemin circulaire à cette place, mais ce n'était plus aujourd'hui qu'un fouillis inextricable. Les arbres avaient poussé à leur fantaisie, enveloppant de leurs branches cet oratoire abandonné.

Certains même dépassaient en hauteur son toit.

La porte seule était dégagée par un travail récent. Des bûcherons improvisés avaient sapé les futaies encombrantes et les taillis trop épais, de manière à ne laisser qu'un rideau de branchages en forme d'arceau grâce auquel l'accès de la chapelle demeurait possible.

C'était fait avec une telle adresse que cela paraissait seulement l'oeuvre de la nature. Une allée couverte, au sol herbeux comme celui des forêts contournaient la petite église à une certaine distance.

Perdue au milieu de cette orgie verdoyante, dans ce lieu isolé

où les oiseaux eux-mêmes ne chantaient pas, impossible de la deviner à cinquante mètres. La nature semblait vouloir lui faire un rempart protecteur afin de la défendre contre une profanation.

Et cependant les hommes, un homme tout au moins, n'avait pas hésité devant le sacrilège.

Avant de quitter la chapelle, Vaudreuil posa sa lanterne dans le vasque qui autrefois servait de bénitier. Une couche épaisse de moisissure verdâtre recouvrait aujourd'hui la pierre creuse, où l'on ne versait plus l'eau lustrale.

Et maintenant, ayant rabattu les vantaux de la porte, l'homme au capuchon chemina pensif à travers les méandres de ce parc où régnait une chaleur humide et malsaine de marais.

Un large étang couvert de nénuphars et de roseaux s'étendait à quelque distance. C'est au bord de cet étang solitaire que Robert vint s'asseoir.

Les flèches du soleil ne traversaient pas l'épaisse feuillée. L'herbe était haute et drue, les oiseaux dormaient à cette heure torride.

Seul un merle sifflait de temps à autre, perché sur un chêne voisin. A son sifflement moqueur, répondait le chant taciturne du coucou. Et, au lieu de troubler le silence, cela le rendait plus solennel.

Depuis qu'il avait quitté son ami, Vaudreuil était possédé par une idée fixe. Cette idée il l'exprima soudain en jetant au fond de l'eau un caillou qui se trouvait à sa portée.

Le geste était rageur, l'accent était brutal comme un coup de hache.

— Agir d'abord, débayer la route... Plus tard, il me remercierra...

VII

Le jour fatidique était arrivé.

Il est superflu de dire que Saint-Cyran ne dormit guère dans la nuit du 31 août au 1er septembre. Sa femme non plus, d'ailleurs.

Depuis l'algarade que nous avons signalée, tout semblait revenu au beau fixe. Mme Saint-Cyran n'était que douceur, grâce et passivité aveugle aux désirs de son mari.

Elle avait de sa propre impulsion écrit une lettre d'excuses à Françoise Reynier, mettant sur le compte d'un phénomène nerveux sa maladroite incartade, et suppliant qu'on voulut bien l'oublier.

La doctoresse, quoique bien jeune, connaissait le coeur humain. Au cours de sa carrière, elle avait déjà vu tant de choses!

Elle savait que la passion est un guide aveugle qui pousse l'être humain à des actes dont il ne peut être rendu totalement responsable.

La jalousie n'est-elle pas la pire des passions? Il faut tout attendre d'elle hormis le bien.

Françoise plaignait sa pauvre amie, et ne lui gardait pas rancune. Comment en vouloir à une malade?

Elle lui répondit dans ce sens ajoutant que, plus tard, on causerait de tout cela, car les nécessités de sa profession la rappelaient immédiatement à Paris.

En effet, le lendemain de la scène, Mlle Reynier quittait le Chêne-Rouge, et il ne restait plus dans sa pimpante chaumière que Gertrude, chargée de tout mettre en ordre avant de rejoindre sa maîtresse.

Comme elle était très peureuse, cette excellente Gertrude, Jean Salcède proposa de continuer à coucher au Chêne-Rouge jusqu'à ce qu'elle partit. Françoise accepta.

La vieille domestique fut ravie, et le peintre songea qu'il aurait affaire souvent dans la capitale, au point que, peut-être, il écourterait ses vacances.

En attendant, il ne dormait que d'un oeil, la nuit, attentif au moindre bruit suspect venant à se produire autour de la chaumière. C'est ainsi qu'à trois reprises il entendit marcher sur le chemin.

Aussitôt debout, il vit une ombre haute et mince, passer et repasser devant la porte close.

Qui était-ce? Un voleur? alors pourquoi ne se cachait-il pas mieux? Pourquoi surtout se contentait-il de se promener devant la porte au lieu d'entrer? Or il n'essayait même pas.

Cela semblait fort étrange au bon Salcède qui n'y comprenait rien mais qui n'en veillait que mieux.

Gertrude enfin eut terminé ses rangements. Salcède regagna sa maison de Villefort-le-Vieux.

Il devait le lendemain aller à Paris afin de connaître le résultat de l'entrevue de Françoise avec M^{re} Samson Duquesnois.

Et le brave garçon ne laissait pas que de soupirer très fort en songeant au nombre respectable de millions dont la jeune femme allait être pourvue.

(A suivre)

Roman
Littéraire
du
"Samedi"

L'OFFENSIVE

Par
Albérich
Chabrol

No 2 (Suite)

LE JOURNAL DE MARC

Cependant elle avance une main de poupée pour me prendre le pot à eau. Un instinct me fait retirer la mienne; je vais lui dire que c'est de l'eau pour de vrai dont j'ai besoin, et qu'il ne s'agit pas de remplir mon pot à une source imaginaire, contre un portant de coulisse... Mais elle m'enlève prestement l'ustensile, le met contre le fourneau, sous le robinet du bain-marie, et l'eau jaillit, d'ailleurs, un peu tout autour plus que dedans. Ses petits doigts, atteints par quelques gouttes d'eau bouillante se relèvent tout effarés. Alors, en lui arrachant le pot à eau, je m'écrie :

— Laissez-moi donc faire à votre place; vous allez vous brûler ! Elle réplique aussitôt, comme vexée de n'avoir pas été la plus forte :

— Monsieur aussi !... Là !...

— Pas du tout !

Si, c'est elle qui avait raison : je me brûle; je n'en continue pas moins à protester la négative; mais en levant les yeux vers sa figure — nos têtes se touchent presque, car elle est restée penchée tandis que je m'accroupissais devant le fourneau — je me rends fort bien compte qu'elle s'amuse prodigieusement à voir les petits tressaillements de mes mains aspergées... Puis soudain elle pousse un cri... par bonheur elle a tourné le robinet au moment juste où le pot tout plein, et moi occupé à la regarder, j'allais me laisser inonder d'eau bouillante.

— Monsieur veut me permettre...

Elle tend de nouveau sa main de poupée; j'oppose encore une généreuse défense :

— Non, non, c'est inutile !

Mais sur la porte de la cuisine, je me retourne, je voudrais lui demander :

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Henriette des Angles qui est orpheline vient de perdre son tuteur.

La jeune fille aime secrètement son cousin Marc qui est un savant et qui demeure à Paris. Marc n'a pas vu Henriette depuis dix ans.

La jeune fille veut faire la conquête de son cousin et elle se place comme cuisinière chez son cousin à Paris.

Celui-ci ne la reconnaît pas mais est absolument surpris de constater que le hasard lui a donné une cuisinière aussi intelligente et aussi douée.

— Qui donc vous a appris à chanter ainsi ?

Mais il y aurait à lui faire un trop grand nombre de questions semblables :

— Qui donc a pu vous apprendre à être si jolie, si pimpante, si fine, si spirituellement joyeuse ! à vous habiller de ce costume ravissant, à vous moquer des gens avec tant de grâce, et enfin, de par tous les grands saints du ciel et de la terre, quel miracle vous a jetée ici, vous, fée malicieuse ou princesse déchuée pour faire sauter l'anse du panier et les castroles d'un vieux garçon ?

Je m'exclame ainsi, du moins, en préparant mon savon pour ma barbe, en me rasant — et si bien que je n'évite pas deux ou trois entailles. — Merlin arrive, en sa hâte lourde, et se met à sortir mon linge et mes habits sur un trémolo d'excuses. Il bafouille un peu, comme moi tout à l'heure devant sa nièce.

— Miette venait d'écrire au pays; il avait fallu courir au bureau de poste tout de suite... sans quoi la lettre ne serait partie que demain...

Voyez-vous le grand dommage ? La lettre de ma cuisinière qui arriverait avec quelques heures de retard !... Et moi qui attendais mon eau chaude !... Je retiens du reste mes réflexions, et, en ajustant mes bretelles, je dis :

— Est-ce que tu sais qu'elle chante très bien, ta nièce ?

Merlin hausse les épaules :

— Si je le sais ! Elle ne fait que ça du matin au soir ! Surtout quand Monsieur joue de son violon ou du piano, elle chante les mêmes airs...

— Ah !... au fait, c'est d'ailleurs évident, elle a dû travailler sa voix.

Merlin, en me tendant ma cravate, me demande ébahi :

— Alors la voix, ça se travaille tout comme la terre ?

— Tu le dis, mon brave Merlin !

Et, j'ajoute, pour moi seul :

— Il faut même qu'elle ait rencontré là-bas un maître assez fort... quelque vieil artiste retraité sans doute... et qui lui aura fait entrevoir que, si elle venait à Paris comme cuisinière, elle trouverait par la suite à s'y occuper plus agréablement.

Je dis tout haut :

— Et que faisait-elle, ta nièce au pays ? Etait-elle déjà en condition

Merlin a eu un cri d'étonnement bizarre.

— En condition ! elle, Miette ?

— C'est vrai qu'elle est bien jeune encore, ai-je dit.

— Justement, Monsieur... pour dire vrai, sauf qu'elle a étudiée, elle n'a pas fait grand-chose encore.

— Ah ! elle a étudié ?... alors je m'étonne qu'on n'ait pas eu l'idée de la pousser un peu, d'en faire une institutrice, au lieu d'une cuisinière.

— Mais, Monsieur, Miette dit qu'elle aime mieux être cuisinière elle trouve le métier plus avantageux : six cent francs par an sans la nourriture; voilà les gages de l'institutrice; au lieu que votre cuisinière a de même ces six francs de fixe, en plus la nourriture, le blanchissage et...

— Et, fais-je en riant, et l'anse du panier !... va, va, n'aie pas honte de le dire, c'est l'usage, et je sais que, grâce à toi, j'en suis quitte à bon compte. Mais, ma parole, ta nièce n'a pas perdu son temps à l'école pour ce qui est du calcul !

— Ni pour quoi que ce soit, Monsieur, allez !...

Une idée me traverse l'esprit :

— Mais, dis donc, est-ce que tu ne crains pas que la maison devienne bientôt la fable de l'arrondissement si on voit ta jolie nièce Miette sortir et rentrer en son costume d'Arlésienne ?

— Oh ! Monsieur peut être tranquille ! Jamais, au grand jamais, Miette ne s'habille comme ça pour sortir ! Je le lui ai fait jurer là-bas.

— Ah ! elle voulait donc ?

— Monsieur, déclare Merlin, Miette veut toujours ce qu'il y a de plus extraordinaire.

— Et toi, tu fais toujours ses quatre volontés ?

— Le moyen de faire autrement ! mais pour quant au costume d'Arlésienne dans les rues de Paris, ça, elle sait bien qu'elle ne me décidera pas; seulement, comme elle dit, dans la maison, il n'y a pas de danger.

(Pas de danger ! voyez-vous ça !... et qu'en sait-elle, Mlle Miette ?... Pas de danger !...)

A ce moment, occupé à nouer ma cravate, je plastronne un peu devant la glace, et je passe en revue ma tête de vieux garçon. Pas un vide sur le crâne et pas un cheveu blanc : cela fait toujours plaisir, même quand on est décidé à la sagesse et au célibat... J'enfile mon pardessus que Merlin me tendait; il me donne mes gants, ma canne, mon chapeau, et je vais dîner chez Mme de Saint-Marcel, d'où je reviens plus tôt que de coutume pour écrire ces enfantillages.

Mais, après tout, sont-ce bien là des enfantillages ? Moi qui, en Orient, me suis exposé à la fièvre des fouilles et du climat, dans l'espoir de déterrer un bas-relief qui m'aurait fait connaître l'instrument dont jouaient les éphèbes babyloniens dans le cortège de Sémiramis, je puis bien appliquer un moment mon attention aux modifications étonnantes qui se préparent dans la société de notre époque. Ah ! je n'ai

(Suite à la page 26)

"Les cuisines Clark vous aideront!"



SPAGHETTI CLARK

Au Gratin et Sauce Tomates

— offre tous les éléments d'une nourriture parfaite sous forme appétissante et prêt à servir — Très bon marché.

W. CLARK LIMITED, MONTREAL, P.Q.
ST. REMI, P.Q., ET HARRLOW, ONT.

6-26 Fabricants des célèbres Fèves au Lard Clark.

La moins chère de toutes les huiles. — Considérant les qualités de l'huile électrique du Dr Thomas, c'est la moins chère de toutes les préparations offertes au public. On la trouve dans toutes les pharmacies au Canada d'un océan à l'autre et tous les marchands du pays l'ont en vente. Elle est ainsi facile à se procurer et extrêmement modérée comme prix. Personne ne devrait en manquer d'une bouteille.

Gratis pour l'Asthme durant l'hiver

Une méthode remarquable qui guérit les asthmatiques et casse les pires attaques. — Faites venir aujourd'hui même notre essai gratuit.

Si, quand la température est froide ou humide, vous souffrez de ces terribles attaques d'asthme, si vous étouffez comme si chaque effort pour respirer dut être le dernier, essayez-vous de faire venir de la Frontier Asthma Co., un essai gratuit d'une méthode remarquable. Qu'importe où vous demeuriez ou que vous n'ayez confiance en aucun remède existant, faites venir cet essai gratuit. Si vous souffrez depuis des années et que vous avez essayé tout ce qu'on peut imaginer pour vous débarrasser des terribles attaques de l'Asthme, si vous avez perdu tout espoir, commandez cet essai gratuit.

C'est l'unique moyen qui vous convaincra de la possibilité de guérir votre asthme, grâce au progrès accompli dans la recherche du remède spécifique pour l'asthme. Faites donc venir cet essai gratuit. Et cela tout de suite. Nous publions cette annonce pour que tous les asthmatiques soient mis au courant de cet essai gratuit et d'une méthode qui a fait des milliers d'heureux. Envoyez le coupon dès aujourd'hui. Ne tardez pas.

COUPON D'ESSAI GRATUIT

FRONTIER ASTHMA CO.,

949-E Frontier Bldg., 462 Niagara St.

Buffalo, N. Y.

Envoyez un essai gratuit de votre méthode à :

.....
.....
.....

Il loue ce remède pour l'asthme. — Une personne reconnaissante qui a fait usage du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg constate que c'est le seul remède la soulageant, bien que pendant treize ans elle ait cherché une autre aide. Des années de souffrances inutiles peuvent être épargnées par l'usage de ce remède merveilleux au premier avertissement du mal. Son usage est simple, son prix bas et on peut l'acheter presque partout.

L'OFFENSIVE

(Suite de la page 25)

certain pas manqué, comme tout le monde, de railler l'instruction laïque et obligatoire! comme tout le monde j'en risais pour n'en pas pleurer; je supposais ses effets désastreux: la désertion des campagnes, les ambitions effrénées qu'elle déclenchait, les déclassés des sexes qu'elle produit; je peux donc bien, en passant, rendre justice à l'un de ses rares bienfaits. Evidemment le savoir dégrossit le peuple; l'esprit et le corps prennent tournure ensemble; à mesure qu'une simple paysanne met de l'harmonie dans son orthographe, elle n'est pas loin d'en mettre dans ses gestes; à mesure que son goût se forme pour la littérature et pour les arts, il se forme également pour l'art délicat de la parure; elle atteint à la grâce, elle atteint au charme; elle est vraiment femme! Ainsi, quelle différence par exemple entre cette pimpante Mireille que j'ai vue ce soir dans ma cuisine et son brave homme d'oncle, si honnêtement balourd! L'instruction obligatoire va nous délivrer bientôt de la maritorne, qui empuantait de ses scandales traînants les couloirs de nos maisons; désormais, des salons à l'office, la vraie femme règnera, ne laissant pas un coin de nos demeures sans sourire et sans élégance... Avec ce type de bon vieux serviteur des traditions que je possède dans l'épaisse nature de Merlin, je ne suis pas fâché d'avoir chez moi un échantillon exquis et précoce de la cuisine de l'avenir...

LE JOURNAL DE MIETTE

Vendredi, 6 décembre.

Pas mal réussie, la première escarmouche!... Oh! le hasard s'en est un peu mêlé! non, non, pas le Hasard, ce dieu tout en bois, — un automate plus inquiet que bien intentionné: — disons la Providence, la Providence qui a des lèvres pour sourire à nos rêves et des bras pour les bercer en attendant qu'elle les réalise...

Merlin ne cessait de me répéter qu'à première vue mon cousin démasquerait ma condition, et qu'il me faudrait retourner tout d'une traite aux Angles, que je n'aurais pas dû quitter. Je lui soutenais, bien à tort, le contraire. Hier matin, entrée par distraction dans la cuisine — ce que j'évite de faire lorsqu'il y vient un fournisseur — le garçon laitier, en mettant sa boîte sur la table, me salua d'un respectueux:

— Bonjour, Madame.

Je me contentai d'incliner la tête et je passai dans l'office. J'entendis alors cet homme qui, sur le pas de la porte, demandait à Merlin:

— Comme ça, votre patron s'est marié?

— Je ne sais trop ce que Merlin dans un grognement lui répondit, mais moi, obligée de rendre justice à ses prévisions et afin que ma petite comédie ne fit pas un four noir dès le premier acte, je résolus d'endosser mon costume d'Arlésienne. Et non pas dans l'espoir d'échapper à la catastrophe, mais pour lâchement reculer l'éclat redoutable, Merlin cessa de m'opposer son veto. Je me suis donc habillée ce soir pour une répétition générale comptant paraître au plus tôt, ainsi déguisée, devant mon cousin.

Et c'est lui qui est apparu devant moi! Toute prête, j'étais venue me mirer dans la cuisine, à la lumière des deux ventilateurs du gaz, tandis qu'à voir scintiller ma croix d'ordre de la capella, et pensant à cette pauvre petite sotte de Marguerite, je chantais l'air des Bijoux à pleine gorge.

Deux fois, l'appel strident et faux de la sonnerie électrique a failli me faire perdre le ton; le maître réclamait son valet de chambre. Or, Merlin venait de sortir pour jeter à la boîte une lettre que j'écrivais à maître Lorient. Mais sans doute mon cousin goûte comme moi la maxime que Mahomet pratiquait avec la montagne, car, levant les yeux, je le vois à la porte de la cuisine, en gilet, manches de chemise et relevées et un grand pot à eau à la main... Excuses, révérences, offres de service à... «Monsieur».

Monsieur me rend les unes et refuse les autres; il prendra lui-même son eau chaude au bain-marie... Je proteste, je me précipite... nos quatre mains sont ensemble ébouillantes...

Peut-être cela ne fait-il pas si grand mal à mon cousin, puisqu'il ébauche des remerciements, et que, sur la porte, tout chargé qu'il soit de son pot à eau débordant presque, il tourne la tête et me regarde, comme avec regret de remonter là-haut.

Il paraît qu'ensuite Merlin a été interrogé longuement à propos de sa nièce: où donc ai-je appris à chanter?... Comment se fait-il que je suis cuisinière?... Bien sûr, avec ma tournure et intelligente comme je parais, je pourrais rêver à mieux que ça!...

— Mais enfin, il n'a encore aucun soupçon, j'espère?

Merlin est obligé de me répondre:

— Oh! ce costume le dérouté, je crois — en tous cas, il ne brûle pas encore!

Il ne brûlera pas de si tôt. Voyez-vous ce que signifierait un dénouement qu'on mettait à la première page du livre?...

LE JOURNAL DE MARC

Samedi, 7 décembre.

Est-ce que j'aurais effrayé mon rossignol? Miette ne chante plus. Cependant Merlin prétendait qu'elle accompagnait toujours de sa voix mon violon ou le piano lorsque je jouais des partitions. Ce matin, avant de me mettre à l'étude, j'ai été ouvrir à pas de loup la porte des sous-sols, et j'ai laissé entre-bâillée celle du salon; puis, de temps à autre, je m'arrêtais court au milieu d'une phrase mélodique; rien ne suivait là-bas — Ai-je donc eu l'air d'un ogre ou d'un croquemitaine, hier soir?... Pauvre petite! Faut-il que je l'aie privée du seul plaisir qu'elle pouvait connaître dans son existence si humble et si monotone?

dimanche, 8 décembre

Miette a retrouvé sa voix. A l'heure de mon café au lait, — c'est une mauvaise habitude qu'à Merlin de me l'apporter au lit quand je me suis couché, la veille, un peu tard, — j'ai dit à mon vieux domestique:

— On n'entend plus ta nièce dans la maison; tu m'assurais pourtant qu'elle chantait du matin au soir: est-ce qu'elle serait enrhumée?

Et comme je venais d'aventurer là une supposition offensante, Merlin me répond vivement.

— Oh! Monsieur, Miette ne s'enrhume jamais! seulement elle a peur de déranger Monsieur.

Alors avec une chaleur pleine d'éloquence, j'ai chargé Merlin de la détromper: Est-ce qu'elle et lui tremblaient autour de moi comme aux pieds d'un tyran? Est-ce que tous deux se considéraient comme mes esclaves? La maison était-elle une prison ou un cloître? Et si on chantait à l'office, en quoi pouvais-je en être gêné? Je ne prenais, certes, nullement garde à ce qui se passait en bas... Que Miette chantât du matin au soir comme elle en avait coutume... ce serait plutôt une distraction de l'entendre...

Sans relever les contradictions de mon discours — moi-même je ne les entrevois qu'à mesure que

je les écris — Merlin, emportant son plateau, me fait placidement cette réponse :

— Bien, Monsieur, je vais dire à Miette de chanter; Monsieur peut être sûr qu'elle n'y manquera pas !...

Et, toute la matinée, Miette dans les sous-sols, tout en vaquant au ménage, moi dans le salon, assis au piano, nous avons feuilleté ensemble une demi-douzaine d'opérettes et d'opéras-comiques; des vieilleries, des nouveautés: *Le Petit Duc, Rip, Mannon, Mignon, Carmen, Louise* même.

Il y avait des airs qu'elle ne connaissait pas, qu'elle me laissait jouer une fois tout seul, puis je les reprenais, et, comme un oiseau privé recevant, docile, sa leçon du maître qui le tient en cage, elle partait avec moi, s'arrêtait indécise, ayant de son ignorance des confusions que je sentais, des rougeurs que je devinais; quelquefois, pour lui redonner du courage, je jouais un moment des parties d'orchestre, après quoi, mieux familiarisée avec l'oeuvre, elle élevait sa voix plus sûre et plus ample.

On ne m'a pas fait attendre mon cachet de la leçon. Miette, au moment de mon déjeuner, est apparue derrière son oncle apportant deux assiettes de hors-d'oeuvre. Le costume d'Arlésienne dont, aux lumières, les parties sombres font un peu masse, mon-damas du tablier vieux rose et jaune sur la couleur prune de la jupe que j'avais crue noire, l'effilé du fichu aux bouts perdus dans la ceinture et les plis superposés de la mousseline, au fond desquels la croix d'or de la *capella* semble dormir sur une feuille de rose...

En faisant son service, Miette tient les yeux baissés, et l'air grave d'une matrone experte repose sur sa petite bouche... mais il y a toujours du sourire et même de l'éclat de rire plein ses fossettes...

— Bonjour, Miette

— Bonjour, Monsieur !

Déjà ses mains qui ont déposé les deux assiettes sur la table s'envolent comme deux papillons blancs; elle-même sautille vers la porte.

— Attendez donc, Miette ! Vous n'avez pas trop mal chanté ce matin, quoique vous n'entendiez rien aux nuances ! Vous chantez tout comme si vous étiez à la ronde, comme ceci : Et je fredonne :

Malborough s'en va-t-en guerre !

(Suite à la page 28)

Le record d'une année pour guider les acheteurs

Le chiffre des ventes de l'établissement Dodge Brothers pour l'année 1926 et l'état général de leurs affaires méritent d'être signalés. Ils confirment la réputation et la popularité toujours plus grandes dont jouissent ces automobiles.

Avec l'année qui s'achève, les ventes s'élèvent à près de 340,000 autos -- soit une augmentation de plus de 30% sur 1925.

Le public continue de témoigner sa confiance à ces autos, mais d'une manière plus impressionnante encore. Il reconnaît la valeur et l'importance des améliorations nombreuses qui ont perfectionné au plus haut point leur roulement souple et silencieux, leur confort et leur beauté.

Ce record de 1926, tant pour les progrès mécaniques que pour l'augmentation des ventes, est le meilleur jamais enregistré par Dodge Brothers. Ce record servira de guide à toute personne qui envisage l'achat d'un auto et désire avoir ce qu'il y a de mieux pour son argent.

Tourisme \$1030

Coupé 1095

Sedan Spécial 1275

1. à b. Toronto, taxes en plus

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED
TORONTO, ONTARIO

DODGE BROTHERS MOTOR CARS

FABRICATION CANADIENNE

VIENT DE PARAÎTRE



LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE
200 PAGES

NOMBREUSES
ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent-de-Paul, Québec, Can

**LA POUDRE
A PATE
MAGIQUE**



**EST TOUJOURS
FIABLE**

LA CIE. E.W. GILLET LTEE
TORONTO MONTREAL QUEBEC

L'OFFENSIVE

(Suite de la page 27)

Miette baisse les yeux davantage :

— On ne m'a pas mieux appris, Monsieur !

— Ça ne s'apprend pas, il faut sentir ce qu'on chante !

Mais est-ce parce que j'ai mis trop de sel sur mes oeufs, ce qui me fait faire une grimace; est-ce parce que déjà pontifiant comme tous les professeurs passés, présents — et futurs aussi, sans nul doute, — j'ai parlé un peu trop fort? Miette a fait un sautillerment de plus en arrière.

— Vous vous sauvez, Miette ?

— Monsieur, le bifteck pourrait brûler...

Ma bizarre et délicieuse petite écolière a disparu. Je me rabats sur Merlin et je lui adresse, tout le long de mon déjeuner, une espiègle de mercuriale sur la prétention des jeunes artistes en tous genres qui s'imaginent n'avoir qu'à laisser faire en eux la nature comme si l'application au travail, l'acquisition du métier n'étaient pas pour le talent et pour le succès des conditions de premier ordre !...

A plusieurs fois, je reprends ma thèse et la développe. Merlin, qui se perd à essayer de me suivre, finit, à un certain moment qu'il croit opportun, par placer sa maxime favorite et à jamais inachevée. En empilant ses assiettes sur le buffet, il murmure dans un profond soupir :

— Monsieur a bien raison ! C'est pas pour dire, mais la jeunesse d'aujourd'hui !...

Il a l'air d'insinuer que, par bonheur pour moi comme pour

lui-même, nous ne faisons ni l'un ni l'autre partie de cette génération sans principes... Et je quitte la table d'une humeur assez agrie.

Cependant la journée était belle, à peine froide sous l'éclat inattendu d'un radieux et fugitif soleil d'hiver. Dans mon jardin, les lourdes masses des rhododendrons semblaient se mettre en boule ainsi que des bêtes frileuses pour recevoir la caresse des rayons obliques. J'ai eu la fantaisie d'y descendre fumer une cigarette. Afin de ne pas gêner mes domestiques, dont c'était l'heure du repas, j'ai eu soin de ne pas me découvrir à eux, et je ne m'avais qu'avec prudence, en fumant dans la direction de la brise, assez forte. La porte vitrée de l'office avait un des battants ouvert; arrêté un moment sous la tonnelle de vigne vierge encore mal dépouillée de son feuillage pourpre, je pouvais de là entrevoir leur table et tout alentour.

Miette, seule, était assise, ayant pour vis-à-vis la vieille chatte élevée par Merlin, qui, accroupie en sphinx sur un carré de soleil dorant la nappe blanche, la regardait éplucher une orange avec les yeux clignotants d'un philosophe pessimiste. De temps à autre, Miette lui lançait un bout de peau jaune, quelques pépins qu'elle retirait de ses lèvres roses, puis, pour mettre le comble à ses vexations, avec la plus drôle des mines, elle avançait sa tête sur les moustaches de la bête imperturbable et lui chantait à plein gosier :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat !

Jusqu'à ce qu'enfin la chatte fatiguée se dressait, s'étirait toute longue avec un bâillement d'éternement dédaigneux, et alors Miette la prenait dans ses bras, la couchait sur son épaule, la berçait en l'appelant sa bonne mère-grand, en flattait de sa petite main le long corps tigré, tandis que je m'effrayais presque à voir les griffes, à moitié sorties, tout près de ces mousselines entr'ouvertes devant le cou de la jeune fille.

Merlin, familiarisé à ces jeux, debout près de Miette, à laquelle il servait une tasse de café, riait de son bon gros rire placide, dont la répétition finit par me causer une sorte d'impatience... Rien n'est insupportable comme d'assister à un divertissement qu'il vous est interdit de partager... car si j'avais fait chorus avec Merlin, — parce que je suis le

patron et que, comme tel, je dois ignorer leurs humbles joies ainsi que leurs humbles peines, — lui et Miette auraient brusquement cessé de s'égayer et d'être heureux ensemble.

Une autre de mes observations m'a chagriné bien davantage ! Merlin, au lieu de s'asseoir et de prendre son repas vis-à-vis de sa nièce, avait son assiette tout au bout de la table, et il en était encore à manger ses pommes de terre tandis qu'elle buvait à petits coups le café qu'il venait de lui servir, la serviette sur le bras, en l'attitude irréprochable qu'il avait eue dans ma salle à manger tout à l'heure !

Hélas ! c'est ainsi, l'aspect flatteur des choses n'empêche pas leurs revers de laideur... L'instruction polit la race et la prépare à une vie plus élevée et plus noble, cela est vrai, mais, en attendant, son effet le plus immédiat est de mettre sens dessus dessous les rapports naturels entre les deux ou trois générations qui composent une famille. Maintenant les vieux abdiquent devant les jeunes comme si confusément ils sentaient que le plus grand savoir de ceux-ci leur vaut ce droit aux égards qui semblait jadis l'attribut de l'âge et de l'expérience...

Du moins j'ai eu quelque consolation à être témoin que Miette, elle-même, trouvait excessives ces preuves de ce malsain sentiment que lui donne son oncle, car une assiette de biscuits, elle lui a criée avec un peu de colère :

— Mais il y a beau temps que j'ai tout ce qu'il me faut ! déjeune donc tranquille ! veux-tu te laisser déprimer ?

Quoique la forme fût un peu bien sommaire vis-à-vis d'un parent âgé, j'ai aimé le fond de la phrase, et même cette gentille taquinerie qu'elle est venue lui faire de prendre, par derrière sa tête, ses favoris entre le pouce et l'index, pour les tirer deux ou trois fois à petits coups.

Lundi, 9 décembre.

Ce matin, je flânaï dans le salon en feuilletant de la musique nouvelle que je comptais déchiffrer avec Miette — car je venais d'ouvrir la porte du sous-sol. — Mais, soit impatience de ce que je tardais à commencer, soit que ce fût son caprice d'aujourd'hui, Miette s'est mise à fredonner, puis à lancer à pleine voix des romances du dix-huitième siècle :

*Pauvre Jacques quand j'étais près
[de toi
Je ne sentais pas ma misère
Mais à présent que je suis loin
[de toi,
Je manque de tout sur la te...erre..*

Cet air de bergers-Watteau qu'on attribue à Marie-Antoinette quelque chose d'oppressif dans sa langueur monotone... Et la voix trop jeune qui l'envoyait de là-bas avec les paroles naïves comme un secret qu'on ne veut pas dire, mais qui échappe à une bouche ingénue, provoquait en tout mon être un étrange énervement. Au milieu d'un plaisir incertain j'éprouvais une souffrance si précise que, pour la faire cesser, aussitôt que Miette eut fini son refrain après le dernier couplet, j'attaquai au piano une sonate de Mozart. Mais ne voilà-t-il pas que la voix de Miette voltige pardessus mes notes ? Dans le ton de la sonate, dont elle se sert comme d'un accompagnement, elle a entonné la romance célèbre :

*Plaisir d'amour ne dure qu'un
[moment,
Chagrin d'amour dure toute la
[vie !*

D'ailleurs, c'est d'un ton trop haut pour sa voix; j'ai mis la pédale sourde et je l'entends qui perd haleine et s'époumonne sur la phrase plaintive en mineur :

Je t'aimerai, dit l'ingrate Sylvie...

— Mais c'est fou !... C'est fou !... Brusquement, je quitte le piano. Merlin, qui apportait une bûche pour mon feu, recule d'un pas et me regarde avec inquiétude, tandis que, croisant les bras, je l'interpelle :

— Veux-tu, je te prie, demander à Miette s'il y a du bon sens à chanter de cette façon, et si elle a juré de casser sa voix.

Ses lèvres s'agitèrent, mais je n'entendis aucune réponse, et je reprends, non moins furieux :

— Qu'elle la chante en si bémol, entends-tu ? Allons, dépêche-toi ! pose là cette bûche; cela ne te fait donc pas du mal de l'entendre ?

Merlin hoche la tête et se hâte néanmoins d'aller porter à sa nièce l'ordre énigmatique, mais que sans doute, elle, Miette, devinera.

Non, Miette n'a pas deviné; il revient me l'apprendre, sans franchir tout à fait la porte du salon.

— Monsieur, j'ai dû mal lui expliquer la chose...

— Eh! bien, qu'elle monte, alors!...

Et Miette, qu'il est allé quérir, arrive, mais elle reste dans le couloir, et je ne vois d'abord passer par l'ouverture de la porte, avec un bout de son tablier, que les rondeurs d'une casserole de cuivre que sa main, à l'aide d'un chiffon, s'efforce de rendre nette et polie.

J'assure ma voix la plus professorale:

— Venez donc, Miette, que je vous mette dans le ton une fois pour toutes!... Vous ne vous doutez pas du tort que vous vous faites, en chantant à votre fantaisie, ma chère enfant!... Là, tenez:

Plaisir d'amour ne du...

Je reprends, et Miette encore derrière la porte, module d'une voix un peu mélancolique et boudeuse d'enfant grondée:

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment!...

Nous achevons ainsi à nous deux le couplet. C'est absurde et délicieux. Merlin, au milieu du salon, les mains sous la bavette de son tablier et contemplant sa nièce entre les montants de la porte, dodeline de la tête une expression de béatitude vaniteuse et souriante. Je crie, en jouant la ritournelle:

— Mais, Miette, avez-vous peur que je vous mange?... Entrez donc tout à fait... Et toi ôte-lui donc des mains cette casserole!

Miette s'avance avec ses pas menus, ses sautilllements d'oiseau sur le qui-vive, elle est infiniment intimidée; elle sourit à peine des yeux et de la bouche, mais elle rit franchement par toutes ses fossettes. Merlin s'empresse de la débarrasser, n'ayant pas d'ailleurs à un degré moindre l'opinion que sa nièce n'est pas faite pour les travaux du ménage. Comme tout de même quelqu'un doit y vaguer, il s'y rend, sur le bout carré de ses pantoufles, et ferme tout doucement sur nous la porte du salon.

La leçon de chant se poursuit... Mais un repos devient nécessaire. Et en feuilletant mon cahier d'une main, et de l'autre montant et descendant sur le clavier des gammes rapides, je demande à Miette debout près de moi:

— Est-ce que vous croyez cela, vous Miette, que le bonheur d'aimer soit si court, et qu'ensuite il n'y ait plus que des chagrins et des larmes pour le cœur tout le reste de la vie?

Je lève les yeux sur Miette qui a les siens baissés; sa fine petite figure exprime méditation

très, très profonde; enfin, pendant que de la pointe de son index, elle fait tourner distraitemment une bobèche des flambeaux, elle secoue le large ruban de sa coiffure qui pend sur son oreille gauche et déclare tout net:

— Si cette chose arrive, Monsieur, c'est qu'alors on ne s'était pas aimé pour de bon!

Tiens! tiens! mon écolière qui touche d'emblée à cette vérité autour de laquelle tournent, sans le découvrir, les plus subtils de nos psychologues!...

Mais Miette est maintenant de plus en plus pensive. Deux fois, elle entr'ouvre pour parler le bouton rose de ses lèvres et le referme sans avoir rien dit.

— Vous avez quelque chose à me demander, Miette?

— Oh! non, Monsieur!... c'est-à-dire... je... je voudrais savoir s'il peut se faire que... la personne qu'on aime ne vous aime pas... ne vous aime jamais?...

A cette naïve question de Miette, des visions du passé flottent devant mon souvenir, de longues belles visions d'anges qui furent méchants, — ou plutôt méchantes, — pour moi... Mais ce n'est pas à cette enfant de dix-huit ans que je vais d'un coup découvrir ce cruel fond de la vie, et je lui dis avec un sourire:

— En tous cas, Miette, ce n'est pas vous qui avez à redouter un pareil crève-cœur.

— Pourquoi, Monsieur?

— Mais... rappelez-vous avec quel entraînement vous chantiez l'autre jour devant votre miroir:

*Ah! ah! je ris,
De me voir si belle...*

Elle secoue les jolies boucles cuivrées qui s'échappent de sa coiffe minuscule et murmure:

— Ça ne veut pas dire qu'on soit au goût de... de...

— De celui pour qui seul on a plaisir d'être jolie, n'est-ce pas?

Elle prend un coin de son tablier pour s'en cacher à demi sa figure toute rose; mais c'est qu'on dirait vraiment qu'il y a quelque émotion dans son cœur de fauvette.

Avec une aigreur subite dont je ne comprends pas la cause, je me lève, j'arpente le salon, j'éclate de rire et je lui dis:

— Ma parole! vous n'allez pas me faire croire qu'une petite fille de votre âge a soupçonné déjà quelque chose de l'amour?

— Monsieur!...

Elle ne proteste pas davantage derrière le coin de son tablier,

(Suite à la page 30)



MAUVAISE TOUX

Ne gardez jamais une toux plus de vingt-quatre heures, car si vous laissez la poitrine se prendre à fond, les pires dangers, la PNEUMONIE, la CONSOMPTION vous menacent. Arrêtez net cette TOUX en recourant aux

CRESOBENE

BALSAMIQUES VOLATILES à l'état naissant, ANTISEPTIQUES et GERMICIDES des VOIES RESPIRATOIRES. Très énergiques dans les cas de RHUMES et TOUX REBELLES, etc.

Si vous avez un MAUVAIS RHUME, si vous êtes FAIBLES de la POITRINE, mettez-vous immédiatement sous leurs bons effets. Demandez-nous notre brochure GRATUITE

"SANTÉ DES POUMONS"

Vous y trouverez comment préparer chez vous, au moyen des Cresobene, aussi facilement qu'une infusion de thé, un «Sirop», un «Gargarisme», une «Lotion Dentifrice» et comment en «Inhaler» les vapeurs BALSAMIQUES. Vous ne pouvez traiter vos POUMONS, vos VOIES RESPIRATOIRES mieux et à meilleur marché.

STANDARD PRODUCTS CO.

1566, rue St-Denis, Montréal.



Brock's Bird Seed

De-
mandez
un
Echantillon
GRATIS

Ranime la vigueur
Rétablit la santé
Embellit la voix

Si votre oiseau ne chante pas comme à l'ordinaire, s'il semble indolent et faible, c'est que son régime ne lui convient pas. Vous n'allez pas laisser souffrir votre petit oiseau chanteur, n'est-ce pas? Il suffit peut-être d'un simple échantillon des Graines de Brock pour Oiseaux pour rendre à votre serin sa santé, sa vigueur et sa voix. Nous vous en enverrons suffisamment pour une semaine, GRATIS, comme cadeau à votre canari. Vous n'avez qu'à inscrire vos nom et adresse sur le coupon ci-contre et à nous l'envoyer. Un autre excellent aliment pour serins est le Régal de Brock, préparation dont raffolent les petits canaris et qui régularise leur délicats intestins. Vous en recevrez un échantillon en utilisant le même coupon.

GRAINES DE BROCK POUR OISEAUX
En vente chez les pharmaciens,
les épiceries et les grainetiers

NICHOLSON & BROCK
LIMITED
TORONTO, CANADA

GRATIS Coupon d'Echantillon

MM. NICHOLSON & BROCK
87 Market St., Toronto, Can.
Messieurs:—Veuillez m'envoyer GRATIS tel qu'annoncé un paquet échantillon des Graines de BROCK pour Oiseaux (ration d'une semaine) et un échantillon du Régal de Brock.

Nom
Adresse

GRATIS Embellissez votre Poitrine GRATIS en 25 jours

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. — Succès assuré en 25 jours.



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme, dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue en même temps à chasser la Nerveuse.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'Épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5 h. p. m.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL

3902 Parc Lafontaine, Montréal, Dépt. 2, Boîte Postale 2353.

La jeune fille aussi bien que la femme obtient des
PILULES ROUGES des résultats merveilleux.

Mme JERRY LECUYER

pâle et chétive, avant son mariage, jouit maintenant
d'une bonne SANTE.



Mme Jerry Lecuyer

«Avant mon mariage, j'étais faible, pâle et chétive et souffrais fréquemment de maux de tête. Ma mère m'a fait prendre des Pilules Rouges qui était son remède favori à cause des bons effets qu'elle en retirait toujours. Elles ne furent pas moins actives dans mon cas. Tout de suite mon appétit fut relevé; je me suis vite sentie plus de vie et, après trois mois de traitement, il ne me restait plus aucune trace de faiblesse et ma santé a toujours été bonne depuis. Je suis mariée maintenant et je n'oublierai pas que les Pilules Rouges sont encore le tonique par excellence de la femme.» Mme JERRY LECUYER, 70, rue Patton, Springfield, Mass.

La jeune fille, la jeune femme, la femme arrivée à l'âge mûr, la femme d'un âge avancé, toutes peuvent prendre avec profit les

PILULES ROUGES

parce que toutes sont sûres d'y trouver du soulagement pour chacune des affections qui peut les atteindre.

Et cela se conçoit facilement, les maladies de la femme, ayant la même origine que l'on trouve dans l'état du SANG.

Les Pilules Rouges sont le plus grand régénérateur et purificateur du sang, le remède par excellence dans tous les cas de:

TRoubles NERVEUX

RETOUR D'AGE

PAUVRETE DU SANG

MAUX DE REINS

PALPITATIONS DE COEUR

DOULEURS PERIODIQUES

PERTE DE MEMOIRE

SENSATIONS DE CHALEUR

TRoubles D'ESTOMAC

MELANCOLIE

DERANGEMENTS

IRREGULARITES

DEPRESSION

ANEMIE

CHLOROSE

MIGRAINE

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes, par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Nos médecins sont à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses.) Il vous est impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché qu'avec les Pilules Rouges, aidées des conseils GRATUITS de nos médecins. Prix, 50 sous la boîte.

Cie Chimique Franco-Américaine, Limitée, 1570, St-Denis, Montréal



NOS chers PETITS

nous les aimons bien. Nous les voulons tous FORTS et VIGOUREUX. Nous voulons qu'ils arrivent dans leurs ETUDES, au JEU, et dans la PROFESSION qu'ils se choisiront.

Toute mère sensée, tout professeur clairvoyant sait fort bien que si l'on n'apprend pas aux enfants le moyen de conserver une bonne SANTE, tout le reste est inutile. L'

OVONOL

est une médication intensive, supérieure à l'Huile de Foie de Morue.

MERES, mettez vos enfants sous les bons effets de l'OVONOL, dès les premiers maux qu'ils endurent durant leur CROISSANCE.

Nous recommandons aux MERES et FUTURES MERES de suivre un traitement à l'OVONOL.

Demandez notre brochure GRATUITE

"SANTE des ENFANTS"

vous y trouverez des renseignements remarquables dont vous ne devez pas ignorer l'importance.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Limitée
1566, rue Saint-Denis, Montréal

L'OFFENSIVE

(Suite de la page 29)

mais son exclamation suffit pour pousser à bout mon énervement :

— Allons donc! Quelque paysan de là-bas qui aura chanté un soir sous votre fenêtre la chanson de Magali?... Et votre imagination en a fait tout de suite un prince Charmant?... Ah! c'est pour le coup, si vous aviez bien-tôt, pour toute la vie, le malheur d'avoir aimé un jour à tort et à travers!... Mais je comprends; c'est pour mettre fin sans doute à une sotte histoire que le père Merlin a voulu vous amener à Paris?... Eh! bien, ma chère enfant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas retourner là-bas avant que vous ayez oublié ce petit rustre, qui sûrement est à cent coudées au-dessous de vous!

Miette cache un peu plus encore sa figure avec son tablier. Pleure-t-elle? Cette idée qu'elle a peut-être du chagrin m'émeut et m'exaspère à la fois. Je me souviens tout à coup qu'on attend mes épreuves à la *Revue de l'art et des artistes*, et je m'en vais en disant au revoir à Miette d'une voix un peu tremblante.

Je trouve à la *Revue* le directeur en conférence avec le metteur en page. Il s'écrit en me voyant :

— Arrivez donc, mon cher Delombre! j'allais envoyer chez vous; cela vous ressemble si peu d'être en retard! Est-ce que vous seriez amoureux?...

Je pense qu'il croirait que je continue excellemment sa plaisanterie si je lui répondais.

— Non, mais je viens de donner une leçon de chant et une leçon de sentiment à ma cuisinière...

Sans doute ma conversation avec Miette est la chose la plus ridicule du monde! Pour quelle raison irais-je m'intéresser au roman de cette petite?... Cependant, voyons, lorsque nos domestiques prennent part aux événements de notre vie familiale, ne finissent-ils pas, comme mon vieux Merlin, par mériter du moins l'intérêt qu'on accorde à des parents humbles et pauvres? En vérité, il me semble que j'accomplirais une oeuvre de bien en essayant de préserver, contre les illusions qui mènent au pas irréparable, cette enfant si attachante que Merlin considère comme sa fille, et que, je l'ai vu, il chérit profondément.

Samedi, 14 décembre.

Moi, un ancien élève, et maintenant un habitué du Conservatoire, comment ai-je pu jusqu'à présent m'étonner de l'aisance avec laquelle Miette évolue parmi les difficultés des morceaux que je lui apporte presque chaque jour? Miette est un enfant-prodige, voilà tout! Née à Paris, de parents moins obscurs, mieux renseignés, elle aurait pu figurer parmi ces petites élèves de dix ans qu'on voit soufflant les grands prix à des camarades parvenus au double de cet âge, à travers de longues années d'études.

Il m'arrive assez souvent, cet hiver, de passer deux heures à la maison entre cinq et sept. — Oui, j'ai fini par éprouver une certaine lassitude à errer dans les pièces banales du cercle, sans interruption, jusqu'au moment où je rentrais travailler un peu avant de me mettre au lit. — De ces deux heures, j'en reste une partie à écouter, au coin de mon feu, monter jusqu'à moi le babil ou le rire éclatant de Miette que je vois en imagination pirouetter autour de son oncle, préparant leur dîner à tous deux. — Car je n'en souffle mot à mon brave Merlin, mais je doute fort qu'il parvienne jamais à initier sa nièce aux mystères de la poule au pot. — Puis, je presse le bouton de la sonnette, et, Merlin se présentant, je lui demande le plus gravement du monde s'il ne pense pas que Miette pourrait «prendre un petit moment» afin de déchiffrer avec moi une partition nouvelle? Merlin, non moins gravement, me répond qu'il va s'informer, et bientôt de prestes petits pas, un charmant froufrou de jupes dans le couloir m'annoncent que la négociation a obtenu un heureux résultat. Et je ne troquerai pas mon «cinq à sept» contre celui de la plus jolie femme de Paris.

Miette et moi nous chantons des duos d'amour, nous chantons des séparations tragiques, nous chantons des regrets éternels; mais quelque expression que je mette dans ma voix Miette laisse s'envoler la sienne tout uniment; elle gazouille: «Je t'aime»; elle gazouille: «Je veux mourir d'amour»; elle gazouille les imprécations à la destinée, et le grand salon où il fait presque noir — car seules les bougies du piano sont allumées — semble une volière pleine d'oiseaux, tout heureux d'y être réunis et retenus.

Je rentrais cet après-midi tout à fait dispos pour une de nos séances quotidiennes. Mais comme

je repoussais la porte que je venais d'ouvrir avec ma clé, j'ai entendu les sons de la harpe, — de *ma harpe* ! Quelqu'un en jouait dans le salon; les gouttes d'eau sonores d'une pièce de Mendelssohn coulaient jusqu'à moi, comme pour chanter mon retour. A pas étouffés sur la moquette du couloir, je me suis avancé, le cœur battant, car, pas une minute, — et n'est-ce pas bien extraordinaire ! — je n'ai pensé à un artiste, à un ami venu pour me voir et prenant patience en s'exerçant. Et, par la porte prudemment ouverte, j'ai aperçu le gracieux tableau. En son costume archaïque, la harpe debout contre elle, sans lumière, son fin profil seulement découpé par le reste du crépuscule qui filtrait entre les rideaux de guipure, Miette jouait comme elle ne sait pas chanter encore: en véritable petite inspirée.

Mais je m'approche; elle arrête ses mains, pousse un léger cri et met toute droite contre la harpe. Je la sens pleine de confusion, et je suis simulé quelque sévérité:

— C'est donc ainsi que nous empruntons le bien d'autrui, Miette ?

Elle murmure :

— j'aurais dû demander la permission !

— Sans le moindre doute !... et aussi la permission d'avoir ce talent... qui ne peut que nuire à vos progrès comme cuisinière, je le crains !

Elle murmure encore :

— Monsieur ne va pas me renvoyer ?

— Nous prendrons patience, Miette, nous prendrons patience... quelque temps du moins.

Et parlant ainsi, je tourne le commutateur de la lumière électrique; des fleurs s'allument sur la muraille du salon. Miette, ayant interrogé ma figure, sourit de son sourire le plus rose près des sourires d'or de la harpe qu'elle ressaisit entre ses bras, sans que je le lui commande, pendant que je sors mon violon de sa boîte...

Assise à peine sur le bord d'une chaise un peu haute, Miette est si sûre de son instrument qu'elle joue souvent les yeux levés, et alors on dirait que son regard monte, plongeant dans une ouverture du grand ciel bleu, où mignonne, sainte adolescente, tout à l'heure, elle ira rejoindre les musiciens de là-haut, soulevée par les mousselines de ses fichus qui vont se déployer en ailes sur ses épaules...

Etrange, fascinante petite créature ! son talent a beau être inimaginable, sa grâce et sa beauté la feront toujours davantage l'enfant-prodige ! Comme je l'avais pensé, c'est à un vieux musicien, de lointaine parenté, je crois, en retraite «au pays», que Miette doit d'avoir connu elle-même ses heureuses dispositions, le brave homme étant harpiste, il ne possédait sans doute pas d'autre instrument que sa harpe, c'est celui-là dont il lui a enseigné la grammaire.

— Miette, votre professeur doit regretter votre départ à cette heure ? lui dis-je.

Mais elle secoue la tête, et, les yeux pleins de larmes :

— Oh ! s'il vivait encore, je ne serais pas venue à Paris.

— C'est peut-être lui qui, avant sa mort, vous a inspiré d'y venir ?

Elle laisse passer une minute, puis, la voix très basse, de ses lèvres qui tremblent, elle murmure :

— Oui, c'est lui !

— Mais, ma pauvre enfant, il aurait dû vous dire aussi que, quand on a votre talent, ce n'est pas comme élève-cuisinière qu'on vient à Paris, c'est comme élève du Conservatoire. Vous passiez votre examen d'admission cet automne, et vous remportiez votre premier prix peut-être cette année même...

Miette hausse son menton rose :

— Monsieur, c'est qu'il aurait fallu beaucoup d'argent !...

Ah ! l'argent ! l'argent ! pour quoi n'est-il pas donné précisément à ceux qui en sauraient faire le meilleur usage ! Ainsi parce que cette jeune fille, si éminemment douée, manque de ce levier qu'aucun autre, hélas ! ne remplace, tous les dons splendides qu'elle a reçus de Dieu et de la nature seront perdus pour la société comme pour elle ! sa destinée sera sacrifiée; sacrifiées les heures de limpides joies d'harmonie qu'elle aurait pu faire connaître au monde !...

Mais n'est-ce pas une indication du ciel que Miette soit venue dans ma maison ? Je n'ai ni femme ni enfant, ni parent proche; quel meilleur emploi aurais-je à faire de mon superflu que de l'utiliser au salut d'une existence ?... Je parlerai à Merlin, dès demain, à la première heure, lorsqu'il m'apportera mon café au lait dans ma chambre.

JOURNAL DE MIETTE

Mercredi, 18 décembre.

Ma vie près de mon cousin m'intéresse si passionnément que

j'ai à peine la patience de jeter quelques lignes sur mon journal.

Aux leçons de chant, Marc ajoute depuis quelques jours des leçons de harpe, car je lui ai laissé découvrir mes capacités sur cet instrument.

La scène a été un peu embarrassante lorsqu'il m'a demandé si c'est sur l'inspiration de mon «vieux professeur» que je suis venue à Paris. Jouer la comédie ne me répugne guère, c'est si amusant ! mais mentir en paroles positives ! Par bonheur, un peu de réflexion m'a suffi pour me convaincre que j'ai obéi en effet au désir, à la volonté même de mon vieux professeur, de mon oncle, de mon père, lorsque j'ai quitté les Angles pour aller au-devant de celui qu'il avait nommé son fils dans son cœur.

Quant au cœur de mon cousin il a commencé, me semble-t-il, à s'émouvoir en faveur de Miette; ma pauvreté, qui m'empêche de «cultiver mes talents», le fâche et l'attendrit. Ce n'est que de la pitié sans doute, mais enfin, qu'importe de quel point de l'horizon les vents tièdes soufflent sur les glaciers ?... C'est toujours le printemps qui s'annonce par la fonte des neiges, ce sont les beaux jours, les jours fleuris, les jours heureux !...

JOURNAL DE MARC

Jeudi, 19 décembre.

Décidément, je ne parlerai pas à Merlin d'ici quelques mois. Le Conservatoire est fermé pour cette année-ci à Miette: quelles leçons pourrait-elle se procurer moins coûteuses que les miennes ? Un peu plus tard, je verrai à la mettre en rapport avec quelque illustre maître, à lui assurer de ces bienveillances qui, quelque talent que l'on possède, ne sont jamais inutiles au grand succès définitif.

J'éprouve de l'orgueil, en même temps que de la joie, à me dire que je tiens dans mes mains une destinée de femme, qu'il m'appartient de la laisser dans l'obscurité, les humbles travaux, les privations, ou de la pousser au premier rang, sur la grande scène du monde, parmi tous ceux et celles qui triomphent, loués, applaudis, couronnés...

J'ai demandé à Merlin aujourd'hui s'il ne s'étonnait pas un peu du talent que sa nièce avait acquis avec si peu de secours, il a hoché la tête en me regardant :

— D'une autre ça m'étonnerait, Monsieur, mais de Miette !

(Suite à la page 32)

Détachez ce rhume avec Musterole

Sitôt qu'un rhume commence, procurez-vous du Musterole. Il comporte tous les avantages de l'emplâtre de moutarde de nos grand-mères SANS le brûlement. Vous éprouvez un chaud picotement quand l'onguent pénètre dans les pores, puis une sensation calmante et rafraîchissante et enfin un soulagement rapide.

Fait d'huile de moutarde pure et d'autres ingrédients salutaires tirés de plantes, Musterole est recommandé par de nombreux médecins et garde-malades. Essayez le Musterole dans les cas de bronchite, maux de gorge, torticolis, pleurésie, rhumatisme, lumbago, croup, asthme, névralgie, congestion, maux de reins et d'articulations, entorses, contusions, engelures, pieds gelés, rhumes de poitrine. Musterole peut prévenir pneumonie et grippe.

THE MUSTEROLE CO. OF CANADA, LTD. MONTREAL



Meilleur qu'un emplâtre de moutarde

"Les Cuisines Clark vous aident!"



13 SOUPES CLARK

comprennent les soupes: Tomates, Légumes, Queue de Boeuf, Pois, Poulet, Consommé.

Concentrées, délicieuses et économiques. Les mots "Canada Approved" sur les étiquettes des soupes grosses garantissent leur pureté. W. Clark Limited, Montréal

45-26



Lait riche. Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille; délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlick's" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

BOUTONS "Tête-Noire" (COMEDONS)

Ne pressez pas les comédons (têtes noires), dissolvez-les. Achetez deux onces de peroxine en poudre, chez le pharmacien et frottez-en vivement la peau avec un linge mouillé d'eau chaude. Les vilaines têtes noires se dissolvent tout simplement et disparaissent par ce procédé sûr et sans danger.

Comme vermicide, une excellente préparation est le Mother Graves' Worm Exterminator. Il a sauvé la vie à des quantités d'enfants.

SI VOTRE ENFANT SOUFFRE DE FAIBLESSE ORGANIQUE

Si votre enfant vous cause de l'ennui en mouillant son lit, ne l'en blâmez pas. Cela est dû à une faiblesse organique. Faites venir un **essai gratuit** de mon traitement simple à domicile qui corrige cette infirmité. Les adultes qui souffrent d'affections urinaires trouveront aussi ce traitement bienfaisant.

MME. M. SUMMERS 3227

BOITE 14 WINDSOR, ONT.



La POUDRE D'ORSAY

Est le dernier mais le plus important complément de la toilette féminine.

Sa finesse, sa teinte naturelle n'ont de supérieur que son délicat parfum.

TOUTES PARFUMERIES ET GRANDS MAGASINS

DISTRIBUTEURS EN GROS POUR LE CANADA
J.B. RENAUD & CIE
QUÉBEC, P.Q.



50cts

et en coupon
vous donnera droit à 1 boîte de poudre d'Orsay, grandeur régulière, et une petite bouteille de parfum d'Orsay.
Adressez votre mandat-poste à
J.B. RENAUD & CIE INC., QUÉBEC

Dep. B

50

Employez "DEPILO"



Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Il n'y a aucun ingrédient de poison dans le Holloway's Corn Remover et on peut l'employer sans danger et sans risque.

L'OFFENSIVE

(Suite de la page 31)

Evidemment il pense que si Miette décidait de se rendre toute seule en ballon dans la lune, elle ne manquerait pas d'accomplir heureusement le voyage... Après tout, son infatuation de sa jolie nièce est bien naturelle, et je crois qu'il s'en trouvera d'autres plus tard pour la partager.

Oui, quelquefois je songe à l'avenir de Miette, et alors une sorte de trouble me saisit — dû au sentiment de ma responsabilité. — Je la vois, non plus dans son costume d'Arlésienne, mais grandie par les robes trainantes, le buste allongé, roidi par les corsets à la mode; elle a toujours sa beauté et de la science féminine: elle a toujours sa bouche rose, elle a toujours ses beaux yeux d'un bleu exquisément mêlé de gris, mais la douceur et l'espièglerie naïve, la candeur totale, n'en forment plus l'expression: ce sont des yeux qui peuvent regarder saigner les coeurs sans répandre des larmes de pitié ou de repentir...

Et quand je pense à de telles choses, je m'applaudis doublement de n'avoir pas encore parlé à Merlin...

Mercredi, 25 décembre.

Oui, c'est Noël aujourd'hui! a dit Miette avant de s'envoler tout à l'heure, et moi je suis laissé tout seul, comme un méchant colégien qui a mérité la retenue la plus sévère.

Ce matin, au déjeuner, Merlin m'a demandé la permission d'emmener Miette faire un tour sur les boulevards, aux petites boutiques. Je ne pouvais que consentir, mais je n'ai pas caché ma surprise à Merlin de ce qu'une jeune fille aussi intelligente que Miette préférât ces affreuses baraques de Noël avec leurs marchandises de camelote aux splendides magasins, musées vivants pour ainsi dire, où, d'un bout de l'année à l'autre, sont exposées des oeuvres d'art en tous genres. Merlin n'a eu qu'un hochement de tête dubitatif; pour lui il ne voyait rien au delà du caprice de Miette.

Ma «cuisinière» apportait sur la table un comptoir de fruits.

— Ainsi, vous allez vous promener, Miette? Et notre leçon de harpe?...

— Oh! Monsieur, mais c'est Noël!...

Elle s'exclamait si bien sur le ton de l'écolière en vacances, heureuse d'échapper à la tâche quotidienne, que j'en ai ressenti

une bizarre mais réelle mortification... Miette n'en a rien soupçonné...

Ah! Miette! Miette! Je crains que mes songes prophétisent trop juste! les êtres de grâces comme vous, les petits chefs-d'oeuvres de la nature n'ont à ménager personne: le monde leur doit tout, d'après le droit du plus fort, le seul vrai droit de naissance, celui de la beauté! Qu'ai-je besoin de peser dans mon esprit, avec angoisse, je vous donnerai de l'or? Vous en voudrez? On vous en donnera; et des coeurs aussi, Miette que vous les vouliez ou non, eux!

Je me perdais ainsi en ces pensées mélancoliques, fumant d'innombrables cigarettes près de mon feu, lorsque j'ai entendu se fermer la porte de la maison sur Merlin et sur Miette. Je me suis précipité à la fenêtre, mais la cour est si étroite que Miette était déjà dans la rue et Merlin suivait, les yeux à terre pour ne pas effleurer du pied le bord de sa jupe qui traînait encore sur le seuil.

Il est sans doute, à tout âge, des heures où l'on se sent redevenir des enfants larmoyants et déraisonnables. Je ne sais pourquoi, après le départ de mes domestiques, j'ai éprouvé l'amertume des êtres abandonnés. Errant d'une pièce à l'autre de la maison, ainsi que dans le plus vaste désert, je n'avais pas le goût à faire cesser ma solitude en sortant à mon tour. En vain, je recensais dans mon esprit le nombre des maisons où j'étais sûr de trouver un gracieux accueil...

— Et il en est une principalement où l'on m'attend un peu chaque jour, comme les Juifs attendaient le Messie, à pareille date de l'année... — Je n'avais pas le courage d'endoser mon pardessus... Et pourquoi serais-je allé voir mes cousines Lambrecy? Pourquoi aurais-je arrosé d'un peu d'espoir l'ambition que Geneviève Lambrecy ne cache guère de devenir ma femme, puisque cette ambition ne portera jamais ses fruits? Certes, mon pauvre oncle des Angles m'a pressé, m'a supplié dans les termes les plus touchants, et il ne m'a ému, et j'ai refusé obstinément d'aller là-bas, par la terreur d'être traîné, en dépit de moi, à l'autel: les amabilités sucrées de Mme Lambrecy pourraient-elles mieux réussir?

Oh! j'accorde que Geneviève n'est pas sans gentillesse, et, en tous cas, elle me plairait toujours mieux que ma petite cousine Henriette, un laidéron, à douze ans, s'il en fut! — Merlin pré-

tend qu'elle a beaucoup changé, mais j'aime autant m'en fier à mes souvenirs: en fait de miracles, le ciel devient paresseux aujourd'hui! — Enfin, évidemment, Geneviève ne m'aurait pas déplu si j'avais voulu prendre femme il y a quelques mois encore, mais maintenant, maintenant que j'ai vu ce qu'on peut rencontrer, dans une seule jeune fille, de beauté pure, de grâce piquante, de charmes, de distinction... — De la distinction à propos de Miette? — Et bien, oui, de la distinction, et de la meilleure! de celle qu'a toujours un être d'élite qui porte en lui-même les deux éléments de l'éducation parfaite: un esprit fin et un coeur délicat...

Dans mon vagabondage mélancolique à travers la maison, j'ai fini par descendre au sous-sol; il me semblait que c'était là une partie du désert moins abandonnée comme ces lieux de campements traditionnels où les caravanes se rejoignent, se délassent et se récréent.

Dans l'office régnait un ordre charmant, un ordre produit par des mains féminines; des papiers roses festonnés, ajourés, bordaient chaque étagère de la cuisine; des petits rideaux de guipure fleurie tamisaient le soleil sur le carreau lavé scrupuleusement, et, sur la cheminée de la salle à manger, dans un pot de terre entouré de mousseline Liberté, une énorme touffe de verdure hivernale mêlait le feuillage laqué, les grains de corail du houx, aux petites feuilles grisâtres, aux perles d'ambre du gui.

Dans le rectangle de soleil découpé sur la table, près de la porte-fenêtre, la chatte dormait, comme l'autre jour, rêvant sans doute aux caresses qu'elle avait reçues tout à l'heure de Miette; elle a ouvert, à mon entrée, un oeil où couvait un espoir, mais, déçue, elle a aussitôt rapproché ses paupières avec un dédain non dissimulé.

J'ai continué mon exploration, pensant, que pour la première fois depuis mes jours d'enfance où je venais en maraude quêter les gâteries des domestiques, je visitais cette partie de ma maison. Je pousse une porte et je m'arrête stupéfié et me trouvant sur le seuil de la plus simple mais de la plus coquette, de la plus jolie petite chambre où une jeune fille puisse envier de nicher ses rêves... La housse du petit lit de fer les rideaux de la fenêtre, la carpelette devant la cheminée, les petits tapis sur les tables, tout est blanc, rose et bleu, avec,

(Suite à la page 34)



Pour Noël

*Avec nos
meilleurs
souhais !*



DAWES

BLACK HORSE

Bière naturelle



très bien vieillie

Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille

"Les Cuisines Clark vous aideront."



Nourriture excellente
toute prête à faire chauffer et à servir,
les fèves au lard Clark, délicieusement
assaisonnées, sont cuites à
la perfection.
Elles épargnent le travail et l'argent.

**FÈVES AU LARD
CLARK**



W. CLARK LIMITED, MONTRÉAL
Etablissements à Montréal, à St-Rémi, Qué.
et à Harrow, Ont.

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil
de toute femme, est assurée,
Madame ou Mademoiselle, par
l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfiah Hages, de Téhéran, Pers

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent:

PHARMACIE MOEULE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal

N. B.—Quand vous envoyez de l'argent
faites remiser par mandat-poste et faites
recommander (enregistrer) votre lettre.

Vous sentez-vous le coeur oppressé ?

Si cela vous arrive, ne vous effrayez pas — il ne
s'agit pas d'une maladie de coeur — mais sim-
plement d'indigestion. De 15 à 30 gouttes de
Sirop Seigel vous remettront en un rien de temps
Les gaz, la bile, la gastralgie, les vents dans
l'estomac et la constipation ne vous inquiéteront
jamais si vous prenez du Sirop Seigel. Essayez-
le — et vous l'adopterez. Dans toutes les phar-
macies.

Renommée nationale.—Il n'y a pas
un endroit dans le grand Dominion où
l'Huile Électrique du Dr Thomas n'a pas
été essayée et éprouvée. C'est un des
plus efficaces remèdes au monde pour la
gorge douloureuse, les reins fatigués et
les autres maux provenant d'inflamma-
tion. En frictions sur la peau, son pou-
voir guérisseur est vite absorbé; on
peut la prendre également comme mé-
dicament interne.

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X
Accouchements, Maladies des
Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT
Tel. Est 2177 - - Montréal.

L'OFFENSIVE

(Suite de la page 32)

aussi, un peu de vert, du vert des
petites feuilles d'avril à peine dé-
plissées: on a voulu mettre tout
le printemps ici, ou plutôt c'est
le printemps lui-même qui s'est
mis dans ses meubles, c'est Miet-
te !

La Vierge, à la robe constellée,
qui se dresse sur la cheminée de-
vant la glace, me sourit et me fait
signe que j'ai deviné juste. Je me
tiens sur la porte du temple gra-
cieux, sans oser m'avancer; et moi,
de même que Miette le jour
de notre première entrevue, j'ai
envie de chanter des airs de
Faust. Je fredonne, en effet, l'ad-
mirable phrase qui se trouve ici
d'une vérité si limpide :

Salut, demeure chaste et pure !...

Mais j'avise sur une table, près
de la croisée, un buvard fermé
d'où dépasse du papier à lettre...

L'esprit de Méphisto souffle du
soufre dans mon coeur... Miette
doit s'asseoir devant cette table
pour écrire à son petit paysan
d'amoureux !...

Un paysan? Non! c'est impos-
sible ! Miette et un petit paysan
n'auraient jamais rien trouvé à se
dire... Il s'agit plutôt d'un insti-
tuteur aux diplômes frais émou-
lus, au teint d'olive et aux yeux
ardents, que Miette aura vu le di-
manche conduisant à Saint-Tro-
phime une longue théorie de ga-
mins provençaux. L'espoir de de-
venir une «demi-mondaine», d'é-
chapper au service de l'atelier,
lui aura donné ses premiers bat-
tements de coeur. Mais le maître
d'école est plus pauvre encore
que le paysan qui, généralement
chez nous, «a du bien»; et voilà
pourquoi Merlin a voulu amener
sa nièce à Paris.

Et, du reste, les dom Basile
n'ont guère pour coutume de
l'emporter... la plume posée sur
le bord de l'encrier même semble
avoir servi tout à l'heure... Qui
sait si le buvard ne renferme pas
quelque page commencée? Car
les amoureux font des brouillons
parfois, pour dire mieux, pour
dire plus fort surtout ce qu'ils
éprouvent... Je voudrais savoir ce
que Miette peut dire à son maî-
tre d'école... Elle doit s'appliquer
pour se hausser jusqu'au niveau
du «brevet supérieur»...

J'ai fait un pas vers la table;
positivement, je vois briller de

l'encre encore fraîche sur la plu-
me... ma main s'abat sur le bu-
vard... mais je la retire avec hor-
reur!... C'est Méphisto qui vient
de m'inspirer un acte de si vul-
gaire indiscrétion... Forcer les
secrets d'une jeune fille, surtout
quand cette jeune fille se trouve
sous ma dépendance, dans une
condition qui confine à l'antique
esclavage !...

Je renonce à me déshonorer
vis-à-vis de moi-même; je refer-
me doucement la porte de la
chambre pour que l'ange de Miet-
te, qui sommeille sans doute au
chevet du lit, ne s'éveille pas, ne
puisse pas lui rapporter que je
suis venu... ni ce que j'ai éprouvé
la tentation de faire.

Mais, remonté chez moi, je
pense que Merlin a dû follement
dépenser pour dorer ainsi la pri-
son de l'oiseau qu'il a voulu met-
tre en cage... Pourquoi ne s'est-il
pas adressé à ma bourse?... Il
faudra que je le gronde, que je le
force à me dire le prix des ri-
deaux et des tapis, et de la Vier-
ge polychrome... Ou plutôt je le
compenserai en lui donnant au
premier janvier doubles étren-
nes... Mais alors, je devrai avouer
mon expédition indiscrète d'au-
jourd'hui? Non, pour cela aussi,
attendons encore, attendons !...

Le crépuscule tombe; je trou-
ve intolérable le silence absolu de
la maison et de la rue même, où,
en ce jour de grande fête, il ne
passe pas une voiture tous les
quarts d'heure... Je me décide à
sortir enfin; je vais à mon cercle,
je vais du moins porter mon dé-
sert intime au beau milieu de la
vie...

Le soir de Noël.

J'aurais mieux fait de laisser
mon désert chez lui; il m'en cou-
te cher de l'avoir porté dans la
vie — ce trouble-repos, — dit par
à peu près Leconte de Lisle. J'a-
vais quitté mon fiacre de la Ma-
deleine. Les boulevards rou-
laient, comme chaque année à
pareil jour, un double fleuve
d'humanité sur les trottoirs et un
torrent de voitures sur la chaus-
sée...

Est-ce que je pouvais nourrir
l'espoir de rencontrer Merlin et
Miette comme l'idée, je ne sais
pourquoi ces flots de visages que
je suivais ou que je croisais, et
confondant leur anonymat sous
un uniforme ton de vieux rose,
aux lueurs des lunes électriques
qui saillaient déjà en files dans le
crépuscule ?...

(A suivre)



La Meilleure Pour La Table

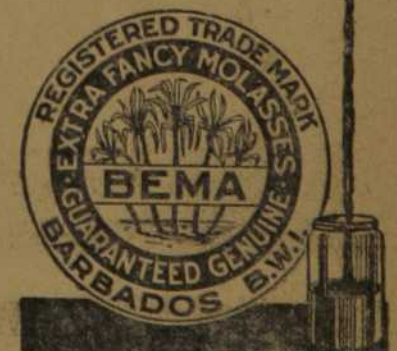
La saveur exquise et la
riche valeur alimen-
taire de Mélasse de qualité
supérieure, se perdent
lorsqu'on enferme les
Mélasses dans un embal-
lage imperméable à l'air.

C'est pourquoi la
Véritable Mélasse

Extra Fancy des
Barbades ne se vend
qu'en quantité, prise dans
les tonneaux originaux.
C'est une des raisons pour
lesquelles c'est la Mélasse
la plus exquise — la
Mélasse possédant la meil-
leure saveur. Votre table
mérite la meilleure. In-
sistez pour avoir la
Véritable Mélasse
Extra Fancy des
Barbades.

LES BONS EPICIERS
LA VENDENT

17F



Pieds mouillés ?

Après vous être mouillé les pieds
ou les vêtements, prévenez le
rhume en prenant avant le
coucher — une dose du Baume
Rhumal, le bon vieux remède de
famille. Ne contient aucun nar-
cotique. 35c. la Bouteille.



Miller's Worm Powders ne peuvent
faire de mal à l'enfant le plus délicat.
Tout enfant ou adolescent qui souffre
des vers peut prendre cette préparation
sans mal pour l'estomac; il y trouvera
un soulagement certain et une protection
complète contre cette vermine qui cau-
sent tant de maux et de souffrances aux
petits.



RECETTES DE CUISINE

DECOUPAGE A TABLE

POUR DECOUPER UN GIGOT DE MOUTON

Si le gigot est rôti, il ne peut être découpé que sur table ou dans la salle à manger. Pour le découper à table, il faut le placer dans un plat nu, en tournant le manche à droite ou à gauche, selon le sens du gigot, car les deux gigots d'un même mouton n'ont pas la noix placée dans le même sens: dans les deux cas, il faut que le gigot soit posé sur le plat, avec la noix tournée en dessus, car c'est la noix qui doit être découpée en premier lieu, parce que cette partie est la plus charnue, la plus abondante et la meilleure. Les tranches de gigot doivent être coupées larges et minces; elles doivent être servies sur des assiettes bien chaudes chacune avec un peu de ce bon jus que les chairs coupées laissent échapper.



Si le gigot est accompagné d'une garniture, celle-ci doit être servie à part. Les gigots braisés peuvent être découpés dans la cuisine, puis remis en forme sur le plat.

On découpe les quartiers d'agneau d'après la même méthode.

Bien qu'on serve ordinairement les gigots de mouton avec le manche orné d'une papillote, il faut cependant éviter de le prendre avec la main du côté papilloté. On retire la papillote pour mettre un manche postiche.

POUR DECOUPER UN FILET DE BOEUF

Qu'il soit rôti ou braisé, un filet de boeuf qu'on découpe à table, pour le distribuer aux convives, doit être bien coupé. Les tranches ne doivent être ni trop minces, ni trop épaisses. On

peut découper un filet soit en tranches transversales, soit en le prenant en biais: dans le premier cas, le filet est découpé en *semelle*, c'est-à-dire en arrêtant la coupe des tranches à une certaine distance de la base. Dans le second cas, si le filet est coupé en biais, les tranches passent de part en part; mais alors il convient que le filet soit préalablement paré en dessous des parties sèches ou graisseuses, qui n'ont rien d'agréable: cette opération doit être faite à la cuisine.

Que le filet ait été rôti ou braisé, on arrose chaque tranche avec un peu de jus de la viande, découlant dans le plat; ce jus est indépendant de la sauce qui accompagne le relevé, car celle-ci est généralement servie séparément.

POUR DECOUPER UNE LONGE DE VEAU

Par sa forme, la longe de veau ressemble beaucoup au rosbif. Avant de découper une longe, il faut d'abord en détacher le filet mignon et le rognon; on la pose ensuite sur le plat, afin de couper les chairs du gros filet en tranches transversales, mais pas trop minces; à chaque tranche qu'on sert dans les assiettes chaudes, on ajoute une tranche de rognon ou de filet mignon, en même temps qu'un peu de bon jus de sauce accompagnant le relevé, mais servis séparément. Si on découpe la longe de veau dans la cuisine, on enlève d'un trait le gros filet pour le couper en tranches transversales, un peu de biais, et remettre celles-ci en place; le rognon et le filet mignon de la longe sont également découpés et rangés autour de la pièce.

POUR DECOUPER UN LIEVRE ROTI

On ne sert ordinairement d'un lièvre que le râble et les cuisses. On procède par deux différentes méthodes pour découper ce rôti. La première consiste à couper transversalement le râble et les cuisses, en laissant adhérer les os aux chairs; pour cet office, l'emploi du ciseau à découper devient indispensable, mais cette méthode n'est guère appliquée qu'aux levrauts petits et tendres. La deuxième méthode consiste à couper tour à tour les deux filets du râble en tranches minces ou en biais, par conséquent sans toucher aux os.

Quand vous buvez du

BOVRIL

vous buvez

du BOEUF liquide

un merveilleux stimulant

pour PLANCHERS

Les planchers en tuiles, marbre, linoléum et pierre sont remis à neuf par le Sapolio. Gros morceau — pas de perte. Sans odeur ni poussière désagréables.

Fabriquée uniquement par
ENOCH MORGAN'S SONS CO.
New-York, U. S. A.
Remarquez la bande bleue et
l'enveloppe d'argent

SAPOLIO

MARQUE DÉPOSÉE

LISEZ LE MAGAZINE PAR EXCELLENCE :

La Revue Populaire

EN VENTE PARTOUT : 15c LE NUMERO

Faites-vous vos rôtis à la nouvelle manière?

Les faites-vous dans une rôtissoire couverte SMP? Elle donne aux rôtis de viandes et de volailles une saveur délicieuse et tendre, elle leur conserve tous leurs sucres et toute leur belle apparence. Partout aujourd'hui, les bons cuisiniers se servent de la rôtissoire couverte SMP. Ne nécessite aucun arrosage! Réduit les comptes du boucher. Conserve le fourneau propre, évite du travail et épargne du temps. Il y a plusieurs centaines de milliers de rôtissoires actuellement en usage. Les prix varient de 85c à \$3.50, selon la dimension et le fini. Nous les fabriquons émaillées, en aluminium et en tôle. Tous les bons marchands vendent les

RÔTISSOIRES
émaillées
SMP

214-F

THE SHEET METAL PRODUCTS CO. OF CANADA, LTD.
MONTREAL TORONTO WINNIPEG
EDMONTON VANCOUVER CALGARY



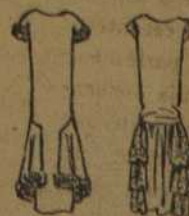
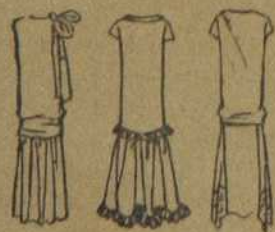
Précieux Livret
GRATIS

Il fournit d'excellentes suggestions sur le choix des viandes et la façon de les préparer pour les faire rôtir, sur la manière de les faire rôtir et de les dépecer. Abondamment illustré et spirituellement rédigé. Ecrivez à n'importe laquelle de nos succursales pour en avoir un exemplaire GRATIS.

Nouvelles Creations Parisiennes

Robes de Dîner et Théâtre

- 1 — Robe en crêpe Georgette bleu "pervenche". Nœud brodé d'argent à l'épaule.
- 2 — Robe en taffetas rose pâle, garnie de rubans et ruches de taffetas rose vif.
- 3 — Robe en crêpe de chine citron garnie de broderies bleues et noires.
- 4 — Robe de velours rouge, garnie de fourrure blonde.
- 5 — Robe de mousseline et dentelle noire sur fond de satin rose.



HYPOCRISIE

Le jour où ils étaient allés se promener dans le parc de St-Cloud, elle avait une grande capeline de paille et une robe de mousseline à petits volants. Le tissu légèrement crème était parsemé de petits bouquets de roses de toutes couleurs.

Annette était fière de sa robe, elle l'avait faite en pensant à lui... comment la trouverait-il?...

Il l'attendait au terminus du tramway, elle sentait son cœur battre à se rompre... Il se précipita et, lui baisant la main, il murmura avec cet accent doux et passionné qui la faisait défaillir:

— Ma chérie, vous êtes divine...

Le soleil jouait à travers les feuilles naissantes, l'air était embaumé de mille senteurs printanières. Ils se promènèrent gravement. Lui respectueux et prévenant, elle rêvant à cette vie qui s'ouvrait si belle devant eux et qu'ils allaient parcourir, la main dans la main, tendrement unis...

Ne lui avait-il pas dit que son père allait venir la demander en mariage dans quelques jours?...

Et, tandis qu'ils s'installaient dans une guinguette pour prendre un rafraîchissement, une question lui brûlait les lèvres...

— Dites-moi, mon ami, comment trouvez-vous ma robe?

Il la regarda longuement, elle était si mignonne dans sa robe légère.

— Délicieuse, vous êtes adorable dans cette toilette qui vous va merveilleusement bien...

Annette rougit de plaisir et n'osa pas lui dire que c'était elle qui l'avait faite.

Dès lors, cette robe lui devint particulièrement chère, et quand elle fut fiancée officiellement à Emilio, tant que dura la belle saison, chaque fois qu'elle sortait avec lui, Annette mit sa robe à volants. Quand ils se promenaient avec leur famille, les fiancés marchaient devant les parents.

Annette se taisait, extasiée, et Emilio, à côté d'elle, murmurait comme une litanie.

— Vous êtes ravissante, mon amour, vous êtes exquise, ô fleur de mon jardin, que vous êtes jolie, Anita.

Le soir, en rentrant chez elle, Annette contemplait sa robe aux mille fleurettes, la robe qu'elle aimait tant...

Depuis quinze jours qu'ils sont mariés, pour profiter d'une belle journée de soleil, Emilio et Annette vont partir à la campagne. Annette s'apprête à mettre sa robe à volants. Emilio se retourne:

— Oh! non, ma chérie, tu ne vas pas mettre cette robe-là!

Annette est suffoquée.

— Pourtant, je croyais que...

— Non, non, non, c'est une horreur cette robe, je préfère te le dire, fais-en ce que tu voudras, mais je ne veux plus la voir sur toi, elle te va affreusement mal. Quand tu étais fiancée, passe encore, ça avait l'air de te faire plaisir; mais, maintenant, je t'avoue franchement, je ne l'ai jamais aimée et te demande de ne plus la mettre... Je l'ai assez vue comme cela.

Et, tout en rangeant sa robe dans l'armoire, Annette, le cœur gros, les larmes aux yeux, sentit que son mari, stupidement, venait de faire envoler toutes ses illusions.

DJIMY

Pianos Mason & Risch

Pour tous les intérieurs — Pour toutes les bourses



Ecrivez pour recevoir cette brochure gratuite

Il est parlé dans cette brochure de tout l'encouragement apporté par l'Eglise à la Musique— depuis les premiers temps de la chrétienté jusqu'à nos jours où une maison canadienne, Mason & Risch, Limited, reçoit le titre de Fournisseur Pontifical. On trouve déjà deux pianos Mason & Risch en usage au Vatican.

Le Cadeau
des Fêtes
Idéal



Le modèle Louis XV, style du piano à queue qui décore les appartements particuliers de Sa Sainteté Pie XI.

MASON & RISCH
Limited

230 YONGE STREET - - - TORONTO

LAYTON BROS.,
550 rue Ste-Catherine, O.
Montréal.

C. ROBITAILLE, Enrg.
320, rue St-Joseph,
Québec

MASON & RISCH LTD,
Toronto, Ont.

Veuillez me faire parvenir votre brochure gratuite: «La Musique et le Vatican».

Nom

Adresse

UN MAGNIFIQUE ROMAN DANS

La Revue
Populaire

DE JANVIER

“LE MARI DE
CENDRILLONNE”

par DYVONNE

En vente chez tous les dépositaires

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

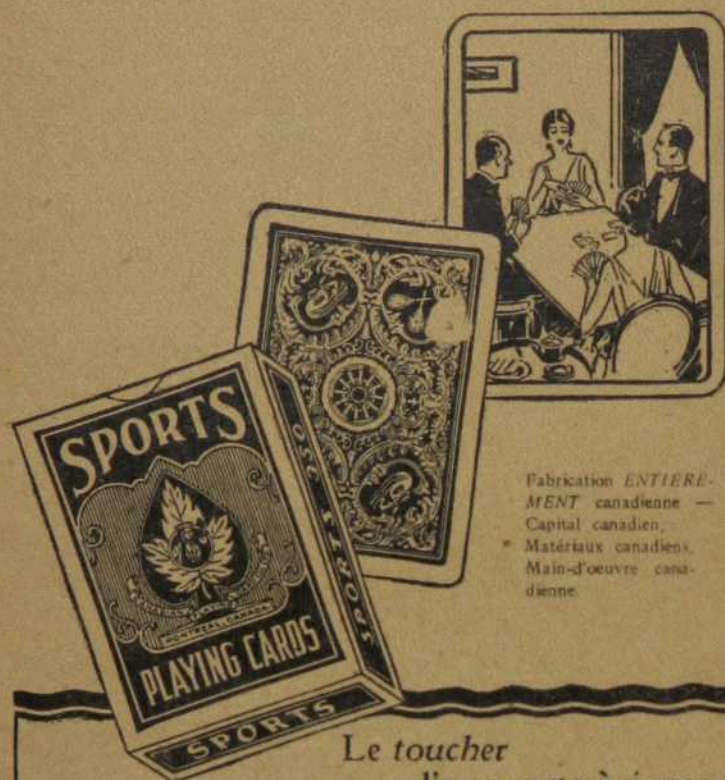
Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue Cadieux, Montréal, Can.

15 sous le Numéro



Fabrication **ENTIEREMENT** canadienne —
Capital canadien,
Matériaux canadiens,
Main-d'œuvre canadienne.

Le toucher d'une carte à jouer !

**CARTES
À JOUER
SPORTS**

Dès l'instant que vous touchez les Cartes à Jouer Sports vous gagnez confiance en votre jeu. Leur glacé coulant met de la rapidité au jeu et leurs index gros et clairs rendent les erreurs impossibles.

CANADIAN PLAYING CARD COMPANY LIMITED — MONTREAL

BEAUTE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES
ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU
TRAITEMENT DENISE ROY
EN 30 JOURS

Le TRAITEMENT DENISE ROY développe et raffermi rapidement la poitrine.
D'une efficacité remarquable et durable sur le buste.
Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.
Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du traitement Denise Roy de 30 jours, au complet, \$1.00.

Mme DENISE ROY, 508-est, RUE ROY, MONTREAL
Boîte Postale 2740 — Dépt. 1

Renseignements GRATIS donnés sur
réception de 3 sous en timbres.

TOUTE CORRESPONDANCE
STRICTEMENT CONFIDENTIELLE



Gin Canadien Melchers Croix d'Or

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous
la surveillance du Gouvernement
Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie
en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited, Montréal



La Banque d'Angleterre fut fondée
le 27 juillet 1694.

* * *

Il y a eu en Angleterre, l'an dernier, 33,002 brevets d'invention d'émission par le Gouvernement.

* * *

Le Danemark expédie des anguilles à Londres depuis plus de 250 ans.

* * *

Une salle de danse à Blackpool peut contenir 4,000 danseurs. Son plancher a 18,000 pieds carrés.

* * *

La Mer Morte est l'étendue d'eau dans laquelle on trouve la plus forte proportion de sel.

* * *

Les pingouins sont les seuls oiseaux qui n'ont pas d'ennemis.

* * *

Une chenille dont on coupe la tête deviendra un papillon sans tête et qui vivra plus longtemps qu'un papillon ayant sa tête.

* * *

L'accordéon a été inventé en 1826 par un français, M. Charles Buffet.

* * *

En Angleterre il y a 1,071,093 personnes qui touchent des pensions du Gouvernement.

* * *

La période la plus froide du jour est celle qui précède de quelques minutes le lever du soleil.

* * *

Les os de presque tous les oiseaux sont vides et remplis d'air.

* * *

On compte un million et demi d'automobiles en Angleterre.

* * *

Un savant anglais prétend qu'un baiser peut transmettre 40,000 germes.

* * *

Il y a eu 223,600 messages envoyés en Angleterre par le sans-fil en 1925.

* * *

Il se produit dans le monde actuellement 150,000,000 de livres de soie artificielle, ce qui est plus que la soie naturelle.

* * *

On a découvert à Mizpah des tombeaux datant de 2800 ans avant Jésus-Christ.

* * *

Tout Shakespeare, en 46 volumes, vient d'être mis sur le marché. Cette édition est en caractères Braille pour les aveugles.

En 1926 il est passé 524 navires de plus qu'en 1925 dans le canal Panama.

* * *

Un chimpanzé est quatre fois plus fort qu'un homme.

* * *

L'oeil des mouches est immobile dans son orbite.

* * *

Une huître sur mille possède une perle.

* * *

Aux Etats-Unis la population augmente d'une unité à chaque 20 secondes.

* * *

On a vu des baleines lutter pendant deux jours après avoir été harponnées.

* * *

On parle 800 langues différentes en Afrique.

* * *

On creuse un puits de huit mille pieds en Californie.

* * *

Le plus vieux chêne d'Angleterre se trouve à Wetherby, dans le Yorkshire anglais.

* * *

On vient de découvrir à Douai un trésor qui avait été enfoui dans la terre par des moines lors de la Révolution française.

* * *

La suie qui est tombée sur la ville de Londres durant l'année 1925 aurait pu couvrir les 400 acres de Hyde Park sur une hauteur de 10 pouces.

* * *

La Monnaie de Londres n'a émis aucune pièce d'or cette année.

* * *

Sur les chemins de fer anglais, l'an dernier, on a compté un accident avec mort de personnes par 1,700,000,000 de voyageurs transportés.

* * *

Quatre heures de travail intellectuel fatiguent plus que dix heures de travail manuel.

* * *

L'industrie du gaz en Angleterre emploie chaque année 17,000,000 de tonnes de charbon.

* * *

Le Royaume-Uni possède environ 1,430,000 appareils de téléphone.

* * *

L'arbre appelé l'eucalyptus peut atteindre une hauteur de 400 pieds.

* * *

Il y a 740,000 milles de voies de chemin de fer dans le monde.



Joyeux Noël



Dow

Old Stock Ale
mûrie à point

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ



La rare - vieille - excellente
Bière
MOLSON

Joie des Fêtes
depuis
140 ans